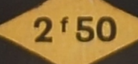
MAURICE LEBLANC

AVENTURES EXTRAORDINAIRES
D'ARSÈNE LUPIN

L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS

1re PARTIE

VÉRONIQUE

Editions 

Pierre Lafitte

IDÉAL-BIBLIOTHÈQUE

COLLECTION ILLUSTRÉE PIERRE LAFITTE
POUVANT ÊTRE LUE PAR TOUT LE MONDE

ABOUT (Edmond)....	L'Homme à l'oreille cassée
»	Le Roi des Montagnes.
»	Trente et quarante.
ADAM (Paul)	La Force.
»	La Ruse.
»	L'Enfant d'Austerlitz.
»	Au Soleil de Juillet.
»	Robes Rouges.
BALZAC (H. de)......	Eugénie Grandet.
»	L'Auberge Rouge
»	Le Cousin Pons.
»	Le Médecin de Campagne.
»	Une Ténébreuse Affaire.
BERTHEROY (Jean)...	Le Journal de Marguerite Plantin.
»	Les trois Filles de Pieter Waldorp.
»	Le Frisson sacré.
BOISSIÈRE (A.)....	La Tragique Aventure du Mime Properce.
»	Un Crime a été commis.
BRUNO-RUBY.........	Madame Cotte.
CAPUS (Alfred)	Années d'Aventures.
CLARETIE (Jules)....	Le Petit Jacques.
»	Moi et l'Autre.
CONAN DOYLE.	Du Mystérieux au Tragique
»	La Grande Ombre.
»	Raffles Haw.
»	La Main Brune.
»	Un Crime Étrange.
»	La Marque des Quatre.
DAUDET (Alphonse) .	Le Petit Chose.
DES GACHONS (J.) . .	Le Chemin de Sable.
»	La Maison des Dames Renoir.
DICKENS Charles). .	Conte de Noël.
DICKENS et COLLINS.	L'Abîme.
DOSTOIEVSKI	Netochka.
DUVERNOIS (H.).	Popote.
ERCKMANN-CHATRIAN	L'Ami Fritz.
»	Hist. d'un Conscrit de 1813.
»	Madame Thérèse.
»	L'Invasion.
»	Waterloo.
»	Contes des Bords du Rhin.
»	Maître Daniel Rock.
ESPARBÈS (G. d'). ...	Le Briseur de Fers
»	Le Vent du Boulet.
FABRE (Ferd.)	Julien Savignac.
FÉVAL (Paul).	Madame Eliane.
»	Le Mari Embaumé.
FLAUBERT (G.)......	Un Cœur simple.
FOLEY (Ch.)	Guilleri-Guilloré.
»	Kowa la Mystérieuse.
GAUTIER (Théoph.) ..	Jettatura.
GÉNIAUX (Ch.).... ..	Notre petit Gourbi.
GONCOURT (E. de) ...	Les Frères Zemganno.
GOLSWORTHY (A.)....	Un Cri dans la Nuit.
GREENE (A.-K.).	Le Crime de Gramercy Park.
HARAUCOURT (Ed.)...	La Peur.
HORNUNG (E.-W.).....	Raffles, cambrioleur pour le bon motif.
JALOUX (Ed.)....	L'Éventail de Crêpe.
JOSEPH-RENAUD (J.)...	Le Meurtre de Miss Elliott.
»	Un Amateur de Mystères.
KIPLING (R.)	Capitaines Courageux.
LEBLANC (M.).	La Robe d'Écailles Roses.
»	La Frontière.
LE GOFFIC	Le Pirate de l'Ile Lern.
LEMONNIER (Ed.) ...	Comme va le Ruisseau.
»	La Chanson du Carillon.
LE ROUX (Hugues) ...	O mon Passé.
»	Le Maître de l'Heure.
LESUEUR (Daniel) ..	Une Ame de vingt ans.
LICHTENBERGER (A.) .	La Folle Aventure.
LORRAIN (Jean).......	Ellen.
MAIZEROY (René).....	Trop Jolie.
»	Joujou.
MANDELSTAMM (V.). .	Un Aviateur.
MARGUERITTE (P. et V.)	L'eau Souterraine.
MARRIOTT...........	L'Ile des Vaisseaux perdus.
MENDÈS (Catulle).....	Grande-Maguet.
»	Luscignole
MIOMANDRE (F. de)...	Les Mirages de l'Argent.
MUSSET (Alf. de)	Mimi Pinson.
PARN (Franc.)	La Bête dans les Neiges
POE (Edgar)	Contes Etranges.
»	Nouveaux Contes Étranges.
»	Aventures de Gordon Pym.
RENARD (Maurice)...	L'Homme Truqué.
RICHEPIN (Jean)	Braves Gens.
ROSNY (J.-H.) Aîné ..	Le Testament volé.
»	Vers la Toison d'Or.
»	La Guerre du Feu.
SANDEAU (J.).	Mlle de la Seiglière.
SIENKIEWICZ (H.). .	Quo Vadis.
»	Barteck le Vainqueur.
STEVENSON (R.)....	L'Ile au Trésor.
THEURIET (A.)..... ..	Le Fils Maugars.
TOLSTOI (L.)	Sébastopol.
TOUDOUZE (G.)..	Le Vertige de l'Inconnu.
VAUCAIRE (Maur.) .	La Demoiselle du Cinéma.
VAUTEL (Clém.).... .	La Machine à fabriquer des Rêves.
VILLETARD (Pierre) .	Le Droit d'aimer.
VIGNY (Alf. de)	Servitude et Grandeur Militaires.
WALTER SCOTT ...	Quentin Durward.
WELLS (H.-G.) .... (Trad. A. Savine et M. Georges-Michel)	L'Etrange Aventure de M. Hoopdriver.
ZOLA (E.)...	Le Rêve.

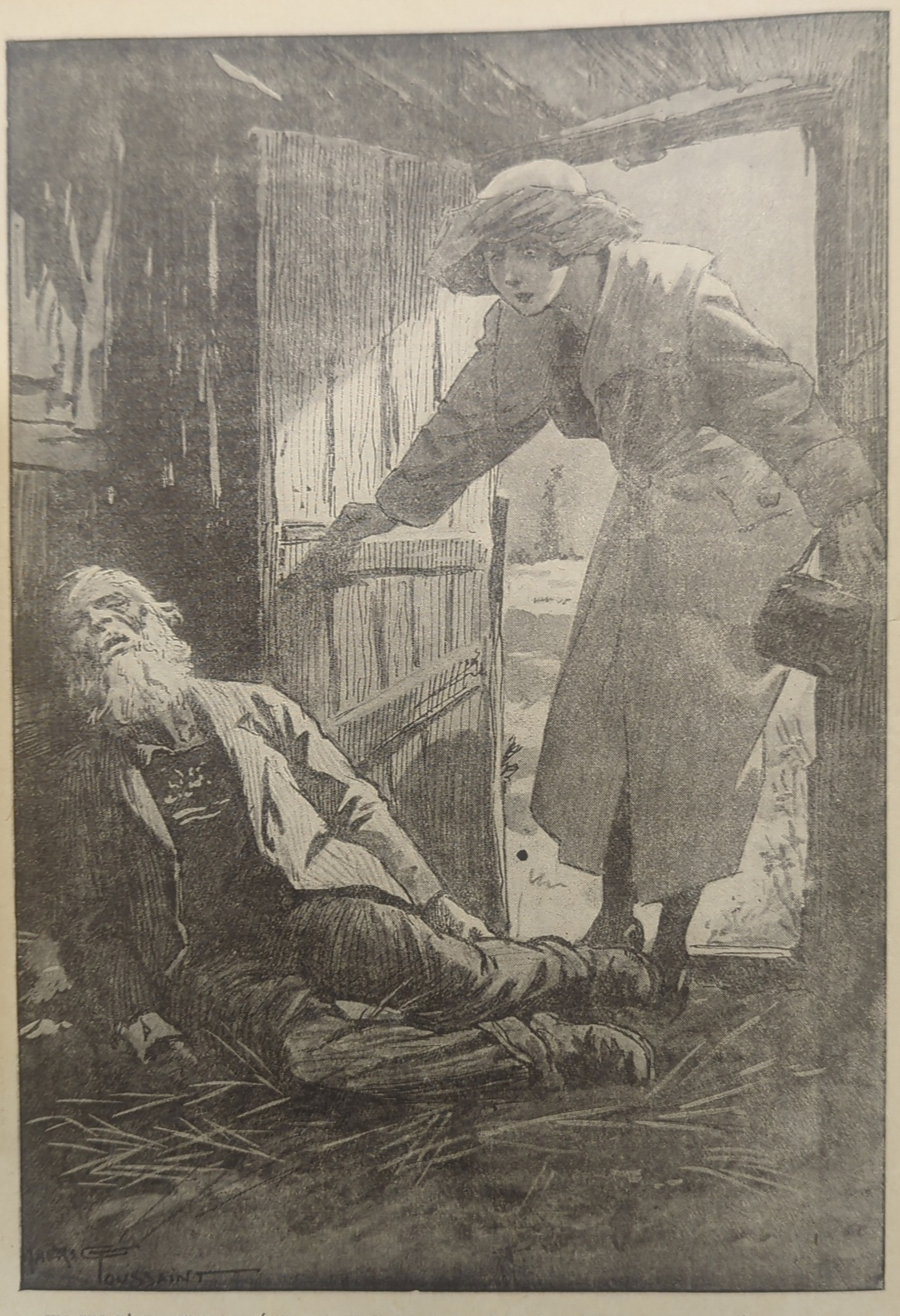
L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS



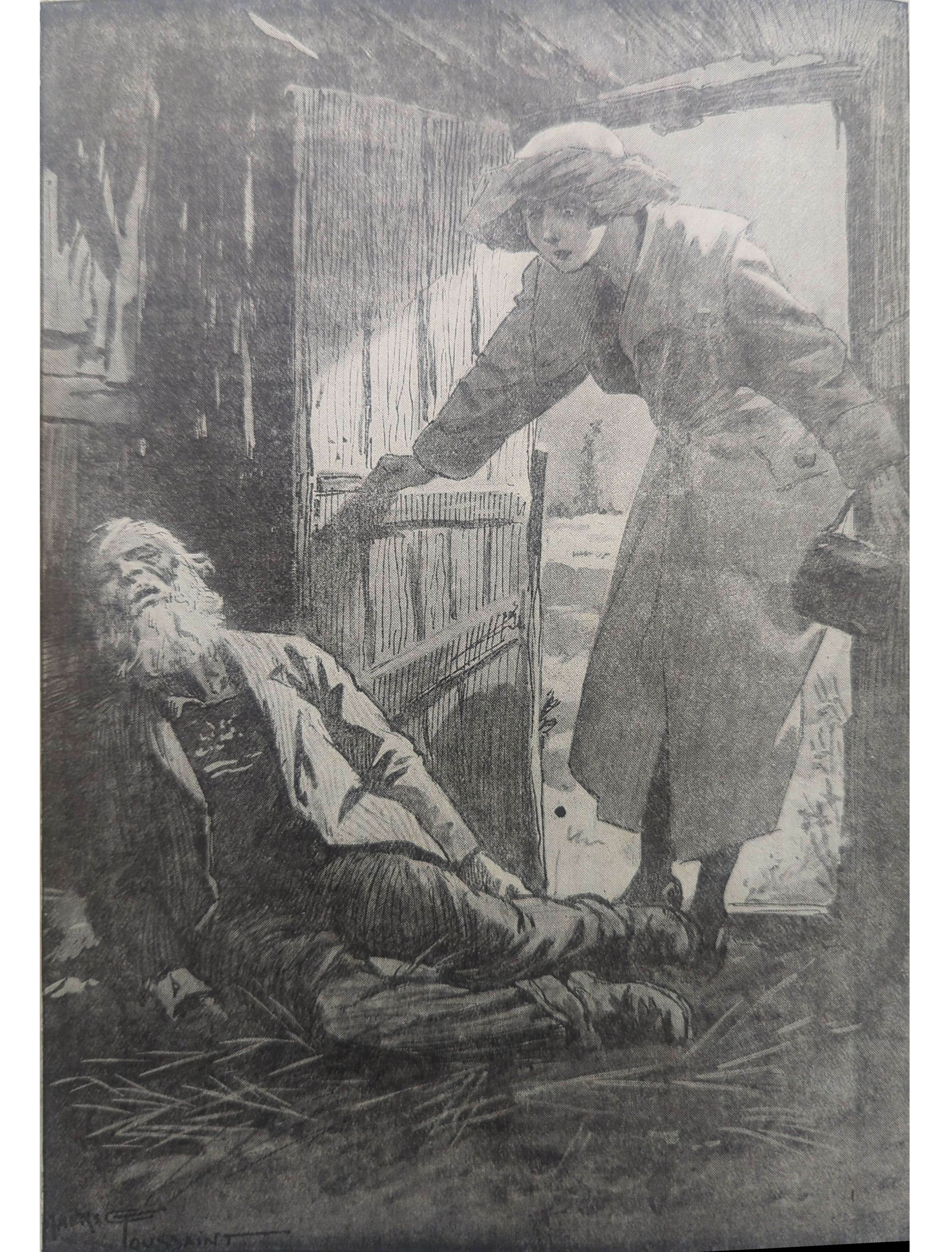
PREMIÈRE PARTIE

VÉRONIQUE





UN CRI D'HORREUR LUI ÉCHAPPA. IL Y AVAIT DANS LA CABANE LE CADAVRE D'UN HOMME.
UNE DES MAINS MANQUAIT (P. 9).


TOUSSAINT

MAURICE LEBLANC

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN

L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS

PREMIÈRE PARTIE : *VÉRONIQUE*

ILLUSTRATIONS DE M. TOUSSAINT ET R. BRODERS



ÉDITIONS PIERRE LAFITTE
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES, 90
P A R I S

MAURICE LEBLANC

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN



L'ÎLE AUX TRENTE CERCUEILS

1re PARTIE

VÉRONIQUE



Toutes les Aventures d'Arsène Lupin

Arsène Lupin, héros mystérieux et charmant, si vivant, qu'il semble faire partie du monde réel qui nous entoure, si populaire, que ses aventures prodigieuses, racontées par MAURICE LEBLANC avec tout le talent d'un véritable écrivain, sont connues dans tous les pays! On ne se lasse pas de les lire et de les relire. Elles forment un *enchaînement d'histoires* qu'il faut et que l'on veut connaître toutes; elles nous proposent une suite d'énigmes toutes passionnantes à déchiffrer. C'est l'épopée la plus étrange qui soit, tragique et bouffonne, pleine d'humour et d'amour, de fantaisie et de gaîté, et si diverse qu'à chaque épisode de ces *Aventures* vraiment *extraordinaires*, Arsène Lupin nous apparaît comme un nouveau personnage, chaque fois plus pittoresque, plus ingénieux et plus déconcertant.

Cet ouvrage :

L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS

en deux volumes :

1re Partie. — **VÉRONIQUE** ○ ○ ○ ○ ○ ○

2e Partie. — **LA PIERRE MIRACULEUSE**

est la continuation des

AVENTURES EXTRAORDINAIRES D'ARSÈNE LUPIN

dont le lecteur trouvera la liste au dos de la couverture.





SUR LA PORTE, LES TROIS LETTRES ÉTAIENT VISIBLES, AINSI QUE LE PARAPHE (p. 9.)

L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS

PREMIERE PARTIE

VÉRONIQUE

PROLOGUE

La guerre a provoqué de tels bouleversements que bien peu de personnes se souviennent aujourd'hui de ce qui fut, il y a quelques années, le scandale d'Hergemont.

Rappelons les faits en quelques lignes :

Au mois de Juin 1902, M. Antoine d'Hergemont, dont on apprécie les études sur les monuments mégalithiques de la Bretagne, se promenait au Bois avec sa fille Véronique, lorsqu'il fut assailli par quatre individus et frappé au visage d'un coup de canne qui l'abattit.

Après une courte lutte, et malgré ses efforts désespérés, Véronique, la belle Véronique comme on l'appelait parmi ses amis, était entraînée et jetée dans une automobile que les spectateurs de cette scène très rapide virent s'éloigner du côté de Saint-Cloud.

Simple enlèvement. Le lendemain, on savait la vérité. Le comte Alexis Vorski, jeune gentilhomme polonais, d'assez mauvaise réputation mais de grande allure, et qui se disait de sang royal, aimait Véronique d'Hergemont et Véronique l'aimait. Repoussé par le père, insulté même par lui à diverses reprises,



il avait combiné l'aventure sans que Véronique, d'ailleurs, en fût le moins du monde complice.

Ouvertement, Antoine d'Hergemont, qui était — certaines lettres rendues publiques l'attestèrent — violent, taciturne, et qui, par son humeur fantasque, son égoïsme farouche et son avarice sordide, avait rendu sa fille fort malheureuse, jura qu'il se vengerait de la manière la plus implacable.

Il donna son consentement au mariage, qui eut lieu, deux mois après, à Nice. Mais, l'année suivante, on apprenait une série de nouvelles sensationnelles. Tenant sa parole de haine, M. d'Hergemont enlevait, à son tour, l'enfant né du mariage de sa fille avec Vorski, et, à Villefranche, prenait passage sur un petit yacht de plaisance nouvellement acheté par lui.

La mer était forte. Le yacht coula en vue des côtes italiennes. Les quatre matelots qui le montaient furent recueillis par une barque. D'après leur témoignage, M. d'Hergemont et l'enfant avaient disparu au milieu des vagues.

Lorsque Véronique eut recueilli la preuve de leur mort, elle entra dans un couvent de Carmélites.

Tels sont les faits. Ils devaient entraîner, à quatorze ans de distance, l'aventure la plus effroyable et la plus extraordinaire. Aventure authentique, cependant, bien que certains détails prennent, au premier abord, une apparence en quelque sorte fabuleuse. Mais la guerre a compliqué l'existence au point que des événements qui se passent en dehors d'elle, comme ceux dont le récit va suivre, empruntent au grand drame quelque chose d'anormal, d'illogique et, parfois, de miraculeux. Il faut toute l'éclatante lumière de la vérité pour rendre à ces événements la marque d'une réalité, somme toute assez simple...

CHAPITRE PREMIER

LA CABANE ABANDONNÉE.

Le pittoresque village du Faouët, situé au cœur même de la Bretagne, vit arriver en voiture, un matin du mois de mai, une dame dont l'ample vêtement gris et le voile épais qui lui enveloppait le visage, n'empêchaient pas de discerner la grande beauté et la grâce parfaite.

Cette dame déjeuna rapidement à l'auberge principale. Puis, vers midi, elle pria le patron de lui garder sa valise, demanda quelques renseignements sur le pays, et, traversant le village, s'engagea dans la campagne.

Presque aussitôt deux routes s'offrirent à elle, l'une qui conduisait à Quimperlé, l'autre à Quimper. Elle choisit celle-ci, descendit au creux d'un vallon, remonta et aperçut, vers sa droite, à l'entrée d'un chemin vicinal, un poteau indicateur portant la mention : Locriff, 3 kilomètres.

« Voici l'endroit », se dit-elle.

Pourtant, ayant jeté un regard circulaire, elle fut surprise de ne pas trouver ce qu'elle cherchait. Avait-elle mal compris les instructions qu'on lui avait données?

Autour d'elle personne, et personne aussi loin qu'on pouvait voir à l'horizon de la campagne bretonne, par-dessus les prés bordés d'arbres et les ondulations des collines. Un petit château, surgi de la verdure naissante du printemps, érigeait non loin du village une façade grise où toutes les fenêtres étaient closes de leurs volets. A midi les cloches de l'angelus se balancèrent dans l'espace. Puis ce fut le grand silence et la grande paix.

Alors elle s'assit sur l'herbe rase d'un talus, et tira de sa poche une lettre dont elle déplia les nombreux feuillets.

La première page portait, en haut, cette raison sociale :

Agence Dutreillis
Cabinet de Consultation.
Renseignements confidentiels.
Discrétion.

Puis, au-dessous, cette adresse :

« A Madame Véronique, Modes, Besançon. »

Elle lut :

« Madame,

« Vous ne sauriez croire avec quel « plaisir je me suis acquitté de la double « mission dont vous avez bien voulu me « charger par votre honorée de ce mois « de mai 1917. Je n'ai jamais oublié les « conditions dans lesquelles il me fut « possible, il y a quatorze ans, de vous « prêter mon concours efficace, lors des « pénibles événements qui assombrirent « votre existence. C'est moi, en effet, « qui ai pu obtenir toutes les certitudes « relatives à la mort de votre cher et « respectable père, M. Antoine d'Hergemont, et de votre bien-aimé fils François, — première victoire d'une carrière qui devait en fournir tant d'autres éclatantes.

« C'est moi aussi, ne l'oubliez pas, « qui, sur votre demande, et voyant « combien il était utile de vous soustraire à la haine, et, disons le mot, à « l'amour de votre mari, ai fait les démarches nécessaires à votre entrée au « couvent des Carmélites. C'est moi « enfin qui, votre retraite dans ce couvent vous ayant montré que la vie religieuse était contraire à votre nature, « vous ai procuré cette humble place de « modiste à Besançon, loin des villes où « s'étaient écoulées les années de votre « enfance et les semaines de votre mariage. Vous aviez du goût, le besoin « de travailler pour vivre et pour ne pas « penser. Vous deviez réussir. Vous avez « réussi.

« Et maintenant arrivons au fait, au « double fait qui nous occupe.

« Tout d'abord, la première question. « Qu'est devenu dans la tourmente « votre mari, le sieur Alexis Vorski, « Polonais de naissance, selon ses papiers, et fils de roi selon ses dires? Je « serai bref. Suspect, enfermé, dès le

« début de la guerre, dans un camp de « concentration, près de Carpentras, le « sieur Vorski s'est échappé, est passé « en Suisse, est rentré en France, a été « arrêté, accusé d'espionnage et con- « vaincu d'être Allemand. Une seconde « fois, alors qu'inévitablement l'atten- « dait une condamnation à mort, il « s'échappa, disparut dans la forêt de « Fontainebleau, et, en fin de compte, « fut poignardé on ne sait par qui.

« Je vous raconte cela tout crûment, « madame, sachant quel mépris vous « aviez pour cet être qui vous avait abo- « minablement trahie, et sachant aussi « que vous connaissiez par les journaux « la plupart de ces faits, sans avoir pu « cependant en vérifier l'absolue authen- « ticité.

« Or, les preuves existent. Je les ai « vues. Il n'y a plus de doute. Alexis « Vorski est enterré à Fontainebleau.

« Et je me permets, en passant, « madame, de vous faire remarquer « l'étrangeté de cette mort. Vous vous « rappelez en effet la curieuse prophétie « dont vous m'avez parlé et qui concer- « nait le sieur Vorski. Le sieur Vorski, « dont la réelle intelligence et l'énergie « peu commune étaient gâtées par un « esprit faux et superstitieux, en proie « aux hallucinations et aux terreurs, « avait été fort impressionné par cette « prédiction qui pesait sur sa vie et qui « lui avait été faite par plusieurs per- « sonnes versées dans les sciences « occultes : « Vorski, fils de roi, tu « mourras de la main d'un ami et ton « épouse sera mise en croix. » Je ris, « madame, en écrivant ces derniers « mots. Mise en croix ! crucifiée ! c'est « là un supplice quelque peu démodé, et « je suis tranquille à votre égard ! Mais, « que pensez-vous du coup de poignard « reçu par le sieur Vorski conformément « aux ordres mystérieux du destin?

« Mais assez de réflexions. Il s'agit maintenant... »

Véronique laissa tomber un instant la lettre sur ses genoux. Les phrases prétentieuses, les plaisanteries familières de M. Dutreillis blessaient sa délicatesse, et puis l'image tragique d'Alexis Vorski l'obsédait. Un frisson d'angoisse effleura sa chair au souvenir affreux de cet homme. Elle se domina et reprit :

« Il s'agit maintenant, madame, de « mon autre mission, la plus impor- « tante à vos yeux, puisque tout le reste « n'est que passé.

« Précisons les faits. Il y a trois « semaines, durant une de ces rares « occasions où vous consentez à rompre « la monotonie si digne de votre exis- « tence, un jeudi soir où vous aviez con- « duit vos employées au cinéma, un dé- « tail vraiment inexplicable vous a frap- « pée. Le principal film, intitulé : *Légende* « *Bretonne,* représentait, au cours d'un « pèlerinage, une scène qui se passait sur « le bord d'une route, devant une petite « cahute abandonnée, laquelle d'ailleurs « ne servait à rien dans l'action ! Elle « se trouvait là, évidemment, par hasard. « Mais quelque chose de vraiment anor- « mal attira votre attention. Sur les plan- « ches goudronnées de la vieille porte, il « y avait, tracées à la main, ces trois « lettres : V. d'H. et, ces trois lettres, « c'était purement et simplement votre « signature de jeune fille telle que vous « l'employiez jadis dans vos lettres fami- « lières, et telle que vous ne l'avez plus « employée une seule fois depuis qua- « torze ans ! Véronique d'Hergemont ! « Aucune erreur possible. Deux majus- « cules séparées par le *d* minuscule et « par l'apostrophe, et, qui plus est, la « barre de la lettre *H,* ramenée sous les « trois lettres, servant de paraphe, exac- « tement selon votre procédé d'alors ! !

« Madame, c'est la stupeur que pro- « voqua en vous cette surprenante coïn- « cidence qui vous détermina à solli- « citer mon concours. Il vous était acquis « d'avance. Et, d'avance, vous saviez « que ce concours serait efficace.

« Selon vos prévisions, madame, j'ai « réussi.

« Et là, encore, je serai bref suivant « mon habitude.

« Madame, prenez à Paris l'express « du soir qui vous débarquera le lende- « main matin à Quimperlé. Là, voiture « jusqu'au Faouët. Si vous avez le « temps, avant ou après votre déjeuner, « visite à la très curieuse chapelle Sainte- « Barbe, perchée dans le site le plus « extravagant et qui fut l'occasion du « film, *Légende Bretonne.* Puis allez à « pied sur la route de Quimper. Au bout « de la première montée, un peu avant « le chemin vicinal qui conduit à Locriff, « se trouve, dans un demi-cirque « entouré d'arbres, la cahute aban- « donnée qui porte l'inscription. Rien de « remarquable ne la caractérise. A l'in-

« térieur, c'est le vide. Pas même de « plancher. Une planche pourrie servait « de banc. Comme toit un châssis ver- « moulu, à travers lequel il pleut. « Encore une fois, il est hors de doute « que c'est le hasard qui l'a placée dans « le champ de visibilité du cinémato- « graphe. J'ajouterai, pour finir, que le « film *Légende Bretonne* a été pris au « mois de septembre dernier, ce qui fait « que l'inscription remonte au moins à « huit mois.

« Voilà, madame. Ma double mission « est achevée. Je suis trop discret pour « vous dire après quels efforts et par « quels moyens ingénieux j'ai pu « l'accomplir en si peu de temps, sans « quoi vous trouveriez vraiment un peu « ridicule la somme de cinq cents francs « à laquelle je borne le prix de mon « intervention.

« Veuillez agréer, je vous prie... »

Véronique replia la lettre et s'attarda quelques minutes aux impressions que cette lecture lui imposait, impressions douloureuses comme toutes celles qui ressuscitaient les jours atroces de son mariage. Une, surtout, avait persisté, aussi forte qu'aux heures où elle se jetait, pour y échapper, dans l'ombre d'un couvent. C'était l'impression, la certitude même que tous ses malheurs, que la mort de son père, que la mort de son fils, provenaient de la faute qu'elle avait commise en aimant Vorski. Certes elle avait résisté à l'amour de cet homme et ne s'était décidée au mariage que contrainte, désespérée, et pour soustraire M. d'Hergemont à la vengeance de Vorski. Mais tout de même elle l'avait aimé, cet homme. Tout de même, au début, elle avait pâli sous son regard, et de cela, de ce qui lui semblait maintenant une lâcheté impardonnable, elle gardait un remords que le temps n'avait pas affaibli.

« Allons, murmura-t-elle, assez de rêveries. Je ne suis pas venue ici pour pleurer. »

Le besoin de savoir qui l'avait sortie de sa retraite de Besançon la ranima, et elle se leva, résolue à l'action.

« Un peu avant le chemin vicinal qui « conduit à Locriff... un demi-cirque « entouré d'arbres... » disait la lettre du sieur Dutreillis. Elle avait donc dépassé l'endroit. Rapidement elle revint sur ses pas et aussitôt aperçut, à droite, le bouquet d'arbres qui lui avait masqué la cabane. S'étant approchée, elle la vit.

C'était une sorte de refuge pour berger ou pour cantonnier, lequel s'effritait et se délabrait sous l'action des intempéries. Véronique s'approcha et constata que l'inscription, usée par la pluie et par le soleil, était beaucoup moins nette que sur le film. Mais les trois lettres étaient visibles, ainsi que le paraphe, et elle distingua même, en-dessous, une chose que M. Dutreillis n'avait point notée, le dessin d'une flèche, et un numéro, le numéro neuf.

L'émotion croissait en elle. Bien que l'on n'eût en aucune façon cherché à imiter la forme même de sa signature, c'était bien sa signature de jeune fille. Or, qui avait pu l'apposer ainsi sur une cabane abandonnée, en cette Bretagne où elle pénétrait pour la première fois?

Véronique ne connaissait plus personne au monde. Par une suite de circonstances, tout son passé de jeune fille s'était, pour ainsi dire, effondré avec la mort de tous ceux qu'elle avait aimés et connus. Alors comment était-il possible que le souvenir de sa signature eût persisté en dehors d'elle et de ceux qui n'existaient plus? Et puis surtout pourquoi cette inscription, là, à cet endroit? Que signifiait-elle?

Véronique fit le tour de la cabane. Aucune autre marque n'y était visible, pas plus que sur les arbres environnants. Elle se rappela que M. Dutreillis avait ouvert et n'avait rien vu à l'intérieur. Pourtant elle voulut s'assurer elle-même qu'il ne s'était pas trompé.

La porte était fermée par un simple loquet de bois qui tournait autour d'une vis. Elle le souleva, et, chose singulière, qu'elle n'aurait su expliquer, il lui fallut faire un effort, non pas physique, mais moral, un effort de volonté, pour tirer cette porte vers elle. Il lui semblait qu'elle allait, par ce petit geste, pénétrer dans un monde de faits et d'évènements qu'elle redoutait à son insu.

« Eh bien quoi? dit-elle, qu'est-ce qui m'arrête? »

Elle tira brusquement.

Un cri d'horreur lui échappa. Il y avait dans la cabane le cadavre d'un homme. Et, en même temps, à la seconde précise où elle apercevait ce cadavre, elle se rendait compte de l'anomalie qui en était la marque particulière : une des mains de l'homme mort manquait.

C'était un vieillard, dont la barbe grise s'étalait en éventail, et dont les longs cheveux blancs descendaient autour du còu. Les lèvres noircies, une certaine couleur de la peau tuméfiée donnèrent à Véronique l'idée qu'il avait été peut-être empoisonné, car aucune trace de blessure n'apparaissait sur lui, sauf la plaie de son bras, coupé nettement au-dessus du poignet, et qui devait remonter déjà à quelques jours. Ses vêtements étaient ceux d'un paysan breton, propres, mais très usés. Le cadavre était assis sur le sol, la tête appuyée sur le banc, et les jambes recroquevillées.

Autant de constatations que Véronique fit dans une sorte d'inconscience et qui devaient plutôt reparaître dans sa mémoire, car, sur le moment, elle resta là, toute tremblante et les yeux fixes, en balbutiant :

« Un cadavre... un cadavre... »

Elle pensa soudain qu'elle se trompait peut-être et que l'homme n'était pas mort. Mais, ayant touché son front, elle frissonna au contact de la peau glacée.

Pourtant ce geste la sortit de sa torpeur. Elle résolut d'agir et, puisqu'il n'y avait personne dans la campagne environnante, de retourner au Faouët et d'avertir les autorités. Préalablement elle examina le cadavre afin de voir si quelque indice pouvait la renseigner sur son identité.

Les poches étaient vides. Les vêtements et le linge ne portaient aucune marque. Mais, comme elle avait un peu dérangé le cadavre pour effectuer ses recherches, il arriva que la tête pencha vers l'avant et entraîna le buste qui s'abattit sur ses jambes, découvrant ainsi le dessous du banc.

Sous ce banc elle aperçut un rouleau de papier, composé d'une feuille de papier à dessin très mince, et qui était froissée, cassée, presque tordue.

Elle ramassa le rouleau et le déplia. Mais elle n'avait pas achevé ce mouvement que ses mains se mirent à trembler et qu'elle balbutia :

« Ah ! mon Dieu !... ah ! mon Dieu !... »

De toute son énergie, elle voulut s'imposer le calme nécessaire et regarder avec des yeux qui pussent voir et un cerveau qui pût comprendre.

Tout au plus lui fut-il possible de rester ainsi durant quelques secondes. Et, durant ces quelques secondes, à travers un brouillard de plus en plus dense qui lui semblait envelopper ses yeux, elle put discerner un dessin rouge qui représentait quatre femmes crucifiées sur quatre troncs d'arbres.

Et, en avant de ces dessins, la première femme, image centrale, corps raidi sous ses voiles, figure bouleversée par la plus épouvantable des souffrances, mais figure reconnaissable, cette femme crucifiée, c'était elle ! à n'en pas douter, c'était elle, elle-même, Véronique d'Hergemont !

D'ailleurs, au-dessus de la tête, l'extrémité du poteau de torture portait, selon la coutume antique, un cartouche avec une inscription fortement appuyée.

Et c'étaient le paraphe et les trois lettres de Véronique jeune fille, V. d'H : Véronique d'Hergemont !

Une convulsion la souleva des pieds à la tête. Elle se dressa, pivota et, tournoyant en dehors de la cabane, tomba sur l'herbe, évanouie.

Véronique était une femme bien portante, grande, vigoureuse, d'un équilibre admirable, et dont les épreuves n'avaient jamais pu atteindre la belle santé morale et la splendide harmonie physique. Il fallait des circonstances exceptionnelles et imprévues comme celles-ci, jointes à la fatigue de deux nuits en chemin de fer, pour provoquer un tel désarroi de ses nerfs et de sa volonté.

Cela ne dura pas plus de deux ou trois minutes, d'ailleurs, au bout desquelles son esprit redevint lucide et vaillant.

Elle se releva, retourna vers la cabane, saisit la feuille de papier cartonné et, certes, avec une angoisse indicible, mais cette fois avec des yeux qui voyaient et un cerveau qui comprenait, elle regarda.

Les détails, d'abord, ceux qui semblaient insignifiants, ou du moins dont la signification ne lui apparaissait pas. A gauche, il y avait une colonne étroite d'une quinzaine de lignes, non pas écrites, mais composées de lettres non formées, de jambages toujours les mêmes, et qui n'avaient évidemment qu'un but de remplissage.

Cependant, à divers endroits, quelques mots étaient visibles.

Et Véronique put lire : « *Quatre femmes en croix* »; plus loin : « *Trente cercueils...* » et, pour finir, toute la dernière ligne ainsi rédigée :

« *La Pierre-Dieu qui donne mort ou vie.* »

Toute cette colonne était entourée d'un cadre tracé à l'aide de deux lignes fort régulières, l'une à l'encre noire, l'autre à l'encre rouge, et il y avait, toujours en rouge, au-dessus, la représentation de deux faucilles enlacées par une branche de gui, au-dessous la silhouette d'un cercueil.

La partie droite, de beaucoup la plus importante, était remplie par le dessin, dessin à la sanguine, qui donnait à toute la page, avec sa colonne d'explications adjacente, l'apparence d'une feuille, ou plutôt d'une copie de feuille de livre, — quelque grand livre d'images anciennes, où les sujets seraient traités un peu à la manière primitive avec une entière ignorance des règles.

Et c'étaient quatre femmes en croix.

Trois d'entre elles s'enfonçaient à l'horizon, de plus en plus petites, vêtues de costumes bretons, leurs têtes surmontées de coiffures également bretonnes, mais d'une mode spéciale qui indiquait un usage local, et qui consistait surtout dans un large nœud noir dont les deux ailes se dépliaient comme les nœuds des Alsaciennes. Et, au milieu de la page, il y avait la chose effrayante dont Véronique ne pouvait détacher son regard terrifié. Il y avait la croix principale, le tronc d'arbre dont les branches inférieures étaient coupées et le long duquel, à droite et à gauche, descendaient les deux bras de la femme.

Les mains et les pieds n'étaient pas cloués, mais fixés par des cordes qui s'enroulaient jusqu'aux épaules et jusqu'en haut des deux jambes réunies. Au lieu du costume breton, la victime portait une sorte de suaire qui tombait presque à terre, allongeant la silhouette mince d'un corps amaigri par le supplice.

L'expression du visage était déchirante, expression de douleur résignée et de grâce mélancolique. Et c'était bien le visage de Véronique, surtout tel qu'il était à l'époque de ses vingt ans, et tel que Véronique se souvenait de l'avoir vu aux heures sombres où l'on contemple dans un miroir ses yeux sans espoir et ses larmes qui coulent.

Et c'était, autour de la tête, l'onde même de ses cheveux épais roulant jusqu'à la ceinture en courbes semblables.

Et, au-dessus, l'inscription : V. d'H.

Véronique demeura longtemps à réfléchir, interrogeant le passé, et cherchant à relier dans l'ombre les faits actuels aux souvenirs de sa jeunesse. Mais aucune lueur ne se levait en son esprit. Les mots qu'elle lisait, le dessin qu'elle voyait, rien de tout cela ne prenait le moindre sens pour elle et ne pouvait se prêter à la moindre explication.

Plusieurs fois encore elle examina la feuille de papier. Puis, lentement, sans cesser d'y songer, elle la déchira en menus morceaux que le vent emportait. Lorsque le dernier des morceaux se fut envolé, sa décision était prise. Elle repoussa le cadavre de l'homme, ferma la porte, et, rapidement, s'éloigna vers le village, afin de donner à cette aventure la conclusion judiciaire qui lui convenait pour l'instant.

Mais quand elle revint, une heure plus tard, avec le maire du Faouët, le garde champêtre et tout un groupe de curieux, attirés par ses déclarations, la cabane était vide.

Le cadavre avait disparu.

Et tout cela était si étrange, Véronique savait si bien que, dans le désordre de ses idées, il lui était impossible de répondre aux interrogations qu'on lui posait, et de dissiper les soupçons et le doute que l'on pouvait avoir et que l'on avait sur la véracité de son témoignage, sur le motif de sa présence, sur sa raison elle-même, qu'elle renonça du coup à tout effort et à toute lutte. L'aubergiste était là. Elle lui demanda quel était le village le plus proche qu'elle pût atteindre en suivant la route, et si elle arriverait ainsi à une station de chemin de fer qui lui permît de retourner à Paris.

Elle retint les deux noms de Scaër et de Rosporden, commanda une voiture, qui devait la rattraper en cours de route avec sa valise, et partit, protégée d'ailleurs contre toute malveillance par son grand air d'élégance et par sa beauté grave.

Elle partit, au hasard, pour ainsi dire. La route était longue, des lieues et des lieues. Mais elle avait une telle hâte d'en finir avec ces événements incompréhensibles et de retourner vers le calme et vers l'oubli, qu'elle marchait à grands pas, sans même songer que cette fatigue était inutile puisqu'une voiture la suivait.

Elle s'éleva sur des collines, descendit

dans des vallons, et elle ne pensait guère, se refusant à chercher la solution de tant d'énigmes qui se posaient à elle. C'était le passé qui remontait à la surface de sa vie, et elle en avait une peur affreuse, de ce passé, qui s'étendait de son enlèvement par Vorski jusqu'à la mort de son père et de son enfant...

Elle ne voulait songer qu'à la toute petite existence qu'elle s'était confectionnée à Besançon. Pas de chagrins là-bas, pas de rêves, pas de souvenirs, et elle ne doutait pas que, au milieu des menues habitudes quotidiennes qui l'enveloppaient dans l'humble maison choisie, elle n'oubliât la cabane abandonnée, le cadavre mutilé de l'homme, et l'épouvantable dessin qui marquait l'inscription mystérieuse.

Mais, un peu avant le gros bourg de Scaër, comme elle entendait derrière elle le grelot d'un cheval, elle vit, à l'embranchement de la route qui conduisait à Rosporden, un pan de mur qui restait d'une maison à demi écroulée.

Et sur ce pan de mur, il y avait à la craie blanche, au-dessus d'une flèche et du numéro 10, l'inscription fatidique : *V. d'H.*



II

AU BORD DE L'OCÉAN.

L'état d'esprit de Véronique changea subitement. Autant elle fuyait avec décision devant la menace du péril qui lui semblait surgir pour elle du mauvais passé, autant elle était résolue à marcher jusqu'au bout sur le chemin redoutable qui s'ouvrait.

Ce revirement provenait de ce qu'une petite lueur flottait brusquement dans les ténèbres. Elle comprenait tout à coup cette chose, assez simple d'ailleurs, que la flèche indiquait une direction, et que le numéro dix devait être le dixième d'une série de numéros qui jalonnaient un trajet partant d'un point fixe pour aboutir à un autre point fixe.

Etait-ce un signal établi par quelqu'un et destiné à conduire les pas d'une autre personne? Peu importait. L'essentiel était qu'il y avait là un fil capable de mener Véronique à la découverte du problème qui l'intéressait : par quel prodige sa signature de jeune fille reparaissait-elle au milieu d'un entrelacement de circonstances tragiques?

La voiture, envoyée du Faouët, la rejoignait. Elle monta et dit au cocher de se diriger, à une allure très lente, vers Rosporden.

Elle y arriva pour dîner, et ses prévisions ne l'avaient pas induite en erreur. Deux fois elle revit, avant des embranchements, sa signature, accompagnée des numéros 11 et 12.

Véronique coucha à Rosporden, et, dès le lendemain, reprit ses recherches.

Le numéro 12, qu'elle trouva sur le mur d'un cimetière, la lança sur la route de Concarneau, qu'elle atteignit, presque sans avoir aperçu d'autres inscriptions.

Elle pensa donc qu'elle s'était trompée, revint sur ses pas, et perdit toute une journée en investigations inutiles.

Ce n'est que le jour suivant que le numéro 13, fort effacé, lui indiqua la direction de Fouesnant. Puis elle abandonna cette direction, pour suivre toujours selon les signaux, des chemins de campagne où une fois encore elle s'égara.

Enfin elle aboutit, quatre jours après avoir quitté le Faouët, à l'Océan, sur la grande plage de Beg-Meil.

Elle passa deux nuits au village sans recueillir la moindre réponse aux questions, d'ailleurs discrètes, qu'elle posait. Enfin, un matin, ayant erré parmi les groupes de roches à demi submergées qui entrecoupent la plage, et sur la falaise basse recouverte d'arbres et de taillis qui l'encadre, elle découvrit, entre deux chênes dénudés, un abri de terre et de branches qui avait dû servir à des douaniers. Un petit menhir se dressait à l'entrée. Sur ce menhir, il y avait l'inscription, suivie du numéro 17.

Aucune flèche. En-dessous, un simple point. Voilà tout.

Dans l'abri, trois bouteilles cassées, des boîtes de conserves vides.

« C'était là le but, se dit Véronique. On y a mangé. Des vivres placés d'avance, peut-être. »

A ce moment, elle s'avisa que, non loin d'elle, au bord d'une petite baie, qui s'arrondissait comme une conque au milieu des roches voisines, un canot se balançait, un canot à pétrole dont on apercevait le moteur.

Et elle entendit des voix qui venaient du village, une voix d'homme et une voix de femme.

De l'endroit où elle se trouvait, il ne lui fut d'abord possible de voir qu'un homme assez âgé qui portait dans ses bras une demi-douzaine de sacs de provisions, pâtes, légumes secs, et qui les déposa à terre en disant :

« Alors, vous avez fait un bon voyage, m'ame Honorine?

— Excellent.

— Et où ça que vous étiez?

— A Paris, dame... huit jours d'absence.. des courses pour mon maître...

— Contente de revenir?

— Ma foi, oui.

— Et vous voyez, m'ame Honorine, que vous retrouvez votre bateau à la même place. Tous les jours, je venais lui

faire une visite. Enfin, ce matin, je lui ai enlevé sa toile. Il file toujours bien?

— A merveille.

— Et puis, vous êtes une fière pilote. Hein, m'ame Honorine, qui aurait dit que vous feriez ce métier-là?

— C'est la guerre. Tous les jeunes sont partis dans notre île, les autres sont à la pêche. Et puis, plus de service de bateaux chaque quinzaine, comme autrefois. Alors je fais les commissions.

— Mais le pétrole?...

— On en a en réserve. Rien à craindre de ce côté.

— Eh bien, pour lors, on se quitte, m'ame Honorine. Faut-il vous aider à charger?

— Pas la peine, vous êtes pressé.

— Eh bien, pour lors, on se quitte, répéta le bonhomme. A la prochaine fois, m'ame Honorine. Je préparerai les paquets d'avance. »

Et il s'éloigna, en criant d'un peu plus loin :

« Tout de même, faites attention aux pointes de récifs qui l'entourent, votre sacré îlot. Vrai, c'est qu'il en a une mauvaise réputation ! C'est pas pour rien qu'on l'appelle l'Ile aux Trente Cercueils. Bonne chance, m'ame Honorine. »

Il disparut au tournant d'une roche.

Véronique avait tressailli. Les trente cercueils ! Les mots mêmes qu'elle avait lus en marge de l'horrible dessin !

Elle se pencha. La femme, d'ailleurs, avançait de quelques pas vers le canot et, après avoir déposé d'autres provisions apportées par elle, se retournait.

Véronique la vit alors de face. Elle portait un costume breton et sa coiffe était surmontée de deux ailes de velours noir.

« Ah ! balbutia Véronique.. la coiffure du dessin... la coiffure des trois femmes en croix !... »

La Bretonne devait avoir environ quarante ans. Sa figure énergique, brûlée par le soleil et par le froid, était osseuse, taillée durement, mais animée de deux grands yeux noirs intelligents et doux. Une lourde chaîne d'or pendait sur sa poitrine. Son corsage de velours la serrait étroitement.

Elle chantonnait à voix basse, tout en portant ses paquets et en chargeant le canot, ce qui l'obligeait à s'agenouiller sur une grosse pierre contre laquelle il était amarré. Quand elle eut fini elle regarda l'horizon, où il y avait des nuages noirs. Elle parut cependant ne pas s'en inquiéter, et, défaisant l'amarre, elle continua sa chanson, mais d'une voix plus haute qui permit à Véronique d'entendre les paroles. C'était une mélopée lente, une berceuse pour enfants, qu'elle chantait avec un sourire qui découvrait de belles dents blanches.

Et disait la maman
En berçant son enfant :
« Pleure pas. Quand on pleure,
La bonn' Vierge aussi pleure.
Faut qu'l'enfant chante et rie
Pour qu'la Vierge sourie.
Croise les mains, et prie
La bonn' Vierge Marie. »

Elle n'acheva pas. Véronique était devant elle, le visage contracté et toute pâle.

Interdite, elle murmura :

« Qu'y a-t-il donc? »

Véronique prononça d'une voix frémissante :

« Cette chanson, qui vous l'a apprise?... D'où la tenez-vous?... C'est une chanson que ma mère chantait... une chanson de son pays, de la Savoie... Et jamais je ne l'ai entendue depuis... depuis sa mort... Alors... je veux... je voudrais... »

Elle se tut. La Bretonne la contemplait en silence, d'un air stupéfait, et comme si elle eût été sur le point, elle aussi, de poser des questions.

Véronique répéta :

« Qui vous l'a apprise?...

— Quelqu'un de là-bas, répondit enfin celle qu'on appelait Madame Honorine.

— De là-bas?

— Oui, quelqu'un de mon île. »

Véronique dit, avec une sorte d'appréhension :

« L'île aux trente cercueils? »

— C'est un nom qu'on lui donne. Elle s'appelle l'île de Sarek. »

Elles demeurèrent encore à se regarder l'une l'autre, d'un regard où il y avait de la défiance, mêlée à un grand besoin de parler et de savoir. Et, en même temps, elles sentirent toutes les deux qu'elles n'étaient pas ennemies.

Ce fut Véronique qui reprit :

« Excusez-moi, mais, voyez-vous, il y a des choses si déconcertantes.. »

La Bretonne hocha la tête d'un air qui approuvait, et Véronique continua :

« Si déconcertantes, si troublantes...



LA BRETONNE LA CONTEMPLAIT EN SILENCE D'UN AIR STUPÉFAIT (p. 14.)

Ainsi, savez-vous pourquoi je suis sur cette plage? Il faut que je vous le dise. Vous seule peut-être pouvez m'expliquer... Voici... Le hasard — c'est un tout petit hasard, et au fond tout découle de lui — m'a fait venir en Bretagne pour la première fois et m'a montré sur la porte d'une vieille cabane abandonnée, au bord de la route, les initiales de ma signature de jeune fille, signature dont je ne me suis pas servie depuis quatorze à quinze ans. En continuant la route, j'ai découvert encore plusieurs fois cette inscription, avec un numéro d'ordre chaque fois différent, et c'est ainsi que je suis arrivée ici, sur cette plage de Beg-Meil, et en cette partie de la plage qui était en conséquence le terme d'un trajet prévu et effectué... par qui? je l'ignore.

— Votre signature, elle est là? dit Honorine vivement. En quel endroit?

— Sur cette pierre, au-dessus de nous, à l'entrée de l'abri.

— Je ne vois pas d'ici. Quelles sont les lettres?

— V. d'H. »

La Bretonne réprima un mouvement. Sa figure osseuse trahit une profonde émotion, et elle dit entre ses dents :

« Véronique... Véronique d'Hergemont.

— Ah ! fit la jeune femme, vous savez mon nom !... vous savez !... »

Honorine lui saisit les deux mains et les garda dans les siennes. Son rude visage s'éclairait d'un sourire. Des larmes mouillèrent ses yeux, tandis qu'elle répétait :

« Mademoiselle Véronique... Madame Véronique, c'est donc vous, Véronique?... Ah ! mon Dieu ! est-ce possible ! Bonne Vierge Marie, soyez bénie ! »

Véronique était confondue et ne cessait de dire :

« Vous savez mon nom... vous savez qui je suis... Alors vous pouvez m'expliquer toute cette énigme? »

Après un long silence, Honorine répondit :

« Je ne peux rien vous expliquer... Moi non plus je ne comprends pas... Mais nous pouvons chercher ensemble... Voyons, quel était ce village de Bretagne?

— Le Faouët.

— Le Faouët... je connais. Et cette cabane abandonnée se trouvait?...

— A deux kilomètres de là.



— Vous en avez ouvert la porte?...

— Oui. Et c'est cela le plus terrible. Il y avait dans cette cabane...

— Parlez... qu'y avait-il?

— D'abord le cadavre d'un homme, d'un vieillard, en costume du pays, avec de longs cheveux blancs et une barbe grise... Ah ! ce mort, je ne l'oublierai jamais... Il avait dû être assassiné... empoisonné... je ne sais pas... »

Honorine écoutait avidemment, mais ce crime ne semblait lui apporter aucune indication, et elle dit simplement :

« Qui était-ce? On a fait une enquête?

— Quand je suis revenue avec des gens du Faouët, le cadavre avait disparu.

— Disparu? Mais qui l'avait enlevé?

— Je l'ignore.

— De sorte que vous ne savez rien?

— Rien. Cependant, la première fois, j'avais trouvé dans la cabane un dessin... un dessin que j'avais déchiré, mais dont le souvenir reste en moi comme un cauchemar qui se renouvelle constamment... Je ne puis le chasser... Écoutez... c'était une feuille de papier sur laquelle, évidemment, on avait reporté la copie d'une vieille image, et cela représentait, oh ! une chose terrible... terrifiante... quatre femmes en croix ! Et l'une de ces femmes c'était moi, avec mon nom... Et les autres avaient une coiffure pareille à la vôtre... »

Honorine lui avait serré les mains avec une violence inouïe :

Que dites-vous, quatre femmes en croix?

— Oui, et il était question de trente cercueils, de votre île par conséquent. »

La Bretonne lui mit les mains sur la bouche.

« Taisez-vous ! taisez-vous ! oh ! il ne faut pas parler de tout cela. Non, non, il ne faut pas... Voyez-vous il y a des choses de l'enfer... C'est un sacrilège d'en parler... Taisons-nous là-dessus... Plus tard on verra... une autre année peut-être... Plus tard... Plus tard... »

Elle semblait secouée par la terreur, comme par un vent d'orage qui fouette les arbres et bouleverse la nature entière. Et, subitement, elle tomba à genoux sur le roc, et pria longtemps, courbée en deux, la tête entre ses mains, dans un tel recueillement que Véronique ne lui posa aucune autre question.

Enfin elle se releva et, au bout d'un instant, elle répéta :

« Oui, tout cela est effrayant, mais je ne vois pas que notre devoir en soit changé, et qu'une seule hésitation soit possible. »

Et elle dit gravement à la jeune femme.

« Il faut venir avec moi là-bas.

— Là-bas, dans votre île? » répliqua Véronique sans cacher sa répugnance.

Honorine lui reprit les mains et continua, toujours de ce même ton un peu solennel qui semblait à Véronique plein de pensées secrètes et inexprimées.

« Vous vous appelez bien Véronique d'Hergemont?

— Oui.

— Votre père s'appelait?...

— Antoine d'Hergemont.

— Vous avez épousé un soi-disant Polonais nommé Vorski?

— Oui, Alexis Vorski.

— Vous l'avez épousé après le scandale d'un enlèvement et après une rupture avec votre père?

— Oui.

— Vous avez eu de lui un enfant?

— Oui, un fils, François.

— Que vous n'avez pour ainsi dire pas connu, car il vous fut enlevé par votre père?

— Oui.

— Et tous deux, votre père et votre fils, ont disparu dans un naufrage?

— Oui, ils sont morts.

— Qu'en savez-vous? »

Véronique ne songea pas à s'étonner de cette question et répondit :

« L'enquête que j'ai fait faire et l'enquête de la justice sont fondées toutes d'eux sur le même témoignage irrécusable, celui des quatre matelots.

— Qui vous affirme qu'ils n'ont pas menti?

— Pourquoi auraient-ils menti? prononça Véronique avec surprise.

— Leur témoignage a pu être acheté... Il a pu leur être dicté d'avance.

— Par qui?

— Par votre père.

— Quelle idée ! Et puis quoi ! mon père était mort.

— Je vous répèterai : Qu'en savez-vous? »

Cette fois Véronique parut stupéfaite.

« Où voulez-vous en venir? murmura-t-elle.

— Un instant. Connaissez-vous les noms de ces quatre matelots?

— Je les ai connus. Je ne me les rappelle pas.

— Vous en avez ouvert la porte?...

— Oui. Et c'est cela le plus terrible. Il y avait dans cette cabane...

— Parlez... qu'y avait-il?

— D'abord le cadavre d'un homme, d'un vieillard, en costume du pays, avec de longs cheveux blancs et une barbe grise... Ah ! ce mort, je ne l'oublierai jamais... Il avait dû être assassiné... empoisonné... je ne sais pas... »

Honorine écoutait avidemment, mais ce crime ne semblait lui apporter aucune indication, et elle dit simplement :

« Qui était-ce? On a fait une enquête?

— Quand je suis revenue avec des gens du Faouët, le cadavre avait disparu.

— Disparu? Mais qui l'avait enlevé?

— Je l'ignore.

— De sorte que vous ne savez rien?

— Rien. Cependant, la première fois, j'avais trouvé dans la cabane un dessin... un dessin que j'avais déchiré, mais dont le souvenir reste en moi comme un cauchemar qui se renouvelle constamment... Je ne puis le chasser... Écoutez... c'était une feuille de papier sur laquelle, évidemment, on avait reporté la copie d'une vieille image, et cela représentait, oh ! une chose terrible... terrifiante... quatre femmes en croix ! Et l'une de ces femmes c'était moi, avec mon nom... Et les autres avaient une coiffure pareille à la vôtre... »

Honorine lui avait serré les mains avec une violence inouïe :

Que dites-vous, quatre femmes en croix?

— Oui, et il était question de trente cercueils, de votre île par conséquent. »

La Bretonne lui mit les mains sur la bouche.

« Taisez-vous ! taisez-vous ! oh ! il ne faut pas parler de tout cela. Non, non, il ne faut pas... Voyez-vous il y a des choses de l'enfer... C'est un sacrilège d'en parler... Taisons-nous là-dessus... Plus tard on verra... une autre année peut-être... Plus tard... Plus tard... »

Elle semblait secouée par la terreur, comme par un vent d'orage qui fouette les arbres et bouleverse la nature entière. Et, subitement, elle tomba à genoux sur le roc, et pria longtemps, courbée en deux, la tête entre ses mains, dans un tel recueillement que Véronique ne lui posa aucune autre question.

Enfin elle se releva et, au bout d'un instant, elle répéta :

« Oui, tout cela est effrayant, mais je ne vois pas que notre devoir en soit changé, et qu'une seule hésitation soit possible. »

Et elle dit gravement à la jeune femme.

« Il faut venir avec moi là-bas.

— Là-bas, dans votre île? » répliqua Véronique sans cacher sa répugnance.

Honorine lui reprit les mains et continua, toujours de ce même ton un peu solennel qui semblait à Véronique plein de pensées secrètes et inexprimées.

« Vous vous appelez bien Véronique d'Hergemont?

— Oui.

— Votre père s'appelait?...

— Antoine d'Hergemont.

— Vous avez épousé un soi-disant Polonais nommé Vorski?

— Oui, Alexis Vorski.

— Vous l'avez épousé après le scandale d'un enlèvement et après une rupture avec votre père?

— Oui.

— Vous avez eu de lui un enfant?

— Oui, un fils, François.

— Que vous n'avez pour ainsi dire pas connu, car il vous fut enlevé par votre père?

— Oui.

— Et tous deux, votre père et votre fils, ont disparu dans un naufrage?

— Oui, ils sont morts.

— Qu'en savez-vous? »

Véronique ne songea pas à s'étonner de cette question et répondit :

« L'enquête que j'ai fait faire et l'enquête de la justice sont fondées toutes d'eux sur le même témoignage irrécusable, celui des quatre matelots.

— Qui vous affirme qu'ils n'ont pas menti?

— Pourquoi auraient-ils menti? prononça Véronique avec surprise.

— Leur témoignage a pu être acheté... Il a pu leur être dicté d'avance.

— Par qui?

— Par votre père.

— Quelle idée ! Et puis quoi ! mon père était mort.

— Je vous répèterai : Qu'en savez-vous? »

Cette fois Véronique parut stupéfaite.

« Où voulez-vous en venir? murmura-t-elle.

— Un instant. Connaissez-vous les noms de ces quatre matelots?

— Je les ai connus. Je ne me les rappelle pas.

— Vous ne vous rappelez pas que c'étaient des noms de Bretagne?

— En effet. Mais je ne vois pas...

— Si vous n'êtes jamais venue en Bretagne, votre père y est venu fort souvent, à cause des livres qu'il écrivait. Il y a même séjourné du vivant de votre mère. Dans ces conditions il a dû entrer en relations avec des hommes du pays. Admettons qu'il ait connu depuis longtemps les quatre matelots, et que ces hommes, dévoués à lui, ou achetés par lui, il les ait engagés spécialement pour pour cette aventure... Admettons qu'ils aient commencé par déposer votre père et votre fils dans quelque petit port d'Italie, puis que, bons nageurs tous les quatre, ils aient fait couler leur yacht en vue des côtes. Admettons...

— Mais ces hommes existent ! s'écria Véronique avec une agitation croissante. On pourrait les interroger !

— Deux sont morts de leur belle mort il y a quelques années. Le troisième, c'est un nommé Maguennoc, un vieux que vous trouverez Sarek. Quant au quatrième, vous l'avez peut-être vu tout à l'heure. Avec l'argent que lui a rapporté cette affaire, il a acheté un fonds d'épicerie à Beg-Meil.

— Ah ! celui-là, on peut lui parler tout de suite, dit Véronique frémissante. Allons le chercher.

— Pourquoi faire? J'en sais plus que lui.

— Vous savez... vous savez...

— Je sais tout ce que vous ignorez. Je puis répondre à toutes vos questions. Interrogez-moi. »

Mais Véronique n'osait pas lui poser la question suprême, celle qui commençait à palpiter dans les ténèbres de sa conscience. Elle avait peur d'une vérité qui n'était peut-être point inadmissible, vérité qu'elle entrevoyait obscurément, et c'est d'un ton douloureux qu'elle bégaya :

« Je ne comprends pas... je ne comprends pas. Pourquoi mon père aurait-il agi ainsi? Pourquoi aurait-il voulu que l'on crût à sa mort et à la mort de mon pauvre enfant?

— Votre père avait juré de se venger...

— Contre Vorski, mais contre moi?... contre sa fille?... et une pareille vengeance !...

— Vous aimiez votre mari. Une fois en son pouvoir, au lieu de le fuir, vous avez consenti à l'épouser. Et puis l'injure avait été publique... Et vous connaissiez votre père, son caractère violent, rancunier... sa nature un peu... un peu déséquilibrée, selon son expression.

— Mais depuis?...

— Depuis !... depuis !... les remords sont venus avec les années, avec la tendresse qu'il portait à l'enfant... et il vous a cherchée partout... J'en ai fait des voyages ! à commencer par mon voyage aux Carmélites de Chartres. Mais vous étiez partie longtemps avant... et où? où vous trouver?

— Une annonce dans les journaux...

— Il en a fait une, très discrète forcément à cause du scandale. Quelqu'un a répondu. On a pris rendez-vous. Savez-vous qui est venu au rendez-vous? Vorski. Vorski, lequel vous cherchait aussi, lequel vous aimait toujours et vous haïssait. Votre père a eu peur et n'a pas osé agir ouvertement. »

Véronique se taisait. Toute défaillante, elle s'était assisse sur la pierre et gardait la tête penchée.

Elle murmura :

« Vous parlez de mon père comme s'il vivait encore aujourd'hui...

— Il vit.

— Et comme si vous le voyiez souvent...

— Chaque jour.

— Et d'autre part, — Véronique baissa la voix, — et d'autre part vous ne dites pas un mot de mon fils... Alors j'ai des idées affreuses... il n'a peut-être pas survécu?... Peut-être est-il mort depuis? Est-ce pour cela que vous ne parlez pas de lui? »

Avec un effort, elle releva la tête. Honorine souriait.

« Ah ! je vous en supplie, implora Véronique, dites-moi la vérité... c'est horrible d'espérer plus qu'on ne doit... je vous en supplie... »

Honorine lui entoura le cou de son bras.

« Mais, ma pauvre dame, est-ce que je vous aurais raconté tout cela s'il était mort, mon joli François?

— Il vit? il vit? s'exclama la jeune femme éperdue.

— Mais parbleu ! et ce qu'il est bien portant ! Ah ! c'est un petit gars solide, allez, et d'aplomb sur ses jambes ! et j'ai bien le droit d'en être fière puisque c'est moi qui l'ai élevé, votre François. »

Elle sentit que Véronique s'abandonnait contre elle, sous le poids de senti-

ments trop lourds, où il y avait certes autant de souffrance que de joie, et elle lui dit :

« Pleurez, ma bonne dame, ça vous fera du bien. Ce sont de meilleures larmes que celles d'autrefois, qu'en dites-vous? Pleurez, pour que toute votre misère passée s'en aille. Moi, je retourne au village. Vous avez bien quelque valise à l'auberge? On m'y connait. Je la rapporte et nous partons. »

Quand la Bretonne revint, une demi-heure après, elle aperçut Véronique debout, qui lui faisait signe de se hâter, et elle l'entendait qui criait :

« Vite!... Mon Dieu, que vous êtes longue! Il n'y a pas une minute à perdre.

Honorine cependant ne se pressa pas davantage et ne répondit point. Aucun sourire n'éclairait son âpre visage.

« Eh bien, nous partons? fit Véronique en l'abordant. Il n'y a pas de retard? Pas d'obstacles? Quoi? on dirait que vous n'êtes plus la même...

— Mais si... mais si...

— Alors, hâtons-nous. »

Avec son aide, Honorine embarqua les valises et les sacs de provisions. Puis, se plantant tout à coup devant Véronique, elle lui dit :

« Ainsi vous êtes bien sûre que la femme en croix représentée par le dessin, c'était vous?

— Absolument... D'ailleurs, mes initiales au-dessus de la tête...

— C'est étrange, murmura la Bretonne, et bien inquiétant.

— Pourquoi?... Quelqu'un qui m'aura connue... et qui s'est amusé... Il n'y a là qu'une coïncidence, une fantaisie du hasard qui ressuscite des choses du passé.

— Oh! ce n'est pas le passé qui me tracasse. C'est l'avenir.

— L'avenir?

— Souvenez-vous de la prédiction...

— Je ne comprends pas.

— Oui, oui, cette prédiction faite à Vorski à votre propos...

— Ah! vous savez?

— Je sais. Et c'est tellement atroce de songer à ce dessin et à d'autres choses que vous ignorez, et qui sont beaucoup plus épouvantables. »

Véronique éclata de rire.

« Comment! et c'est pourquoi vous hésitez à m'emmener?... car enfin c'est de cela qu'il s'agit?

— Ne riez pas. On ne rit pas quand on voit les flammes mêmes de l'enfer. »

La Bretonne prononça ces paroles en fermant les yeux et en se signant. Puis elle reprit :

« Evidemment... Vous vous moquez de moi... Vous pensez que je suis une femme de ce pays, superstitieuse, qui croit aux revenants et aux feux follets. Je ne dis pas tout à fait non. Mais là... là... il y a des vérités qui vous aveuglent! Vous en parlerez avec Maguennoc, si vous gagnez sa confiance.

— Maguennoc?

— L'un des quatre matelots. C'est un vieil ami de votre fils. Lui aussi l'a élevé. Maguennoc en sait plus que tous les savants, plus que votre père. Et cependant...

— Et cependant...

— Cependant Maguennoc a voulu tenter le destin et pénétrer au delà de ce qu'on a le droit de connaître.

— Qu'a-t-il fait?

— Il a voulu toucher, de la main, vous entendez, de sa propre main (c'est lui-même qui me l'a avoué), au fond même des ténèbres.

— Eh bien! fit Véronique impressionnée malgré elle.

— Eh bien! sa main a été brûlée par les flammes. Une plaie affreuse, qu'il m'a montrée, que j'ai vue, de mes yeux vue, quelque chose comme la plaie d'un cancer... et il souffrait à tel point...

— A tel point?

— Qu'il a dû prendre dans sa main gauche une hache et qu'il s'est coupé la main droite lui-même... »

Véronique fut interdite. Elle se rappelait le cadavre du Faouët et elle balbutia :

« Sa main droite? Vous affirmez que Maguennoc s'est coupé la main droite?

— D'un coup de hache, il y a dix jours, l'avant-veille de mon départ... c'est moi qui l'ai soigné... Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que, dit Véronique d'une voix altérée, parce que l'homme mort, le vieillard que j'ai trouvé dans la cabane abandonnée et qui a disparu, avait eu la main droite récemment coupée. »

Honorine sursauta. Elle eut encore cette sorte d'expression effarée et cet émoi désordonné qui contrastaient avec son attitude ordinaire de calme. Elle scanda :

« Vous êtes sûre? Oui, oui, c'est bien

cela... c'est lui... Maguennoc... Un vieux à longs cheveux blancs? n'est-ce pas? et une barbe qui va en s'élargissant? Ah! quelle abomination! »

Elle se contint et regarda autour d'elle, inquiète d'avoir parlé si fort. De nouveau elle fit le signe de la croix, et prononça lentement en elle-même presque :

« C'est le premier de ceux qui doivent mourir... il me l'avait annoncé... et le vieux Maguennoc avait des yeux qui lisaient dans le livre de l'avenir aussi bien que dans le livre du passé. Il voyait clair, là où on n'y voit pas. « La première victime ce sera moi, m'ame Honorine. Et quand le serviteur aura disparu, quelques jours après ce sera le tour de son maître... »

— Et son maître, c'était? »... fit tout bas Véronique.

Honorine se redressa et serra les poings d'un air brutal.

« Je le défendrai, celui-là, déclara-t-elle, je le sauverai, votre père ne sera pas la deuxième victime. Non, non, j'arriverai à temps. Laissez-moi partir.

— Nous partons ensemble, dit fermement Véronique.

— Je vous en prie, supplia Honorine, ne vous obstinez pas. Laissez-moi faire. Ce soir même, avant le dîner, je vous ramène votre père et votre fils...

— Mais pourquoi?

— Il y a trop de danger, là-bas... pour votre père... pour vous surtout. Rappelez-vous les quatre croix! C'est là-bas qu'elles seront dressées... Oh! il ne faut pas que vous y alliez!... L'île est maudite.

— Et mon fils?

— Vous le verrez aujourd'hui, dans quelques heures. »

Véronique eut un rire brusque :

« Dans quelques heures! Mais c'est de la folie! Comment! Voilà quatorze ans que je n'ai plus de fils. J'apprends tout à coup qu'il est vivant, et vous me demandez d'attendre avant de l'embrasser! Mais pas une heure! J'aimerais mieux risquer mille fois la mort plutôt que de retarder ce moment-là. »

Honorine la regarda, et elle dut comprendre que la résolution de Véronique était de celles qu'il est inutile de combattre, car elle n'insista pas. Pour la troisième fois elle se signa et elle dit simplement :

« *Que la volonté de Dieu soit faite.* »

Toutes deux prirent place au milieu des colis qui encombraient l'étroite passerelle. Honorine alluma le moteur, saisit le volant, et, avec beaucoup d'adresse, fit évoluer la barque parmi les roches et les écueils qui pointaient à fleur d'eau.



III

LE FILS DE VORSKI.

Assise à tribord sur une caisse, et tournée vers Honorine, Véronique souriait. Sourire encore inquiet, indécis, plein de réticence, hésitant comme un rayon de soleil qui cherche à percer les derniers nuages de la tempête, mais sourire heureux tout de même.

Et le bonheur semblait la juste expression de ce visage admirable, empreint de noblesse et de cette pudeur spéciale que donnent à certaines femmes, touchées par des malheurs excessifs, ou préservées par l'amour, l'habitude de la gravité et la suspension de toute coquetterie féminine.

Ses cheveux noirs, un peu gris aux tempes, étaient noués très bas sur la nuque. Elle avait le teint mat d'une méridionale, et de grands yeux d'un bleu très clair et dont tout le globe semblait de la même couleur, pâle comme un ciel d'hiver. Elle était grande, avec des épaules larges et un buste harmonieux.

Sa voix musicale et un peu masculine se faisait légère et joyeuse pour parler du fils retrouvé. Et Véronique ne voulait parler que de cela. En vain la Bretonne essayait d'en venir aux problèmes qui la tourmentaient, et reprenait parfois :

« Voyons, il y a deux choses que je ne m'explique pas. Par qui fut établie cette piste dont les indications vous ont menée du Faouët jusqu'à l'endroit précis où j'atterris toujours, ce qui donnerait à penser que quelqu'un a été du Faouët à l'île de Sarek? Et puis, d'autre part, comment le père Maguennoc a-t-il quitté l'île? Est-ce volontairement? Ou bien est-ce son cadavre que l'on a porté? Et alors par quel moyen?

— Est-ce bien la peine?... objectait Véronique.

— Mais oui. Pensez donc ! En dehors de moi qui, avec mon canot, m'en vais tous les quinze jours aux provisions, soit à Beg-Meil, soit à Pont-l'Abbé, il n'y a que deux barques de pêcheurs, qui s'en vont toujours bien plus haut sur la côte, jusqu'à Audierne, où ils vendent leur pêche. Alors comment Maguennoc a-t-il pu traverser? En outre, est-ce lui-même qui s'est tué? Mais alors pourquoi son cadavre aurait-il disparu? »

Mais Véronique protestait.

« Je vous en supplie... cela n'a pas d'importance pour le moment. Tout s'éclaicira. Parlons de François. Alors vous disiez qu'il était arrivé à Sarek?... »

Et Honorine cédait aux prières de la jeune femme.

« Il est arrivé dans les bras du pauvre Maguennoc, quelques jours après qu'on vous l'avait pris. Maguennoc, à qui M. d'Hergemont avait fait la leçon, raconta qu'une dame étrangère lui avait confié l'enfant, et il le fit nourrir par sa fille, qui est morte depuis. Moi, j'étais en voyage, placée depuis dix ans chez des Parisiens. Quand je revins, c'était déjà un beau petit gars qui courait les landes et les falaises. C'est alors que je pris le service chez votre père, qui s'était installé à Sarek. Quand la fille de Maguennoc mourut, on recueillit l'enfant chez nous.

— Mais sous quel nom?

— Sous son nom de François... François tout court. M. d'Hergemont se faisait appeler M. Antoine. L'enfant l'appelait grand-père. Personne n'y trouva jamais rien à dire.

— Et comme caractère? demanda Véronique avec une certaine anxiété.

— Oh ! de ce côté, c'est une bénédiction ! répondit Honorine. Rien du père... et rien non plus du grand-père, comme M. d'Hergemont l'avoue lui-même. Un enfant doux, aimable, obligeant. Jamais de colère... toujours de bonne humeur. C'est par là qu'il a fait la conquête de son grand-père, et c'est ainsi que M. d'Hergemont est revenu vers vous, tellement le petit-fils lui rappelait la fille qu'il avait reniée. « Tout le portrait de sa mère, disait-il. Véronique était comme lui douce et tendre, aimante et caressante. » Et alors il a commencé à vous rechercher, d'accord avec moi, à qui, peu à peu, il s'était confiée. »

Véronique rayonnait de joie. Son fils

lui ressemblait ! Son fils était bon et souriant !

« Mais, dit-elle, est-ce qu'il me connaît? Sait-il que sa mère est vivante?

— S'il le sait ! M. d'Hergemont voulait garder le secret, d'abord. Mais je n'ai pas tardé à tout dire.

— Tout?

— Non. Il croit que son père est mort et qu'à la suite du naufrage où M. d'Hergemont et lui, François, ont disparu, vous êtes entrée en religion sans qu'on puisse vous retrouver. Et ce qu'il est avide de nouvelles, quand je reviens de voyage ! Ce qu'il espère, lui aussi ! Ah ! sa maman, il l'aime bien, allez ! C'est toujours lui qui chante cette chanson que vous avez entendue et que son grand-père lui a apprise.

— Mon François... mon petit François !...

— Ah ! oui, il vous aime, continua la Bretonne. Il y a maman Honorine. Mais vous, vous êtes maman tout court. Et c'est pour vous chercher qu'il a hâte de devenir grand et de terminer ses études.

— Ses études? Il travaille?...

— Avec son grand-père, et, depuis deux ans, avec un brave garçon que j'ai ramené de Paris, Stéphane Maroux, un mutilé de la guerre, décoré sur toutes les coutures et réformé à la suite d'opérations internes. François s'est attaché à lui de tout son cœur. »

Le canot filait rapidement sur la mer paisible où il creusait un sillon argenté d'écume. Les nuages s'étaient dissipés à l'horizon. La fin de la journée s'annonçait calme et sereine.

« Encore ! encore ! répétait Véronique, qui ne se lassait pas d'écouter; voyons, comment s'habille-t-il, mon fils?

— Des culottes courtes, qui laissent ses mollets nus, une grosse chemise en molleton avec des boutons d'or, et un béret, comme son grand ami, M. Stéphane, mais un béret rouge, le sien, et qui lui va à ravir.

— Il a d'autres amis que M. Maroux?

— Tous les gars de l'île autrefois. Mais, sauf trois ou quatre mousses, les autres, depuis que les pères sont à la guerre, ont quitté l'île avec les mères et travaillent sur la côte à Concarneau, à Lorient, laissant les vieux seuls à Sarek. Nous ne sommes plus qu'une trentaine dans l'île.

— Alors, avec qui joue-t-il? Avec qui se promène-t-il?

— Oh ! pour cela, il a le meilleur des compagnons.

— Ah ! et qui?

— Un petit chien que Maguennoc lui avait donné.

— Un chien?

— Et le plus drôle qui soit, mal fichu, ridicule, demi-barbet et demi-fox, mais si amusant, si cocasse ! Ah ! c'est un type que M. Tout-Va-Bien.

— Tout-va-bien?

— François l'appelle ainsi, et aucun nom ne lui conviendrait mieux. Il a toujours l'air heureux, content de vivre... indépendant, d'ailleurs, disparaissant des heures, même des jours entiers, mais toujours là quand on a besoin de lui, quand on est triste et que les choses ne marchent pas comme on voudrait. Tout-Va-Bien déteste les larmes, les gronderies, les querelles. Sitôt qu'on pleure ou qu'on fait mine de pleurer, il s'asseoit sur son derrière, en face de vous, fait le beau, ferme un œil, ouvre l'autre à moitié, et semble si bien rire que l'on éclate de rire soi-même. « Allons, mon vieux, dit François, tu as raison, tout va bien. Faut pas s'en faire, n'est-ce pas? » Et lorsqu'on est consolé, Tout-Va-Bien s'éloigne en trottinant. Son devoir est accompli. »

Véronique riait et pleurait à la fois. Longtemps elle garda le silence, s'assombrissant peu à peu et envahie par un désespoir qui submergeait toute sa joie. Elle pensait à tout ce qu'elle avait perdu de bonheur durant ces quatorze années où elle était restée mère sans enfant, portant le deuil d'un fils qui vivait. Tous les soins que l'on donne à l'être qui naît, toute la tendresse dont on l'entoure et qu'on reçoit de lui, toute la fierté que l'on éprouve à le voir grandir et à l'entendre parler, tout ce qui réjouit une mère, et l'exalte, et fait déborder son cœur d'une affection chaque jour renouvelée, tout cela elle ne l'aurait pas connu.

« Nous sommes à mi-chemin », dit Honorine.

Elles filaient en vue des îles de Glenans. A leur droite la pointe de Penmarch, dont elles suivaient parallèlement les côtes à quinze milles de distance, dessinait une ligne plus sombre qui ne se distinguait pas toujours de l'horizon.

Et Véronique songeait à son triste passé, à sa mère dont elle se souvenait à

peine, à sa longue enfance auprès d'un père égoïste et maussade, à son mariage, ah ! à son mariage surtout ! Elle évoquait ses premières rencontres avec Vorski, alors qu'elle n'avait que dix-sept ans. Comme elle avait eu peur tout de suite de cet homme bizarre, le redoutant à la fois et subissant son influence, comme on subit à cet âge l'influence de ce qui est mystérieux et incompréhensible !

Puis c'était la journée détestable de l'enlèvement, et les autres qui suivirent, plus détestables encore, les semaines où il l'avait tenue enfermée, la menaçant et la dominant de toute sa puissance mauvaise. Et c'était la promesse d'union qu'il lui avait arrachée, pacte contre lequel s'insurgeaient tous les instincts et toute la volonté de la jeune fille, mais à quoi il lui semblait qu'elle devait souscrire après un tel scandale et puisque son père y consentait.

Sa pensée se cabra devant les souvenirs de son année de mariage. Cela, non, jamais, même aux pires heures où les cauchemars du passé vous obsèdent comme des fantômes, jamais elle ne consentait à ressusciter, dans le secret de son esprit, cette époque avilissante, les déboires, les meurtrissures, la trahison, la vie honteuse de son mari, qui, sans vergogne, avec une fierté cynique, se montrait peu à peu tel qu'il était, s'enivrant, trichant au jeu, volant ses camarades de fête, escroc et maître chanteur, et donnant à sa femme l'impression, qu'elle conservait encore et qui la faisait frissonner, d'une sorte de génie du mal, cruel —et déséquilibré.

« Assez rêvé, madame Véronique, dit Honorine.

— C'est autre chose que des rêves et des souvenirs, répondit-elle, c'est le remords.

— Des remords, vous, madame Véronique, vous dont la vie n'a été qu'un martyre.

— Un martyre qui fut une punition.

— Mais tout cela est fini, madame Véronique, puisque vous allez retrouver votre fils et votre père. Allons, voyons, ne pensez qu'à être heureuse.

— Heureuse, puis-je l'être encore?

— Si vous pouvez l'être ! Vous allez voir ça et avant longtemps ! Tenez, voici Sarek. »

Honorine prit sous son banc, dans un coffre, un gros coquillage dont elle se servait comme d'une conque, à la manière des matelots d'autrefois, et, appliquant ses lèvres à l'ouverture, gonflant les joues, elle en tira quelques notes puissantes, pareilles à des mugissements, qui emplirent l'espace.

Véronique l'interrogea du regard.

« C'est lui que j'appelle, dit Honorine.

— François ! vous appelez François !

— A chacun de mes retours, il en est ainsi. Il dégringole du haut des falaises où nous habitons, et il vient jusqu'au môle.

— Alors je vais le voir? fit Véronique toute pâle.

— Vous allez le voir. Doublez votre voilette pour qu'il ne vous reconnaisse pas d'après vos portraits. Je vous parlerai comme à une étrangère qui vient visiter Sarek. »

On apercevait l'île distinctement, mais le pied des falaises était caché par une multitude d'écueils.

« Ah ! oui, des écueils, ce n'est pas ça qui manque ! Ça grouille comme un banc de harengs, s'écria Honorine, qui avait dû éteindre le moteur et se servait de deux petites rames très courtes. Tenez, la mer était calme tout à l'heure. Ici, jamais. »

C'étaient, en effet, des milliers et des milliers de menues vagues qui s'entrechoquaient, se brisaient entre elles, et livraient aux roches d'incessantes et d'implacables batailles. Le canot semblait naviguer sur le remous d'un torrent. A aucun endroit il n'était possible de discerner un lambeau de mer bleue ou verte parmi le bouillonnement de l'écume. Rien que de la mousse blanche, comme battue par l'inlassable tourbillon des forces qui s'acharnaient contre les dents pointues des écueils.

« Et, tout autour, c'est comme cela, reprit Honorine, à tel point que Sarek n'est pour ainsi dire abordable qu'en barque. Ah ! ce n'est pas chez nous que les Boches auraient pu établir une base de sous-marins. Par précaution, des officiers de Lorient sont bien venus, il y a deux ans, pour en avoir le cœur net, rapport à quelques cavernes qui sont du côté de l'ouest et où on ne peut pénétrer qu'à marée basse. C'était du temps perdu. Rien à faire, chez nous. Pensez donc, c'est comme une poussière de rochers tout à l'entour, et de rochers pointus et qui mordent par en-dessous comme des traîtres. Et, bien que ce soit les plus

dangereux, c'est peut-être encore les autres qu'il faut le plus craindre, les grands que l'on voit, et qui ont leur nom et leur histoire de crimes et de naufrages. Ah ! ceux-là !... »

Sa voix se faisait sourde. D'une main hésitante qui semblait avoir peur du geste ébauché, elle désigna quelques récifs qui se dressaient en masses puissantes de formes diverses, animaux accroupis, donjons crénelés, aiguilles colossales, têtes de sphinx, pyramides grossières, tout cela d'un granit noir teinté de rouge, et comme trempé dans du sang.

Et elle chuchota :

« Ah ! ceux-là, ils gardent l'île depuis des siècles et des siècles, mais comme des bêtes féroces qui n'aiment qu'à faire le mal et à donner la mort. Ceux-là... ceux-là... Non, il vaut mieux n'en parler jamais, ni même y penser. Ce sont les trente bêtes féroces... Oui, trente, madame Véronique... il y en a trente... »

Elle fit le signe de la croix, et, plus calme, reprit :

« Il y en a trente. Votre père dit qu'on appelle Sarek l'île aux trente cercueils, parce que l'instinct populaire a fini par confondre, dans cette occasion, les deux mots écueils et cercueils. Peut-être... évidemment... Mais tout de même ce sont de vrais cercueils, madame Véronique, et si on pouvait les ouvrir on y trouverait, bien sûr, des ossements et des ossements... M. d'Hergemont le dit lui-même, Sarek vient du mot sacorphage, qui est, selon son expression, la forme savante du mot cercueil. Et puis, il y a mieux... »

Honorine s'interrompit, comme si elle eût voulu penser à autre chose et, désignant un récif :

« Tenez, madame Véronique, après ce gros-là, qui nous barre la route, vous verrez, par une éclaircie, notre petit port, et, sur le quai, le béret rouge de François. »

Véronique avait écouté d'une oreille distraite toutes les explications d'Honorine. Elle se pencha davantage hors du canot pour aviser plus tôt la silhouette de son fils, tandis que, malgré elle, reprise par l'idée obsédante, la Bretonne continuait :

« Il y a mieux. L'île de Sarek, et c'est pour cela que votre père l'a choisie comme résidence, contient une série de dolmens qui n'ont rien de remarquable, mais qui ont cette particularité d'être tous à peu près semblables. Or, savez-vous combien il y en a de ces dolmens? Trente ! trente, comme les principaux écueils. Et ces trente-là sont distribués autour de l'île, sur les falaises, juste en face des trente écueils, et chacun d'eux porte le même nom que l'écueil qui lui correspond ! Dol-er-H'roeck, Dol-Kerlitu, etc. Qu'en dites-vous? »

Elle avait prononcé ces noms de cette même voix craintive avec laquelle elle parlait de toutes ces choses, et comme si elle eût redouté d'être entendue de ces choses mêmes, animées par elle d'une vie redoutable et sacrée.

« Qu'en dites-vous, madame Véronique? Oh ! dans tout cela il y a bien du mystère, et il vaut mieux, encore une fois, garder le silence. Je vous raconterai cela quand nous serons parties, loin de l'île, et que votre petit François sera dans vos bras, entre votre père et vous... »

Véronique se taisait, surveillant l'espace à l'endroit que la Bretonne avait indiqué. Tournant le dos à sa compagne, les deux mains agrippées au rebord du canot, elle regardait éperdument. C'était par là, par cet intervalle étroit qu'elle allait apercevoir son enfant retrouvé, et elle ne voulait pas qu'une seconde fût perdue à partir de la seconde même où François pouvait lui apparaître.

Elles atteignirent la roche. Un des avirons d'Honorine frôla la paroi. Elles la longèrent, arrivèrent à l'extrémité.

« Ah ! fit Véronique douloureusement, il n'est pas là.

— François n'est pas là ! Impossible ! » s'écria Honorine.

Mais à son tour, elle vit, trois ou quatre cents mètres en avant, les quelques grosses pierres qui servaient de jetée au-dessus de la grève. Trois femmes, une fillette, et de vieux marins attendaient le canot. Aucun garçon. Pas de béret rouge.

« C'est étrange, fit Honorine à voix basse. Pour la première fois, il manque à mon appel.

— Peut-être est-il malade? insinua Véronique.

— Non, François n'est jamais malade.

— Alors?

— Alors, je ne sais pas.

— Mais vous ne craignez rien? demanda Véronique, qui s'affolait déjà.

— Pour lui, non... mais pour votre

père. Maguennoc m'avait bien dit de ne pas le quitter. C'est lui qui est menacé.

— Mais François est là pour le défendre, ainsi que M. Maroux, son professeur. Voyons, répondez... que supposez-vous? »

Après un silence, Honorine haussa les épaules.

« Un tas de bêtises! Je me fais des idées absurdes, oui, absurdes. Ne m'en veuillez pas. Malgré tout, c'est la Bretonne qui reparaît en moi. Sauf quelques années, j'ai vécu toute ma vie dans cette atmosphère de légendes et d'histoires... N'en parlons plus. »

L'île de Sarek se présente (1) sous la forme d'un long plateau assez mouvementé, couvert de vieux arbres, et supporté par des falaises de hauteur moyenne et qui sont les plus déchiquetées que l'on puisse voir. C'est autour de l'île comme une couronne de dentelle inégale et diverse, à laquelle ne cessent de travailler la pluie, le vent, le soleil, la neige, le gel, la brume, toute l'eau qui tombe du ciel, et toute l'eau qui suinte de la terre.

Le seul point accessible se trouve sur la côte orientale, au bas d'une dépression de terrain où quelques maisons de pêcheurs, la plupart abandonnées depuis la guerre, constituent le village. Une anfractuosité s'ouvre là, protégée par la petite jetée. La mer y est infiniment calme. Deux barques y étaient amarrées.

Au moment d'aborder, Honorine tenta un dernier effort.

« Vous voyez, madame Véronique, nous y sommes. Alors... est-ce bien la peine que vous descendiez? Restez... Dans deux heures d'ici, je vous amène votre père et votre fils, et nous dînons à Beg-Meil ou à Pont-l'Abbé. Entendu? »

Véronique s'était levée. Sans répondre elle sauta sur le môle.

« Eh bien! les enfants, demanda Honorine, qui la rejoignit et n'insista pas davantage, le gars François n'est pas venu?

— Il était là sur le coup de midi, déclara une des femmes. Seulement il ne vous espérait que demain.

— C'est vrai... mais pourtant il a dû entendre que j'arrivais... Enfin, on verra. »

Et, comme les hommes l'aidaient à décharger, elle leur dit :

« Faudra pas monter ça au Prieuré. Les valises, non plus... À moins que... Tenez, si je ne suis pas redescendue à cinq heures, alors envoyez-moi un gamin avec les valises.

— Non, je viendrai moi-même, fit un des matelots.

— Comme tu veux, Corréjou. Ah! dis donc, tu ne me dis rien de Maguennoc?

— Maguennoc est parti. C'est moi qui l'ai traversé jusqu'à Pont-l'Abbé.

— Quand ça, Corréjou?

— Ma foi, le lendemain de votre départ, madame Honorine.

— Qu'allait-il faire là-bas?

— Il nous a dit qu'il allait... je ne sais où... rapport à sa main coupée... un pèlerinage...

— Un pèlerinage? au Faouët, peut-être? à la chapelle Sainte-Barbe?

— C'est ça... c'est ça même... la chapelle Sainte-Barbe... c'est le nom qu'il a dit. »

Honorine n'en demanda pas davantage. Comment douter maintenant de la mort de Maguennoc? Elle s'éloigna, accompagnée de Véronique, qui avait rabattu son voile, et toutes deux prirent un sentier pierreux, coupé de marches, lequel s'élevait au milieu d'un bois de chênes et se dirigeait vers la pointe septentrionale de l'île.

« Après tout, dit Honorine, je ne suis pas sûre, autant l'avouer, que M. d'Hergemont voudra partir. Toutes mes histoires, il les traite de billevesées, quoiqu'il s'étonne lui-même d'un tas de choses.

— Est-ce loin, son habitation? fit Véronique.

— Quarante minutes de marche. C'est presque une autre île, comme vous verrez, qui est accrochée à la première, et où les Bénédictins avaient construit une abbaye.

— Mais il n'y est pas seul avec François et M. Maroux?

— Avant la guerre il y avait deux hommes en plus. Depuis, Maguennoc et moi on faisait à peu près tout l'ouvrage, avec la cuisinière, Marie Le Goff.

— Laquelle est restée là pendant votre absence?

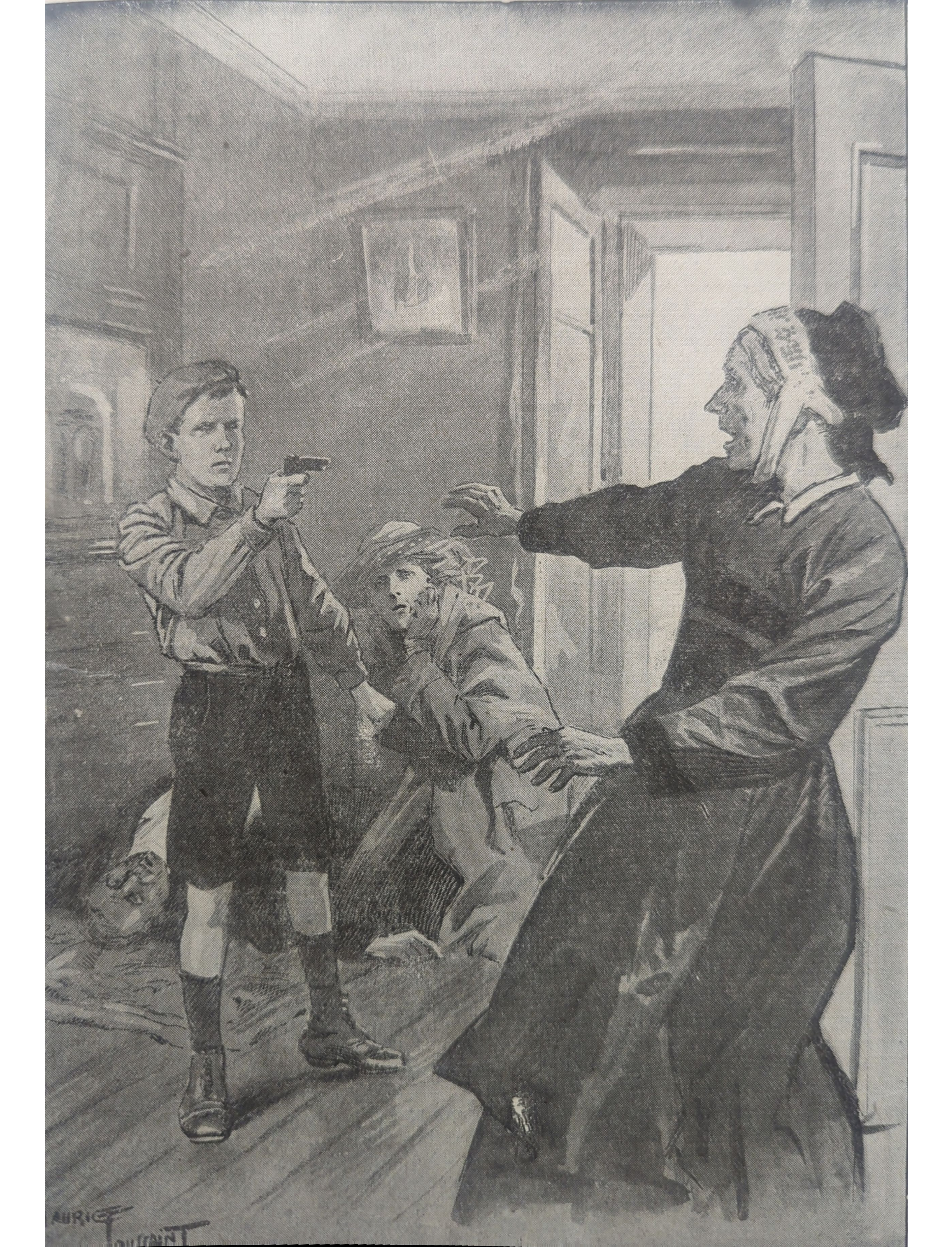
— Certes, oui. »

Elles arrivaient sur le plateau. Le sentier, qui suivait la côte, montait et descendait en pentes abruptes. Partout de vieux chênes avec leurs boules de gui que l'on apercevait parmi les feuilles

(1) Voir le plan de l'île, page 27.



L'ENFANT LEVA BRUSQUEMENT L'ARME QU'IL TENAIT, ET TIRA : HONORINE PLIA LES GENOUX ET S'AFFAISSA EN TRAVERS DE LA PORTE (p. 28.)



encore clairsemées. L'Océan, d'un gris vert au loin, entourait l'île d'une ceinture blanche.

Véronique reprit :

« Quel est votre plan, Honorine?

— J'entrerai seule, et je parlerai à votre père. Puis je reviendrai vous chercher à la porte du jardin, et, aux yeux de François, vous passerez pour une amie de sa mère. Il devinera peu à peu.

— Et vous croyez que mon père me fera bon accueil?

— Il vous recevra à bras ouverts, madame Véronique, s'écria la Bretonne et nous serons tous heureux, pourvu... pourvu qu'il ne soit rien advenu... C'est si drôle que François n'accoure pas ! De partout, dans l'île, il pouvait voir notre canot... depuis les îles de Glenans presque. »

Elle retombait à ce que M. d'Hergemont appelait ses billevesées, et elles continuèrent la route en silence, Véronique impatiente et anxieuse.

Soudain Honorine se signa.

« Faites ainsi que moi, madame Véronique, dit-elle. Les moines ont sanctifié le lieu, mais il reste de l'ancien temps bien des choses mauvaises et qui portent malheur. Surtout dans ce bois-là, le bois du Grand-Chêne. »

L'ancien temps, cela signifiait sans doute l'époque des Druides et des sacrifices humains. Et, de fait, elles pénétraient dans un bois où les chênes, isolés les uns des autres, dressés sur des monticules de pierres moussues, avaient une allure de dieux antiques, chacun avec son autel, son culte mystérieux et sa puissance redoutable.

Véronique se signa comme la Bretonne, et ne put s'empêcher de dire en frissonnant :

« Comme c'est triste ! Il n'y a pas une fleur sur ce plateau désolé.

— Il en vient d'admirables quand on s'en donne la peine. Vous verrez celles de Maguennoc, au bout de l'île, à droite du Dolmen-aux-Fées... un endroit qu'on appelle le Calvaire-Fleuri.

— Elles sont belles?

— Admirables, je vous dis. Seulement il va chercher lui-même la terre à certaines places. Il la prépare. Il la travaille. Il la mêle à certaines feuilles spéciales, dont il connaît le pouvoir... »

Et elle reprit entre ses dents :

« Vous verrez les fleurs de Maguennoc... des fleurs comme il n'y en a pas au monde... des fleurs de miracle... »

Au détour d'une colline, la route s'abaissa en une dépression brusque. Une coupure énorme séparait l'île en deux parties, dont la seconde se voyait à l'opposé, un peu moins haute, et de dimensions bien plus restreintes.

« C'est le Prieuré, cette partie-là », prononça la Bretonne.

Les mêmes falaises déchiquetées entouraient l'îlot d'un rempart plus escarpé encore, et qui même se creusait en-dessous comme le cercle d'une couronne. Et ce rempart se reliait à l'île principale par un pan de falaise long de cinquante mètres, guère plus épais qu'un mur de donjon, et dont la crête mince, effilée, semblait aussi coupante que le tranchant d'une hache.

Sur cette crête, aucun chemin possible, d'autant qu'une large fissure la fendait par le milieu. Aussi avait-on amorcé aux deux extrémités les culées d'un pont de bois, qui d'abord s'appuyait directement au roc et franchissait ensuite d'un élan la fissure médiane.

Elles s'y engagèrent l'une après l'autre, car il était fort étroit, et en outre peu solide, vacillant sous les pas et au souffle du vent.

« Tenez, regardez là-bas, à la pointe même de l'îlot, dit Honorine, on aperçoit un coin du Prieuré. »

Le sentier qui s'y dirigeait traversait des prairies plantées de petits sapins disposés en quinconces. Un autre sentier filait à droite et se perdait dans des taillis épais.

Véronique ne quittait pas des yeux le Prieuré, dont la façade basse s'allongeait peu à peu, lorsque la Bretonne, au bout de quelques minutes, s'arrêta net, tournée vers les taillis de droite, et cria :

« Monsieur Stéphane !

— Qui appelez-vous? demanda Véronique, M. Maroux?

— Oui, le professeur de François. Il courait du côté du pont... Je l'ai vu par une éclaircie... Monsieur Stéphane !... Mais pourquoi ne répond-il pas? Vous avez vu une silhouette?

— Non.

— J'affirme que c'est bien lui, avec son béret blanc... Du reste, on aperçoit le pont derrière nous. Attendons qu'il passe.

— Pourquoi attendre? S'il y a quelque chose, un danger quelconque, c'est au

Prieuré...

— C'est juste... Dépêchons-nous. »

Elles hâtèrent le pas, envahies de pressentiments, puis, sans motif, se mirent à courir, tellement leurs appréhensions s'exaspéraient aux approches de la réalité.

L'îlot se resserrait de nouveau, barré par un mur bas qui limitait le domaine du Prieuré. A ce moment, des cris se firent entendre qui venaient de l'habitation.

Honorine s'exclama :

« On appelle ! Vous avez entendu? Des cris de femme !... C'est la cuisinière !... C'est Marie Le Goff... »

Elle se précipita sur la grille, empoigna la clef, mais d'une main si maladroite qu'elle mêla la serrure et ne put ouvrir.

« Par la brèche ! ordonna-t-elle... Tenez, à droite !... »

Elles s'élancèrent, franchirent le mur et traversèrent une large pelouse hérissée de ruines, et où le sentier tortueux et mal tracé se perdait à tout instant sous des traînées de lierre et de mousse.

« Nous voilà ! nous voilà ! proférait Honorine. Nous arrivons ! »

Et elle mâchonnait :

« On ne crie plus ! c'est effrayant... Ah ! cette pauvre Marie Le Goff... »

Elle saisit le bras de Véronique.

« Faisons le tour. La façade est de l'autre côté... Par ici, les portes sont toujours fermées et les volets mis aux fenêtres. »

Mais Véronique s'empêtra dans des racines, trébucha et tomba à genoux. Quand elle se releva, la Bretonne l'avait quittée et contournait l'aile gauche. Inconsciemment, Véronique, au lieu de la suivre, fila droit vers la maison, escalada le perron et se heurta contre la porte close, qu'elle frappa à coups redoublés.

L'idée de faire le tour comme Honorine lui semblait une perte de temps que rien ne pourrait jamais réparer. Cependant, devant la vanité de ses efforts, elle allait s'y résoudre, quand, de nouveau, des cris retentirent à l'intérieur et au-dessus d'elle.

C'était une voix d'homme où Véronique crut reconnaître la voix de son père. Elle recula de quelques pas. Brusquement, au premier étage, une des fenêtres s'ouvrit, et elle aperçut M. d'Hergemont, la figure bouleversée par une épouvante inexprimable, et qui haletait :

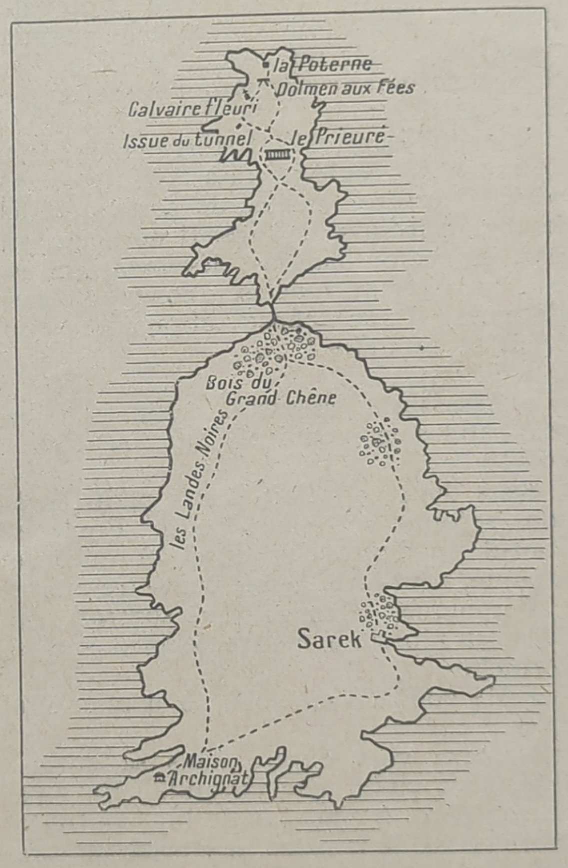
« Au secours ! au secours ! Ah ! le monstre... Au secours !

— Père ! père ! appela Véronique avec désespoir, c'est moi ! »

Il baissa la tête un instant, ne parut pas voir sa fille, et, rapidement, essaya d'enjamber le balcon. Mais, derrière lui, il y eut une détonation et un des carreaux de la croisée vola en éclats.

« Assassin ! assassin ! » cria-t-il en rentrant dans la pièce.

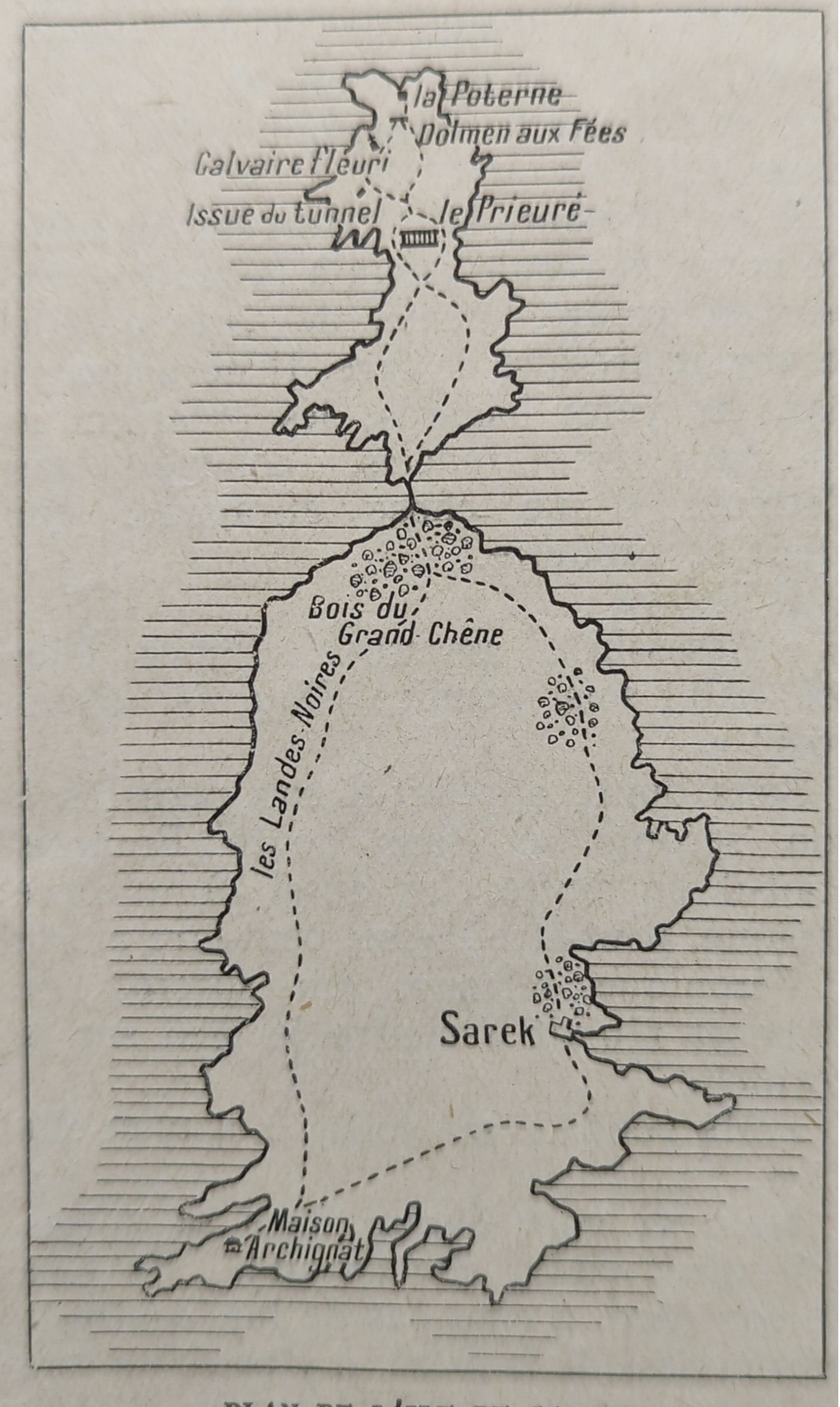
Véronique, affolée, impuissante, regarda autour d'elle. Comment secourir son père? Le mur était trop élevé, sans rien qui permît de s'y accrocher. Tout à coup elle avisa, vingt mètres plus loin, au pied même de la maison, une échelle.



PLAN DE L'ILE DE SAREK

Par un prodige de volonté et d'énergie, elle réussit, quoique cette échelle fût très lourde, à la porter et à la dresser au-dessous de la fenêtre ouverte.

Aux minutes les plus tragiques de la vie, lorsque l'esprit n'est plus que désordre et qu'effervescence, lorsque tout le corps est secoué par le tremblement de



PLAN DE L'ILE DE SAREK

l'angoisse, une certaine logique continue d'associer nos idées les unes aux autres, et Véronique se demandait pourquoi la voix d'Honorine ne se faisait pas entendre et par quoi son intervention était retardée.

Elle pensait aussi à François. Où donc était François? Avait-il suivi Stéphane Maroux dans sa fuite inexplicable? Etait-il parti à la recherche de secours? Et puis, qui était celui que M. d'Hergemont traitait de monstre et d'assassin?

L'échelle n'atteignait pas la fenêtre, et Véronique se rendit compte aussitôt de l'effort qu'il lui faudrait faire pour enjamber le balcon. Cependant, elle n'hésita pas. Là-haut, on se battait, lutte mêlée de clameurs étouffées que poussait son père. Véronique monta. Tout au plus put-elle saisir le barreau inférieur du balcon. Mais une étroite corniche lui permit de se hisser sur un genou, de passer la tête et de voir le drame qui se déroulait dans la pièce.

A ce moment, M. d'Hergemont avait de nouveau reculé jusqu'à la fenêtre, un peu en arrière, même, de sorte qu'elle le voyait presque de face. Il ne bougeait pas, les yeux hagards, les bras tendus en un geste indécis, comme dans l'attente d'une chose effrayante qui allait se produire.

Il bégaya :

« Assassin... assassin... Est-ce bien toi? Ah ! sois maudit ! François ! François ! »

Sans doute appelait-il son petit-fils à son secours, et sans doute François était-il en butte, lui aussi, à quelque attaque, peut-être blessé, peut-être mort !

Véronique retrouva un surcroît de force et réussit à mettre le pied sur la corniche.

« Me voilà !... me voilà.. » voulait-elle crier.

Mais sa voix expira dans sa gorge. Elle avait vu !... elle voyait !... En face de son père, à cinq pas de lui, contre le mur opposé de la pièce, il y avait un être qui braquait un revolver sur M. d'Hergemont et le visait lentement. Et cet être... Oh ! l'horreur !... Véronique reconnaissait le béret rouge dont Honorine avait parlé, la chemise de flanelle à boutons d'or... Et surtout elle retrouvait, dans ce jeune visage convulsé par des sentiments atroces, l'expression même de Vorski aux heures où le soulevaient ses instincts de haine et de férocité.

L'enfant ne la vit point. Ses yeux ne se détachaient pas du but qu'il voulait atteindre, et il semblait éprouver comme une joie sauvage à différer ainsi le geste fatal.

Véronique se taisait aussi. Les mots, les cris ne servaient à rien pour conjurer le péril. Ce qu'il lui fallait faire, c'était se jeter entre son père et son fils. Elle grimpa, s'accrocha, escalada la fenêtre.

Trop tard. Le coup partit. M. d'Hergemont tomba avec un gémissement de douleur.

Et en même temps, dans la même seconde où l'enfant tenait encore le bras tendu et où le vieillard s'effondrait, une porte s'ouvrait au fond. Honorine apparut, et l'abominable vision la frappa pour ainsi dire en pleine figure.

« François ! hurla-t-elle... toi ! toi ! »

L'enfant bondit sur elle. La Bretonne tenta de lui barrer le passage. Il n'y eut même pas de lutte. L'enfant recula d'un pas, leva brusquement l'arme qu'il tenait à la main, et tira.

Honorine plia les genoux et s'affaissa en travers de la porte. Et, tandis qu'il sautait par-dessus le corps et qu'il s'enfuyait, elle continuait à dire :

« François !... François !... non, ce n'est pas vrai... Ah ! est-ce possible?... François... »

Un éclat de rire dehors. Oui, l'enfant avait ri. Véronique l'entendit, ce rire affreux, infernal, pareil au rire de Vorski, et tout cela la brûlait d'une telle souffrance qu'elle reconnut sa souffrance d'autrefois, celle qui la brûlait en face de Vorski !

Elle ne poursuivit pas le meurtrier. Elle ne l'appela point.

Près d'elle une voix faible murmurait son nom.

« Véronique... Véronique... »

M. d'Hergemont gisait à terre et la regardait de ses yeux vitreux, tout remplis de mort déjà.

Elle s'agenouilla près de lui, et comme elle essayait d'ouvrir son gilet et sa chemise ensanglantés, afin de panser la blessure dont il mourait, il l'écarta doucement de la main. Elle comprit que les soins étaient inutiles et qu'il voulait lui parler. Elle se pencha davantage.

« Véronique... pardon... Véronique..»

Cela, c'était l'expression première de sa pensée défaillante. Elle le baisa au front en pleurant :

« Tais-toi, père... ne te fatigue pas...»

Mais il avait autre chose à dire, et sa bouche articulait vainement des syllabes qui ne formaient pas de sens et qu'elle écoutait désespérément. La vie s'en allait. L'esprit s'évanouissait dans les ténèbres. Véronique colla l'oreille aux lèvres mêmes qui s'épuisèrent en un dernier effort, et elle perçut ces mots :

« Prends garde... prends garde... la Pierre-Dieu... »

Soudain il se dressa à demi. Ses yeux prirent de l'éclat, comme allumés par la lueur suprême d'une flamme qui s'éteignait. Véronique eut l'impression que son père, en la regardant, comprenait seulement toute la signification de sa présence et entrevoyait tous les dangers qui la menaçaient. Il prononça, d'une voix rauque et terrifiée, mais bien distincte :

« Ne reste pas, c'est ta mort si tu restes... Sauve-toi de cette île... Va-t'en... »

Sa tête retomba. Il balbutia encore quelques mots que Véronique surprit :

« Ah ! la croix... les quatre croix de Sarek... ma fille... ma fille. le supplice de la croix... »

Et ce fut tout.

Il y eut un grand silence, un silence énorme que la jeune femme sentit peser sur elle comme un fardeau dont le poids s'aggravait à chaque seconde.

« Sauve-toi de cette île !... répéta une voix... « Va-t'en ». C'est votre père qui vous l'ordonne, madame Véronique. »

Honorine était auprès d'elle, livide, les deux mains collées à une serviette en tampon, rougie de sang, qu'elle tenait contre sa poitrine.

« Mais il faut vous soigner ! s'écria Véronique... Attendez... faites-moi voir.

— Plus tard... on s'occupera de moi plus tard... bredouilla la Bretonne... Ah ! le monstre ! si j'avais pu arriver à temps ! mais la porte d'en bas était barricadée... »

Véronique la supplia :

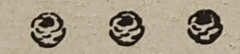
« Laissez-vous soigner... Entendez-vous...

— Tout à l'heure... D'abord... Marie Le Goff, la cuisinière, au bout de l'escalier... elle est blessée aussi.. à mort peut-être... allez voir... »

Véronique sortit par la porte du fond, celle que son fils avait franchie en s'enfuyant. Il y avait un vaste palier. Sur les premières marches, repliée sur elle-même, Marie Le Goff râlait.

Elle mourut presque aussitôt, sans avoir repris connaissance, troisième victime du drame incompréhensible.

Selon la prédiction du vieux Maguennoc, M. d'Hergemont avait bien été la seconde victime.



IV

LES PAUVRES GENS DE SAREK.

Lorsque Véronique eut pansé la plaie d'Honorine, — plaie peu profonde et qui ne paraissait pas mettre en danger les jours de la Bretonne, — lorsqu'elle eut transporté le corps de Marie Le Goff dans la grande pièce encombrée de livres et meublée comme un cabinet de travail où reposait son père, elle ferma les yeux de M. d'Hergemont, le recouvrit d'un drap et se mit à prier. Mais les mots de prière ne venaient pas à ses lèvres, et son esprit ne s'arrêtait sur aucune pensée. Elle était comme assommée par les coups répétés du malheur. Assise, la tête entre ses mains, elle resta là près d'une heure, tandis qu'Honorine dormait d'un sommeil de fièvre.

De toutes ses forces elle repoussait l'image de son fils, comme elle avait toujours repoussé celle de Vorski. Mais les deux images se confondaient, tournaient autour d'elle, dansaient devant ses yeux clos, ainsi que ces clartés qui, dans l'ombre de nos paupières obstinément fermées, passent, repassent, se multiplient et s'unissent. Et ce n'était qu'une même face, cruelle, sardonique, grimaçante et hideuse.

Elle ne souffrait pas comme souffre une mère qui pleure un fils. Son fils était mort depuis quatorze ans, et celui qui venait de ressusciter, celui pour lequel toutes les ressources de sa tendresse maternelle étaient prêtes à jaillir, celui-là devenait subitement un étranger, pis que cela, le fils de Vorski ! Comment eût-elle souffert?

Mais quelle blessure au plus profond de son être ! Quel bouleversement, pareil à ces cataclysmes qui secouent toute une paisible région jusqu'en ses entrailles ! Quel spectacle de l'enfer ! Quelle vision de folie et d'horreur ! Quel jeu ironique du plus épouvantable destin ! Son fils tuant son père, au moment où, après tant d'années de séparation et de deuil, elle allait embrasser l'un et l'autre, et vivre dans la douceur et dans l'intimité ! Son fils assassin ! Son fils semant la mort ! Son fils braquant l'arme implacable, et tuant de toute son âme et de toute sa joie perverse !

Les motifs qui pouvaient expliquer de tels actes, elle ne s'en souciait point. Pourquoi son fils avait-il fait cela? Pourquoi son professeur, Stéphane Maroux, complice sans doute, instigateur peut-être, s'était-il enfui avant le drame? Autant de questions qu'elle ne cherchait pas à résoudre. Elle ne pensait qu'à la scène effrayante, au carnage, à la mort. Et elle se demandait si la mort n'était point pour elle l'unique refuge et l'unique dénouement.

« Madame Véronique, murmura la Bretonne.

— Qu'y a-t-il? fit la jeune femme, éveillée de sa stupeur.

— Vous n'entendez pas?

— Quoi?

— On sonne au rez-de-chaussée. Ce doit être vos valises qu'on apporte. »

Vivement elle se leva.

« Mais que dois-je dire? Comment expliquer?... Si j'accuse cet enfant...

— Pas un mot, je vous en prie. Laissez-moi parler.

— Vous êtes bien faible, ma pauvre Honorine.

— Non, non, ça va mieux. »

Véronique descendit et, au bas de l'escalier, dans un large vestibule dallé de noir et de blanc, tira les verrous d'une grande porte.

C'était, en effet, un des matelots.

« J'ai frappé à la cuisine, dit l'homme. Marie Le Goff n'est donc pas là? Et madame Honorine?...

— Honorine est en haut et désire vous parler. »

Le matelot la regarda, parut impressionné par cette jeune femme si pâle et si grave, et la suivit sans mot dire.

Honorine attendait au premier étage, debout devant la porte ouverte.

« Ah ! c'est toi, Corréjou?... Ecoute-moi bien... et pas d'histoires, n'est-ce pas?

— Qu'y a-t-il, m'ame Honorine? mais vous êtes blessée? qu'y a-t-il? »

Elle découvrit l'embrasure de la porte et prononça simplement, montrant sous leurs suaires les deux cadavres :

« Monsieur Antoine et Marie Le Goff... assassinés tous deux...

La figure de l'homme se décomposa. Il balbutia :

— Assassinés... est-ce possible?... Par qui?

— Je ne sais pas, nous sommes arrivées après.

— Mais... le petit François?... Monsieur Stéphane?...

— Disparus... on a dû les tuer aussi.

— Mais... mais... Maguennoc?

— Maguennoc?... pourquoi parles-tu de lui, Corréjou?

— J'en parle... j'en parle... parce que si Maguennoc est vivant... tout ça... c'est une autre affaire. Maguennoc a toujours dit que ce serait lui le premier. Et Maguennoc ne dit que des choses dont il est certain. Maguennoc connaît le fond même des choses. »

Honorine réfléchit, puis déclara :

« Maguennoc a été tué. »

Cette fois Corréjou perdit tout sang-froid, et son visage exprima cette sorte de terreur folle que Véronique avait, à diverses reprises, notée chez Honorine. Il se signa et dit à voix très basse :

« Alors... alors... voilà que ça arrive, m'ame Honorine?... Maguennoc l'avait bien annoncé... Encore l'autre jour, dans ma barque, il nous l'a dit : « Ça ne va pas tarder... Tout le monde devrait partir. »

Et, brusquement, le matelot fit demi-tour et se sauva vers l'escalier.

« Reste là, Corréjou, commanda Honorine.

— Il faut partir, Maguennoc l'a dit. Tout le monde doit partir.

— Reste là, » répéta Honorine.

Et comme le matelot s'arrêtait, indécis, elle continua :

« Nous sommes d'accord. Il faut partir. On partira demain à la fin de la journée. Mais, auparavant, on doit s'occuper de M. Antoine et de Marie Le Goff. Voici, tu vas nous envoyer les sœurs Archignat pour la veillée des morts. Ce sont d'assez méchantes femmes, mais elles ont l'habitude. Sur les trois, il faut que deux viennent. Ce sera, pour chacune, le double de leur prix ordinaire.

— Et après, m'ame Honorine?

— Tu t'occuperas des cercueils avec tous les vieux, et dès le petit matin on mettra les corps en terre bénite, dans le cimetière de la chapelle.

— Et après, m'ame Honorine?

— Après, tu seras libre, les autres aussi. Vous pourrez faire vos paquets et filer.

— Mais vous, m'ame Honorine?

— Moi, j'ai le canot. Assez bavardé. Nous sommes d'accord?

— Nous sommes d'accord. C'est une nuit simplement à passer. Mais je suppose bien que d'ici demain il n'y aura pas de nouveau?...

— Mais non... mais non... Va, Corréjou... Dépêche-toi. Et surtout ne dis pas aux autres que Maguennoc est mort. Sans quoi on ne pourrait plus les tenir.

— Promis, m'ame Honorine. »

Le matelot partit en hâte.

Une heure plus tard survenaient deux des sœurs Archignat, vieilles créatures, osseuses et desséchées, qui avaient l'air de sorcières, et dont la coiffe aux ailes de velours noir était sale et crasseuse. Honorine fut transportée dans la chambre qu'elle occupait à l'extrémité de l'aile gauche et sur le même étage.

La veillée des morts commença.

Cette nuit, Véronique la passa d'abord auprès de son père, puis au chevet d'Honorine, dont l'état semblait moins bon. Elle finit par s'assoupir, et fut réveillée par la Bretonne, qui lui dit dans un de ces accès de fièvre où la conscience ne perd pas toute lucidité :

« François doit se cacher... ainsi que M. Stéphane... Il y a des cachettes sûres dans l'île, que Maguennoc leur avait montrées. Donc, on ne les verra pas, et on ne saura rien de ce côté.

— Vous êtes certaine?

— Certaine... Alors, voilà... Demain, quand tout le monde aura quitté Sarek, et que nous serons seules toutes deux, je ferai le signal avec ma conque, et il viendra ici. »

Véronique se révolta :

« Mais je ne veux pas le voir !... j'ai horreur de lui !... Comme mon père, je le maudis... Mais pensez donc, il a tué mon père, sous mes yeux ! il a tué Marie Le Goff,... il a voulu vous tuer ! Non, non, c'est de la haine, c'est du dégoût que j'ai pour ce monstre !... »

La Bretonne lui serra la main, d'un geste qui lui était habituel, et murmura

« Ne le condamnez pas encore... il n'a pas su ce qu'il faisait.

— Que dites-vous ! Il n'a pas su? Mais j'ai vu ses yeux ! les yeux de Vorski...

— Il n'a pas su... il était fou.

— Fou? Allons donc?

— Oui, madame Véronique. Je connais l'enfant. Il n'a pas son pareil comme bonté. S'il a fait tout cela, c'est un coup de folie qu'il a eu... comme M. Stéphane. Ils doivent pleurer de désespoir maintenant.

— Il est inadmissible... je ne puis croire...

— Vous ne pouvez croire parce que vous ne savez rien de ce qui se passe... et de ce qui va se passer... Mais si vous saviez... Ah ! il y a des choses... des choses... »

Sa voix n'était plus perceptible. Elle se tut, mais ses yeux restaient grands ouverts et ses lèvres remuaient sans bruit.

Il n'y eut pas d'incidents jusqu'au matin. Vers cinq heures, Véronique entendit qu'on clouait les cercueils et presque aussitôt la porte de la chambre où elle se trouvait fut ouverte, et les sœurs Archignat entrèrent en coup de vent, très agitées toutes deux.

Elles avaient appris la vérité par Corréjou qui, pour se donner du cœur, avait bu un peu trop et parlait à tort et à travers.

« Maguennoc est mort ! crièrent-elles, Maguennoc est mort, et vous ne disiez rien ! Nous partons ! Vite, notre argent ! »

Une fois réglées, elles s'enfuirent à toutes jambes, et, une heure après, d'autres femmes, averties par elles, accoururent et voulurent entraîner ceux de leurs hommes qui travaillaient. Toutes proféraient les mêmes paroles.

« Il faut s'en aller ! Il faut tout préparer... Après, il sera trop tard... Les deux barques peuvent emmener tout le monde. »

Honorine dut s'entremettre avec toute son autorité et Véronique distribuer de l'argent. Et l'enterrement se fit en hâte. Il y avait, non loin de là, une vieille chapelle, consolidée par les soins de M. d'Hergemont, et où tous les mois un prêtre de Pont-l'Abbé venait dire la messe. A côté, l'ancien cimetière des abbés de Sarek. Les deux corps y furent ensevelis, et un vieillard, qui en temps ordinaire faisait fonction de sacristain, bredouilla les paroles de bénédiction.

Tous ces gens semblaient atteints de démence. Leurs voix, leurs gestes étaient saccadés. L'idée fixe du départ les obsédait, et ils ne s'occupèrent point de Véronique, qui priait et pleurait à l'écart.

Avant huit heures, tout était fini. Hommes et femmes dévalaient à travers l'île. Véronique, qui avait l'impression de vivre dans un monde de cauchemars où les événements se succédaient en dehors de toute logique et sans aucun lien les uns avec les autres, Véronique retourna près d'Honorine, que son état de faiblesse avait empêchée d'assister à l'enterrement de son maître.

« Je me sens mieux, dit la Bretonne. Nous partirons aujourd'hui ou demain, et nous partirons avec François. »

Et, comme Véronique s'indignait, elle répéta :

« Avec François, je vous le dis, et avec M. Stéphane. Et le plus tôt possible. Moi aussi je veux partir... et vous emmener, ainsi que François... Il y a la mort dans l'île.. la mort est maîtresse ici... il faut lui laisser Sarek... Nous partirons tous. »

Véronique ne voulut pas la contrarier. Mais vers neuf heures, des pas précipités se firent entendre de nouveau. C'était Corréjou, qui venait du village, et qui, dès l'entrée, cria :

« On a volé votre canot, m'ame Honorine ! Le canot a disparu !

— Impossible ! » protesta la Bretonne.

Tout essoufflé, le matelot affirma :

« Il a disparu. Ce matin, j'avais deviné quelque chose... Mais sans doute j'avais bu un coup de trop... j'y ai pas pensé. Depuis, les autres ont vu comme moi. L'amarre a été coupée... Ça s'est passé dans la nuit. Et on a filé. Ni vu ni connu. »

Les deux femmes se regardèrent, et la même pensée les étreignit. François et Stéphane Maroux avaient pris la fuite.

Entre ses dents, Honorine marmotta :

« Oui... oui... c'est ça... *il* connaît le maniement. »

Peut-être Véronique éprouva-t-elle un soulagement à savoir que l'enfant était parti et qu'elle ne le reverrait plus. Mais Honorine, reprise de peur, s'exclamait :

« Alors... alors... comment va-t-on faire?..

— Faut partir tout de suite, m'ame Honorine. Les barques sont prêtes... chacun fait son paquet... A onze heures, plus personne au village. »

Véronique s'interposa.

« Honorine n'est pas en état de partir...

— Mais si... je vais mieux... déclara la Bretonne.

— Non. Ce serait absurde. Attendons un jour ou deux... Revenez après-demain, Corréjou. »

Elle poussa vers la porte le matelot, qui d'ailleurs ne songeait qu'à s'éloigner.

« Eh bien, c'est ça, après-demain, je reviendrai... Du reste, on ne peut pas tout emporter... Il faudra bien revenir de temps à autre chercher des affaires... Soignez-vous bien, m'ame Honorine. »

Il se précipita dehors.

« Corréjou ! Corréjou ! »

Honorine s'était soulevée sur son lit et appelait désespérément.

« Non, non, ne t'en va pas, Corréjou... Attends-moi, tu vas me porter dans ta barque. »

Elle écouta, et comme le matelot ne revenait pas, elle voulut se lever.

« J'ai peur... Je ne veux pas rester seule... »

Véronique la retint.

« Mais vous ne restez pas seule, Honorine. Je ne vous quitte pas. »

Il y eut entre les deux femmes une véritable lutte, et Honorine, rejetée de force sur son lit, impuissante, gémissait :

« J'ai peur... j'ai peur... L'île est maudite... C'est tenter le bon Dieu que d'y rester... La mort de Maguennoc, c'est l'avertissement... J'ai peur !... »

Elle délirait, mais gardait toujours cette demi-lucidité qui lui permettait de mêler certaines paroles claires et raisonnables aux paroles incohérentes où se montrait son âme superstitieuse de Bretonne.

Elle agrippa Véronique par les deux épaules et articula :

« Je vous le dis... L'île est maudite... Un jour Maguennoc me l'a avoué : « Sarek, c'est une des portes de l'enfer : la porte est close maintenant. Mais le jour où elle s'ouvrira, tous les malheurs passeront comme une tempête. »

Sur les instances de Véronique, elle se calma un peu, et c'est d'une voix plus douce, qui allait en s'éteignant, qu'elle continua :

« Il aimait bien l'île, cependant... comme nous tous. Il en parlait alors d'une façon que je ne comprenais pas : « La porte est double, Honorine, et elle ouvre également sur le Paradis. » Oui, oui, l'île était bonne à habiter... Nous l'aimions... Maguennoc y faisait pousser des fleurs... Oh ! ces fleurs... elles sont énormes... trois fois plus hautes... et plus belles... »

Des minutes lourdes s'écoulèrent. La chambre occupait à l'extrémité de la maison une aile qui formaient saillie et dont les fenêtres avaient vue à droite et à gauche de l'île, par-dessus les rochers qui dominaient la mer.

Véronique s'assit, les yeux fixés sur les vagues blanches que la brise, plus forte, agitait davantage. Le soleil s'élevait dans la brume épaisse où les côtes de Bretagne demeuraient invisibles. Mais, à l'Occident, le regard, par delà la ceinture d'écume que trouaient les pointes noires des écueils, pouvait s'étendre vers les plaines désertes de l'Océan.

Assoupie, la Bretonne murmurait :

« On dit que la porte, c'est une pierre... et qu'elle vient de très loin, d'un pays étranger... c'est la Pierre-Dieu. On dit aussi que c'est une pierre précieuse... qui est d'or et d'argent mélangés. La Pierre-Dieu... la pierre qui donne mort ou vie... Maguennoc l'a vue... Il a ouvert la porte et il a passé le bras... Et sa main... sa main est tombée en cendres. »

Véronique se sentait oppressée. Elle aussi, la peur peu à peu la gagnait, ainsi qu'une eau mauvaise qui suinte et qui pénètre. Les événements horribles auxquels, depuis quelques jours, elle assistait avec effroi, semblaient en provoquer d'autres plus terribles encore, qu'elle attendait comme un ouragan que tout annonce et qui va tout emporter dans sa course vertigineuse.

Elles les attendait. Elle ne doutait pas qu'ils ne vinssent, déchaînés par la puissance fatale qui multipliait contre elle ses attaques redoutables.

« Vous ne voyez pas les barques? » demanda Honorine.

Véronique objecta :

« On ne peut les voir d'ici.

— Si, si, c'est le chemin qu'elles prendront sûrement, elles sont lourdes, et il y a une passe plus large à la pointe. »

De fait, après un instant, Véronique vit saillir au tournant du promontoire l'avant d'une barque.

Elle enfonçait profondément dans l'eau, très chargée, encombrée de caisses et de paquets sur lesquels des femmes et des enfants avaient pris place. Quatre hommes ramaient vigoureusement.

« C'est celle de Corréjou, dit Honorine, qui avait sauté de son lit, à moitié vêtue... Et voici l'autre, tenez. »

La seconde barque débouchait, aussi pesante. Trois hommes seulement ramaient et une femme.

Elles étaient toutes deux trop loin — peut-être sept à huit cents mètres — pour qu'on pût discerner les visages. Mais aucun bruit de voix ne montait de ces lourdes coques chargées de misère, qui fuyaient devant la mort.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! gémit Honorine, pourvu qu'ils sortent de l'enfer !

— Que pouvez-vous craindre, Honorine? Rien ne les menace.

— Si, tant qu'ils n'auront pas quitté l'île.

— Mais ils l'ont quittée.

— Tout autour de l'île, c'est encore l'île. C'est là que guettent les cercueils.

— Mais la mer n'est pas mauvaise.

— Il y a autre chose que la mer... ce n'est pas la mer qui est l'ennemie.

— Alors, quoi?

— Je ne sais pas... je ne sais pas... »

Les deux barques montaient vers la pointe du nord. Deux passes s'ouvraient à elles, que la Bretonne désigna d'après le nom de deux écueils, le Roc au Diable et la Dent de Sarek.

Presque aussitôt, il fut visible que Corréjou avait choisi la passe du Diable.

« Ils l'atteignent, notait la Bretonne. Ils y sont... Cent mètres encore, et c'est le salut... »

Elle eut presque un ricanement.

« Ah ! toutes les machinations du diable vont être déjouées, madame Véronique, je crois bien que nous serons sauvées, vous et moi, et tous ceux de Sarek. »

Véronique demeura silencieuse. Son oppression continuait, d'autant plus accablante qu'elle ne pouvait l'attribuer qu'à ces vagues pressentiments qu'il est impossible de combattre. Elle avait fixé une ligne en deçà de laquelle le danger persistait, et cette ligne, Corréjou ne l'avait pas encore atteinte.

Honorine grelottait de fièvre. Elle marmotta :

« J'ai peur... j'ai peur...

— Mais non, déclara Véronique, en se raidissant. C'est absurde. D'où peut venir le danger?

— Ah ! cria la Bretonne. Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que cela veut dire?

— Quoi? Qu'y a-t-il? »

Toutes deux avaient collé leur front contre les vitres et regardaient éperdument. Là-bas quelque chose avait pour ainsi dire jailli de la Dent de Sarek. Et, tout de suite, elles reconnurent le canot à moteur dont elles s'étaient servies la veille et dont Corréjou avait annoncé la disparition.

« François !... François !... articula Honorine avec stupeur. François et M. Stéphane !... »

Véronique reconnaissait l'enfant. Il se tenait debout à l'avant du canot et faisait des signes aux gens des deux barques. Les hommes répondirent en agitant leurs avirons, tandis que les femmes gesticulaient. Malgré l'opposition de Véronique, Honorine ouvrit les deux battants de la fenêtre, et elles entendirent des bruits de voix parmi les crépitements du moteur, mais ne purent saisir une seule parole.

« Qu'est-ce que ça veut dire? répéta la Bretonne... François et M. Stéphane... Pourquoi n'ont-ils pas gagné la côte?

— Peut-être, expliqua Véronique, ont-ils craint d'être remarqués et interrogés à leur atterrissage...

— Mais non, on les connaît, surtout François, qui m'accompagnait souvent. En outre, les papiers d'identité sont dans le canot. Non, non, ils attendaient là, cachés derrière la roche.

— Mais, Honorine, s'ils se cachaient, pourquoi se montrent-ils, maintenant?

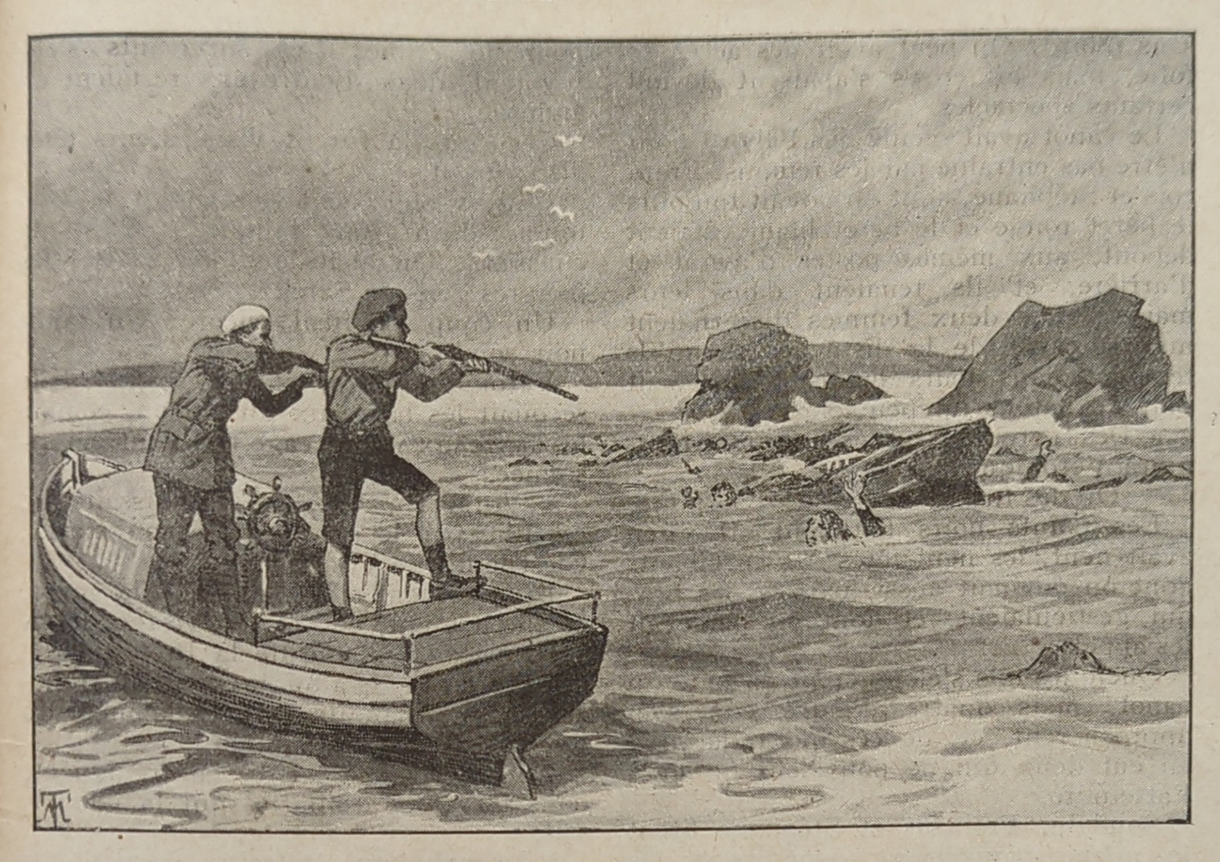
— Ah ! voilà... voilà... je ne comprends pas... et ça me semble drôle... Que doivent penser Corréjou et les autres? »

Les deux barques, dont la seconde glissait alors dans le sillage de la première, s'étaient presque arrêtées. Tous les passagers semblaient retournés vers le canot, qui lançait rapidement dans leur direction et qui ralentit lorsqu'il arriva à hauteur de la seconde. De la sorte, il continua de filer suivant une ligne qui se trouvait parallèle à la ligne des deux barques et distante de quinze ou vingt mètres.

« Je ne comprend pas... je ne comprends pas... » murmura la Bretonne.

Le moteur était éteint, et le canot gagna ainsi, à allure très douce, l'intervalle qui séparait les deux barques.

Et soudain les deux femmes virent que François se baissait, puis se dressait, et ramenait le bras droit en arrière comme s'il allait lancer quelque chose.



FRANÇOIS ET STÉPHANE FIRENT LE MÊME MOUVEMENT, DE TIREURS QUI EPAULENT (p. 36.)

En même temps, Stéphane Maroux agissait de la même façon.

L'événement se produisit, brusque et terrifiant.

« Ah ! » cria Véronique.

Elle se cacha les yeux une seconde, mais releva la tête aussitôt, et vit, dans toute son horreur, l'affreux spectacle.

Deux choses avaient été jetées à travers le petit espace, une chose partie de l'avant, lancée par François, une autre de l'arrière, lancée par Stéphane Maroux.

Et tout de suite deux gerbes de feu jaillirent des deux barques, suivies de deux tourbillons de fumée.

Les détonations retentirent. Un instant, on ne distingua rien de ce qui se passait au milieu de ce nuage noir. Puis le rideau s'écarta, rabattu de côté par le vent, et Véronique et la Bretonne virent les deux barques qui s'enfonçaient rapidement, tandis que des êtres sautaient dans la mer.

La vision — et quelle vision infernale ! — ne fut pas longue. Elles aperçurent, debout sur une des bouées, une femme qui tenait un enfant dans ses bras et qui ne bougeait pas, puis des corps immobiles, atteints sans doute par l'explosion, puis deux hommes qui se battaient, fous peut-être. Et tout cela disparut avec les barques.

Quelques remous, des points noirs qui surnagent. Ce fut tout.

Honorine et Véronique n'avaient pas dit un seul mot, muettes d'épouvante. L'événement dépassait tout ce que leur angoisse avait pu imaginer.

A la fin, Honorine porta la main à sa tête et dit d'une voix sourde, dont Véronique devait se rappeler l'intonation :

« Ma tête éclate... Ah ! les pauvres gens de Sarek !... C'étaient mes amis... mes amis d'enfance... et on ne les reverra pas... Jamais la mer ne rend ses morts à Sarek... Elle les garde... Elle a des cercueils tout prêts.. mille et mille cercueils cachés... Ah ! ma tête éclate... Je deviens folle... folle comme François... mon pauvre François ! »

Véronique ne répondit pas. Elle était livide. De ses doigts crispés, elle s'accrochait au balcon et regardait comme on regarde au fond d'un abîme où l'on va se jeter. Qu'allait faire son fils? Sauver ces gens, dont on entendait maintenant les hurlements de détresse, les sauver



sans retard? On peut avoir des accès de folie, mais les crises s'apaisent devant certains spectacles.

Le canot avait reculé dès l'abord pour n'être pas entraîné par les remous. François et Stéphane, dont on voyait toujours le béret rouge et le béret blanc, étaient debout, aux mêmes postes d'avant et d'arrière, et ils tenaient dans leurs mains... Les deux femmes discernaient mal, à cause de la distance, ce qu'ils tenaient dans leurs mains. Cela avait l'air de bâtons un peu longs...

« Des perches pour secourir... murmura Véronique.

— Ou des fusils », répondit Honorine.

Les points noirs flottaient. Il y en avait neuf, les neuf têtes des survivants dont on devinait aussi, parfois, les bras qui gesticulaient, et dont on percevait les appels.

Quelques-uns s'éloignèrent en hâte du canot, mais quatre d'entre eux s'en approchèrent, et, de ces quatre-là, il y en eut deux qui ne pouvaient tarder à l'atteindre.

Soudain, François et Stéphane firent le même mouvement, mouvement de tireurs qui épaulent.

Deux lueurs scintillèrent, tandis que parvenait le bruit d'une détonation.

Les têtes des deux nageurs disparurent.

« Ah ! les monstres, » bégaya Véronique, qui tomba à genoux, toute défaillante.

Près d'elle, Honorine se mit à vociférer : « François !... François !... »

La voix ne portait pas, trop faible, et contrariée par le vent. Mais la Bretonne continuait : « François !... Stéphane !... »

Et ensuite elle courut à travers sa chambre, puis dans les couloirs, à la recherche de quelque chose, et elle revint vers la fenêtre, toujours en proférant :

« François ! François !... Écoute... »

Elle avait fini par trouver le coquillage qui lui servait de signal. Mais, l'ayant porté à sa bouche, elle ne put en tirer que des sons indistincts et sourds.

« Ah ! malédiction ! balbutia-t-elle en rejetant la conque. Je n'ai plus de force... François !... François !... »

Elle était effrayante à voir, les cheveux en désordre, la sueur de la fièvre sur son visage. Véronique la supplia :

« Honorine, je vous en prie.

— Mais regardez-les ! regardez-les ! »

Là-bas, le canot allait de l'avant, les deux tireurs à leur poste, et l'arme prête pour le crime. Les survivants s'enfuyaient, deux d'entre eux restaient en arrière.

Ces deux-là furent visés. Leurs têtes disparurent.

« Mais regardez-les, scandait la Bretonne d'un ton rauque... C'est la chasse !... On abat le gibier... Ah ! les pauvres gens de Sarek !... »

Un coup de fusil encore. Un point noir sombra.

Véronique se tordait de désespoir. Elle secouait les barreaux du balcon, comme les barreaux d'une cage qui l'eût emprisonnée.

« Vorski !... Vorski !... gémissait-elle, assaillie par le souvenir de son mari... C'est le fils de Vorski. »

Brusquement elle fut prise à la gorge, et elle aperçut, contre son visage, le visage méconnaissable de la Bretonne.

« C'est ton fils à toi, bredouillait Honorine... sois maudite... tu es la mère du monstre, et tu seras punie... »

Et elle éclata de rire, en trépignant, dans un accès d'hilarité qui la convulsait.

« La croix ! oui, la croix... tu monteras sur la croix... Des clous aux mains !... Quel chatiment !... Des clous aux mains ! »

Elle était folle.

Véronique se dégagea et voulut la contraindre à l'immobilité, mais Honorine, avec une rage méchante, la repoussa, lui fit perdre l'équilibre, et, vivement, escalada le balcon. Elle demeura debout sur la fenêtre en levant les bras et en vociférant de nouveau : « François !... François. »

De ce côté de la maison, par suite d'un niveau différent, l'étage était moins haut. La Bretonne sauta dans l'allée, la traversa, franchit des massifs qui la bordaient, et courut vers la crête des rochers qui formaient la falaise et surplombaient la mer.

Un instant elle s'arrêta, cria trois fois le nom de l'enfant qu'elle avait élevé, et, la tête en avant, se jeta dans l'abîme.

Au loin, la chasse à l'homme s'achevait. Une à une les têtes s'enfoncèrent. Le massacre était fini.

Alors, le canot que montaient François et Stéphane s'enfuit vers la côte de Bretagne, vers les plages de Beg-Meil et de Concarneau.

Véronique restait seule dans l'île aux trente cercueils.

V

QUATRE FEMMES EN CROIX.

Véronique restait seule dans l'ile aux trente cercueils. Jusqu'à l'instant où le soleil descendit parmi les nuages qui semblaient reposer sur la mer, à l'horizon, elle ne bougea pas, écroulée contre la fenêtre, la tête enfouie dans ses deux bras qu'elle appuyait au rebord.

La réalité passait dans les ténèbres de son esprit comme des tableaux qu'elle s'efforçait de ne pas voir, mais qui, par moments, devenaient précis au point qu'elle s'imaginait revivre les scènes atroces.

Elle continuait à ne point chercher d'explications à tout cela, et à ne point faire d'hypothèse sur toutes les raisons qui eussent éclairé le drame. Elle admettait la folie de François et de Stéphane Maroux, ne pouvant supposer d'autres motifs à de tels actes. Et, croyant fous les deux assassins, elle n'essayait pas de leur attribuer des projets quelconques et des volontés définies.

La folie d'Honorine, d'ailleurs, qu'elle avait vue pour ainsi dire éclater, l'incitait à juger tous les évènements comme provoqués par une sorte de déséquilibre mental dont les habitants de Sarek avaient tous été victimes. Elle-même, à certaines minutes, sentait son cerveau vaciller, ses idées s'évanouir dans la brume, et d'invisibles fantômes rôder autour d'elle.

Elle s'assoupit, et d'un sommeil que hantaient de telles images, et où elle se trouvait si malheureuse, qu'elle se mit à sangloter. Du reste, il lui semblait entendre un bruit léger qui, dans son esprit engourdi, prenait une signification hostile. Des ennemis approchaient. Elle ouvrit les yeux.

Il y avait devant elle, à trois pas, assis sur ses pattes de derrière, un animal bizarre, vêtu de longs poils café au lait, et dont les pattes de devant étaient croisées comme des bras.

C'était un chien, et tout de suite elle se rappela le chien de François, dont Honorine lui avait parlé comme d'une brave bête, dévouée et comique. Elle se rappela même son nom : Tout-Va-Bien.

En le prononçant, ce nom, à demi-voix, elle eut un mouvement de colère et fut sur le point de chasser l'animal affublé de ce sobriquet ironique. Tout-Va-Bien ! Et elle pensait à toutes les victimes de l'affreuse tourmente, tous les morts de Sarek, son père assassiné, Honorine se tuant, François devenu fou. Tout-Va-Bien !

Cependant le chien ne remuait pas. Il faisait le beau de la façon qu'Honorine avait décrite, la tête un peu penchée, un œil clos, les coins de la bouche tirés en arrière jusqu'aux oreilles, les bras noués, et, vraiment quelque chose comme un sourire émanait de sa face.

Maintenant Véronique se souvenait : c'était sa manière, à Tout-Va-Bien, de manifester sa sympathie pour ceux qui avaient de la peine. Tout-Va-Bien ne supportait pas la vue des larmes. Quand on pleurait, il faisait le beau jusqu'à ce qu'on sourît à son tour et qu'on le caressât.

Véronique ne sourit point, mais elle l'attira contre elle et lui dit :

« Non, ma pauvre bête, tout ne va pas bien. Tout va mal, au contraire. N'importe, il faut vivre, n'est-ce pas? et ne pas devenir fou soi-même comme les autres... »

Les nécessités de l'existence lui imposaient le besoin d'agir. Elle descendit à la cuisine, trouva quelques provisions dont elle donna une bonne part au chien. Puis elle remonta.

La nuit était venue. Elle ouvrit, au premier étage, la porte d'une chambre qui devait être inoccupée en temps ordinaire. Une immense lassitude l'accablait, causée par tant d'efforts et par des émotions si violentes. Elle s'endormit presque aussitôt. Tout-Va-Bien veillait au pied de son lit.

Le lendemain elle s'éveilla tard, avec une impression singulière d'apaisement et de sécurité. Il lui semblait que sa vie actuelle se reliait à sa vie douce et calme de Besançon. Les quelques jours d'hor-

reur qu'elle avait passés prenaient le recul d'évènements lointains et dont le retour ne pouvait pas l'inquiéter. Les êtres qui avaient disparu dans la grande tempête demeuraient pour elle un peu comme des étrangers, qu'on a rencontrés et qu'on ne verra plus. Son cœur ne saignait pas. Le deuil n'atteignait point le fond de son âme.

C'était le repos imprévu et sans limites, la solitude réconfortante. Et cela lui parut si bon que, un vapeur étant venu mouiller sur le lieu du sinistre, elle ne fit aucun signal. Sans doute, la veille, avait-on aperçu de la côte la lueur des explosions et entendu le fracas des détonations. Véronique ne bougea point.

Elle vit un canot se détacher du vapeur, et elle pensa bien qu'on allait aborder et explorer le village. Mais outre qu'elle redoutait une enquête où son fils pouvait être mêlé, elle ne voulait point qu'on la trouvât, elle, qu'on l'interrogeât, qu'on découvrît son nom, sa personnalité, son histoire, et qu'on la fît rentrer dans le cercle infernal d'où elle était sortie. Elle préférait attendre une semaine ou deux, attendre qu'un hasard fît passer à portée de l'île quelque barque qui la recueillerait.

Mais personne ne monta jusqu'au Prieuré. Le vapeur s'éloigna et rien ne troubla l'isolement de la jeune femme.

Elle resta ainsi trois jours. Le destin semblait avoir renoncé à lui livrer de nouveaux assauts. Elle était seule et maîtresse d'elle-même. Tout-Va-Bien, dont la présence lui avait apporté un grand réconfort, disparut.

Le domaine du Prieuré occupe toute l'extrémité de l'îlot, sur l'emplacement d'une abbaye de Bénédictins, abandonnée au quinzième siècle, et peu à peu tombée en ruines et détruite.

La maison, bâtie au dix-huitième siècle par un riche armateur breton avec les matériaux de l'ancienne demeure abbatiale et avec les pierres de la chapelle, n'offrait rien de curieux, ni comme architecture, ni comme ameublement. Véronique, d'ailleurs, n'osa pénétrer dans aucune des chambres. Le souvenir de son père et de son fils l'arrêtait devant les portes closes.

Mais le deuxième jour, sous un clair soleil de printemps, elle explora le parc. Il s'étend jusqu'à la pointe de l'île et, comme la pelouse qui précède la maison, il est bossué de ruines et vêtu de lierre. Elle remarqua que toutes les allées se dirigeaient vers un promontoire escarpé que couronne un groupe de chênes énormes. Quand elle déboucha, elle vit que ces chênes entouraient une clairière en forme de demi-lune qui s'ouvre sur la mer.

Au centre de cette clairière s'allonge un dolmen dont la table ovale et assez courte s'appuie sur deux pieds de roc presque carrés. L'endroit est grandiose et d'une majesté impressionnante. La vue qu'on découvre est infinie.

« Le Dolmen-aux-Fées dont parlait Honorine pensa-t-elle. Je ne dois pas être loin du Calvaire-Fleuri et des fleurs de Maguennoc. »

Elle fit le tour du mégalithe. La face interne des deux pieds portait quelques signes gravés indéchiffrables. Mais, sur les deux faces extérieures qui regardaient la mer et formaient comme deux plaques unies et préparées pour l'inscription, il y avait des choses qui lui donnèrent un frémissement d'angoisse.

A droite, c'était, profondément incrusté, le dessin inhabile et primitif de quatre croix sur lesquelles se tordaient quatre silhouettes de femmes. A gauche, c'était une série de lignes écrites, mais dont les caractères, insuffisamment creusés dans le roc, avaient été presque effacés par les intempéries, ou peut-être même grattés volontairement par la main de l'homme. Cependant, quelques mots demeuraient, les mêmes mots que Véronique avait lus sur le dessins trouvé près du cadavre de Maguennoc : « Quatre femmes en croix... trente cercueils... La Pierre-Dieu qui donne mort ou vie. »

Véronique s'éloigna en vacillant. Le mystère était devant elle encore, comme partout dans l'île, et elle était résolue à le fuir jusqu'au moment où elle pourrait s'en aller de Sarek.

Un sentier partait de la clairière et passait près du dernier chêne à droite, chêne sans doute anéanti par la foudre et dont il ne restait que le tronc et quelques branches mortes.

Plus loin elle descendit quelques marches de pierres, traversa une petite prairie où quatre rangs de menhirs étaient alignés, et s'arrêta brusquement avec un cri étouffé, cri d'admiration et de stupeur devant un spectacle qui s'offrait à elle.

« Les fleurs de Maguennoc, » murmura-t-elle.

Les deux derniers menhirs de l'allée centrale qu'elle suivait, se dressaient comme les poteaux d'une porte ouverte sur la plus magnifique des visions, une esplanade rectangulaire, longue de cinquante mètres tout au plus, à laquelle on descendait par quelques marches, et que bordaient, ainsi que les colonnes d'un temple, deux rangs de menhirs d'une même hauteur, plantés à intervalles strictement égaux. La nef et les bas côtés de ce temple étaient pavés de larges dalles de granit, irrégulières, cassées, et que l'herbe, qui poussait dans les fentes, dessinait comme le plomb qui encadre les fragments d'un vitrail.

Au milieu, un carré de dimensions restreintes, et, dans ce carré, se pressaient, autour d'un vieux Christ en pierre qui émergeait du centre, des fleurs. Mais quelles fleurs ! Des fleurs inimaginables, fantastiques, des fleurs de rêve, des fleurs de miracle, des fleurs hors de proportion avec les fleurs habituelles.

Véronique les reconnaissait toutes, et cependant elle demeurait interdite en face de leur grandeur et de leur splendeur. Il y en avait de beaucoup de sortes, mais peu de chaque sorte. On eût dit un bouquet, composé de façon à réunir toutes les couleurs, tous les parfums et toutes les beautés.

Et, ce qu'il y avait de plus étrange, c'est que ces fleurs qui, à l'ordinaire, ne fleurissent pas simultanément et dont les éclosions se succèdent de mois en mois, poussaient et fleurissaient à la fois ! C'est au même jour que ces fleurs, toutes fleurs vivaces dont l'effervescence ne se prolonge guère au delà de deux ou trois semaines, s'épanouissaient et se multipliaient, lourdes, éclatantes, somptueuses, fièrement portées par leurs tiges puissantes.

C'étaient des éphémères de Virginie, c'étaient des renoncules, des hémérocalles, des ancolies, des potentilles rouges commes du sang, des iris d'un violet plus lumineux qu'une robe d'évêque ! On y voyait le pied-d'alouette, le phlox, le fuchsia, l'aconit, le montbretia.

Et, par dessus tout cela — oh ! de quel trouble fut envahie la jeune femme ! — par dessus la corbeille étincelante, plus élevées sur une étroite plate-bande qui entourait le piédestal du Christ, toutes leurs grappes bleues, blanches, violettes, semblant se hausser pour atteindre le corps même du Sauveur, des *véroniques*...

Elle défaillit d'émotion. En s'approchant, elle avait lu sur une petite pancarte accrochée au piédestal ces simples mots : *La fleur de maman.*

Véronique ne croyait pas aux miracles. Que les fleurs fussent prodigieuses, sans aucun rapport avec les fleurs de nos pays, cela elle devait bien l'admettre. Mais elle se refusait à croire que cette anomalie ne pût s'expliquer que par des raisons surnaturelles ou par les formules des recettes magiques dont Maguennoc avait le secret. Non, il y avait là quelque cause, fort simple peut-être, sur laquelle les évènements apporteraient toute clarté.

Cependant, au milieu du beau décor païen, au cœur même du miracle qu'il semblait avoir suscité par sa présence, le Christ surgissait de la touffe de fleurs, qui lui faisaient l'offrande de leurs couleurs et de leurs parfums. Véronique s'agenouilla.

Le lendemain et le surlendemain, elle revint au Calvaire-Fleuri. Cette fois, le mystère qui l'environnait de toutes parts se manifestait de la façon la plus charmante, et son fils y jouait un rôle qui permettait de rêver à lui, devant les fleurs de véronique, sans haine et sans désespoir.

Mais le cinquième jour, elle s'aperçut que ses provisions touchaient à leur fin, et, vers le milieu de l'après-midi, elle descendit au village.

En bas elle constata que la plupart des maisons étaient restées ouvertes, tellement leurs possesseurs avaient, en s'en allant, la certitude de revenir et d'emporter, dans un second voyage, les choses nécessaires.

Le cœur serré, elle n'osa pas en franchir le seuil. Il y avait des géraniums sur le rebord des fenêtres. Les grandes horloges à balancier de cuivre continuaient à régler le temps dans les chambres vides. Elle s'éloigna.

Mais sous un hangar, non loin du quai, elle aperçut les sacs et les caisses qu'Honorine avait apportés sur le canot.

«Allons, se dit-elle, je ne mourrai pas de faim. Il y en a pour des semaines, et, d'ici là... »

Elle réunit dans un panier du chocolat, des biscottes, quelques boîtes de conserves, du riz, des allumettes, et elle

était sur le point de retourner au Prieuré, quand elle eut l'idée de poursuivre sa promenade jusqu'à l'autre bout de l'île. En repassant, elle reprendrait le panier.

Un chemin ombragé montait vers le plateau. Le paysage ne lui parut pas différent. Mêmes plaines, mêmes landes sans cultures et sans pâturages, mêmes bosquets de vieux chênes. L'île, également se rétrécissait, sans obstacle qui empêchât de voir la mer des deux côtés et de distinguer au loin la côte bretonne.

Et il y eut aussi une haie qui allait d'une falaise à l'autre, et qui servait de clôture à un domaine, domaine de chétive apparence, avec longue masure délabrée et communs aux toits rapiécés, avec une cour sale, mal entretenue, encombrée de ferraille et de fagots.

Véronique retournait déjà sur ses pas, lorsqu'elle s'arrêta, confondue. Il lui avait semblé entendre un gémissement. Elle prêta l'oreille, épiant le grand silence et, de nouveau, le même bruit, mais plus distinct, lui parvint; il y en eut d'autres, des cris de souffrance et d'appel, des cris de femmes. Tous les habitants n'avaient donc pas pu prendre la fuite? Elle éprouva de la joie, mêlée d'un peu de peine, à savoir qu'elle n'était pas seule dans Sarek, et de la crainte aussi à l'idée que les événements allaient peut-être l'entraîner encore dans le cycle de mort et d'horreur.

Autant que Véronique pouvait en juger, le bruit ne provenait pas de la maison, mais des communs, situés à droite de la cour. Cette cour, une simple barrière la fermait, qu'elle n'eut qu'à pousser et qui s'ouvrit avec un crissement de bois qui frotte.

Aussitôt, à l'intérieur des communs, les cris redoublèrent. On avait entendu, sans doute. Véronique hâta le pas.

Si le toit des communs était arraché par places, les murs étaient épais et solides, avec de vieilles portes cintrées renforcées de barres de fer. Contre l'une de ces portes, des coups furent frappés à l'intérieur, tandis que les appels se faisaient plus pressants.

« Au secours !... au secours !... »

Mais une bataille eut lieu, et une autre voix, moins stridente, grinçait :

« Tais-toi donc, Clémence, c'est eux peut-être...

— Non, non Gertrude, c'est pas eux ! on ne les entend pas !... Ouvrez donc, la clef doit y être... »

Véronique, en effet, qui cherchait le moyen de s'introduire, vit une grosse clef sur la serrure. Il lui suffit de tourner. La porte s'ouvrit.

Tout de suite elle reconnut les sœurs Archignat, à moitié vêtues, décharnées, avec leur air de sorcières méchantes. Elles se trouvaient dans une buanderie encombrée d'ustensiles, et Véronique aperçut au fond, couchée sur de la paille, une troisième femme qui se lamentait d'une voix presque éteinte et qui devait être la troisième sœur.

A ce moment, une des deux premières s'écroula, épuisée, et l'autre, dont les yeux brillaient de fièvre, saisit le bras de Véronique et se mit à parler avec une sorte de halètement :

« Vous les avez vus, hein?... Ils sont là?... Comment ne vous ont-ils pas tuée?... Depuis que les autres ont pris la fuite, ils sont les maîtres de Sarek... Et c'est à notre tour... Voilà six jours que nous sommes là, enfermées... tenez, c'était le matin du départ... On faisait ses paquets pour s'en aller sur les barques... Toutes trois nous sommes venues ici, dans cette buanderie, prendre notre linge qui séchait. Et *ils* sont venus... on ne *les* a pas entendus... on ne *les* entend jamais... Et puis, tout à coup, la porte a été fermée... un seul claquement, un tour de clef, et ça y était... On avait des pommes, du pain, de l'eau-de-vie surtout... On n'a pas trop souffert... Seulement, allaient-ils revenir et nous tuer? Etait-ce notre tour? Ah ! ma bonne dame, ce qu'on a tendu l'oreille ! et ce qu'on tremblait de peur ! L'aînée est devenue folle... Ecoutez-la... elle divague... L'autre, Clémence, n'en peut plus... Et moi... moi... Gertrude... »

Elle avait encore de la force, car elle tordit le bras de Véronique.

« Et Corréjou? Il est revenu, n'est-ce pas? et reparti? Pourquoi ne nous a-t-on pas cherchées?... C'était pas difficile... On savait bien où nous étions, et, au moindre bruit, nous appelions... Alors?... Alors?... »

Véronique hésitait à répondre. Cependant, pour quelle raison eût-elle caché la vérité?

Elle déclara :

« Les deux barques ont coulé.

— Quoi?

— Les deux barques ont coulé en vue de Sarek. Tous ceux qui les montaient

sont morts... C'était en face du Prieuré... au sortir de la passe du Diable. »

Véronique n'en dit pas davantage, évitant de prononcer les noms et d'expliquer le rôle de François et de son professeur. Mais Clémence s'était dressée, le visage décomposé. Elle aussi, appuyée contre la porte, se relevait sur les genoux.

Gertrude murmura :

« Et Honorine?

— Honorine est morte.

— Morte ! »

Les deux sœurs crièrent cela à la fois. Puis elles se turent et se regardèrent. La même pensée les frappait. Elles semblaient réfléchir. Gertrude eut un mouvement de doigts comme une personne qui calcule. Et, sur les deux figures, l'épouvante croissait.

Tout bas, comme étranglée par la peur, Gertrude articula, les yeux fixés aux yeux de Véronique.

« Voilà... voilà... le compte y est... Savez-vous combien ils étaient sur les barques, sans mes sœurs et moi? Savez-vous? Vingt... Alors, calculez... Vingt, et puis Maguennoc qui est mort le premier... et puis M. Antoine qui est mort après... et puis le petit François et M. Stéphane qui ont disparu, mais qui sont morts aussi, et puis Honorine et Marie Le Goff qui sont mortes... Alors, calculez... ça fait vingt-six... vingt-six... le compte y est bien, n'est-ce pas? vingt-six ôtés de trente... Vous comprenez, n'est-ce pas? les trente cercueils, il faut bien les remplir... alors vingt-six ôtés de trente... reste quatre... n'est-ce pas? »

Elle ne pouvait plus parler, sa langue s'embarrassait. Pourtant les syllabes terribles sortirent de sa bouche, et Véronique l'entendit qui balbutiait :

« Hein? Vous comprenez?... reste quatre... nous quatre, les trois sœurs Archignat qu'on a retenues et enfermées... et puis vous... Alors, n'est-ce pas? les quatre croix... vous savez bien? *quatre femmes en croix*... le compte y est... c'est nous quatre... il n'y a plus que nous dans l'île... quatre femmes... »

Véronique écoutait en silence... Une petite sueur mouillait sa peau.

Elle haussa les épaules.

« Eh bien, et après? s'il n'y a plus que nous dans l'île, que craignez-vous?

— *Eux* donc ! *eux !*

Elle s'impatienta.

— Mais puisque tout le monde est parti !

Gertrude s'effara :

— Parlez bas. S'ils vous entendaient !

— Mais qui?

— *Eux*... ceux d'autrefois...

— Ceux d'autrefois?

— Oui, ceux qui faisaient des sacrifices... ceux qui tuaient les hommes et les femmes... pour plaire à leurs dieux...

— Mais tout cela est fini ! Les druides, vous voulez dire? Voyons, quoi, il n'y a plus de druides.

— Parlez bas ! parlez bas ! il y en a encore... il y a des mauvais génies...

— Des esprits, alors? dit Véronique, horripilée par ces superstitions.

— Des esprits, oui, mais des esprits en chair et en os... avec des mains qui ferment les portes et vous emprisonnent... des êtres qui coulent les barques, les mêmes, quoi ! qui ont tué M. Antoine, Marie Le Goff et les autres... ceux qui en ont tué vingt-six... »

Véronique ne répondit pas... Il n'y avait pas à répondre. Elle savait, elle, qui avait tué M. d'Hergemont, Marie Le Goff et les autres, et coulé les deux barques.

Elle demanda :

« A quelle heure vous a-t-on enfermées toutes les trois?

— A dix heures et demie... alors qu'on avait rendez-vous à onze heures au village, avec Corréjou. »

Véronique réfléchit. Il n'était guère possible que François et Stéphane eussent eu le temps d'être à dix heures et demie à cet endroit, et, une heure plus tard, derrière la roche d'où ils s'étaient élancés sur les deux barques. Devait-on supposer qu'il restait dans l'île un ou plusieurs de leurs complices?

Elle prononça :

« En tout cas, il faut prendre une décision. Vous ne pouvez demeurer dans cet état. Il faut vous reposer, vous restaurer... »

La seconde sœur s'était mise debout. Elle dit, avec la même intonation sourde et véhémente que sa sœur :

« Il faut, avant tout, se cacher et pouvoir se défendre contre *eux*.

— Comment? dit Véronique, qui, malgré elle, éprouvait aussi ce besoin d'un asile contre un ennemi possible.

— Comment? Voilà. Ce sont des choses dont on parlait beaucoup dans l'île, surtout cette année, et Maguennoc avait

décidé qu'aux premières attaques tout le monde se réfugierait au Prieuré.

— Au Prieuré? et pourquoi?

— Parce que là on peut se défendre. Les falaises sont à pic. On est protégé de toutes parts.

— Le pont?

— Maguennoc et Honorine avaient tout prévu. Il y a une petite cahute à vingt pas à gauche du pont. C'est l'endroit qu'ils avaient choisi pour enfermer les provisions d'essence. Avec trois ou quatre bidons répandus sur le pont et une allumette, l'affaire est faite. On est chez soi. Pas de communication possible. Pas d'attaque.

— Alors, pourquoi n'est-on pas venu au Prieuré au lieu de s'enfuir sur les barques?

— Les barques, la fuite, c'était plus prudent... Mais nous n'avons plus le choix, maintenant.

— Et nous partirions?

— Tout de suite, il fait jour encore et ça vaut mieux que la nuit.

— Mais votre sœur, celle qui est couchée?

— Nous avons une brouette. Nous la porterons. Il y a un chemin direct jusqu'au Prieuré, sans passer par le village.

Bien que Véronique n'admît qu'avec répugnance la perspective de vivre dans l'intimité des sœurs Archignat, elle céda, dominée par une peur qu'elle ne pouvait maîtriser.

« Soit, dit-elle. Allons-y. Je vous conduis au Prieuré, et je retourne au village chercher des provisions.

— Oh! par pour longtemps, objecta l'une des sœurs. Dès que le pont sera coupé, nous allumerons des feux sur la butte du Dolmen-aux-Fées, et on enverra un vapeur de la côte. Aujourd'hui, voilà la brume qui tombe, mais demain... »

Véronique ne protesta pas. Elle acceptait maintenant l'idée de quitter Sarek, fût-ce au prix d'une enquête qui révélerait son nom.

Elles partirent après que les deux sœurs eurent avalé un verre d'eau-de-vie. Accroupie dans la brouette, la folle riait doucement et prononçait de petites phrases qu'elle adressait à Véronique comme si elle eût voulu la faire rire aussi.

« On ne *les* rencontre pas encore... *ils* s'apprêtent...

— Tais-toi donc, vieille folle, ordonna Gertrude, tu nous porterais malheur.

— Oui, oui, on va s'amuser... ça sera drôle... Moi, je porte une croix d'or autour du cou... et puis une autre à la main, taillée dans la peau avec des ciseaux... Regardez... Partout des croix... On doit être bien sur une croix... On doit bien dormir

— Vas-tu te taire, vieille folle, répéta Gertrude, qui lui allongea une gifle.

— Entendu... entendu... mais c'est *eux* qui vont te frapper, je *les* vois qui se cachent... »

Le sentier, assez rude d'abord, gagna le plateau que formaient les falaises occidentales, plus hautes, mais moins déchiquetées et moins ravinées. Les bois étaient plus rares, les chênes étaient tout courbés par le vent du large.

« Nous approchons des landes, qu'on appelle les Landes Noires, déclara Clémence Archignat. *Ils* habitent là-dessous. »

De nouveau Véronique haussa les épaules.

« Comment le savez-vous?

— Nous savons plus de choses que les autres, dit Gertrude... On nous appelle les sorcières, et il y a du vrai... Maguennoc lui-même qui s'y connaissait, nous demandait conseil sur tout ce qui est remède, sur les pierres qui portent bonheur, sur les herbes de la Saint-Jean...

— L'armoise, la verveine, ricana la folle... on la cueille au coucher du soleil...

— Sur la tradition aussi, reprit Gertrude. Nous savons ce qu'on dit dans l'île depuis des centaines d'années, et on a toujours dit qu'il y avait là-dessous toute une ville avec des rues où ils demeuraient au temps jadis. Et il y en a encore... J'en ai vu, moi qui vous parle. »

Véronique ne répondit pas.

« Mes sœurs et moi, oui, on en a vu un... Deux fois, au sixième jour qui suit la lune de juin. Il était habillé en blanc... et il montait au Grand-Chêne cueillir le gui sacré... avec une serpe d'or... l'or luisait au clair de lune... Je l'ai vu, que je vous dis... et d'autres aussi l'ont vu... Et il n'est pas le seul. Ils sont plusieurs qui sont restés d'autrefois pour garder le trésor... Oui! oui, j'ai bien dit le trésor... On dit que c'est une pierre qui fait des miracles, qui peut faire mourir si on y touche, et qui fait vivre quand on s'étend dessus... Tout ça, c'est des vé-

rités, Maguennoc nous l'a dit, des vérités... *Ceux* d'autrefois gardent la pierre... la Pierre-Dieu... et il faut qu'*ils* nous sacrifient tous cette année... oui, tous... trente morts pour les trente cercueils...

— Quatre femmes en croix, chantonna la folle.

— Et ça ne peut pas tarder... Le sixième jour après la lune approche. Il faut que nous soyons parties avant qu'on ne monte au Grand-Chêne, pour la cueillette du gui. Tenez, le Grand-Chêne, on le voit d'ici. C'est dans le bois avant le pont... Il domine les autres.

— *Ils* sont cachés derrière, dit la folle, qui s'était retournée sur sa brouette. *Ils* nous attendent.

— Assez, toi, et ne bouge pas... Alors, n'est-ce pas? vous le voyez le Grand-Chêne?... là-bas... par-dessus la dernière lande? Il est plus... il est plus... »

Elle laissa tomber la brouette, sans achever sa phrase.

Clémence lui dit :

« Eh bien, quoi? Qu'est-ce que tu as?

— J'ai vu quelque chose... bégaya Gertrude... J'ai vu du blanc qui remuait...

— Quelque chose? Et comment veux-tu? Est-ce qu'*ils* se montrent en plein jour? Tu as la berlue. »

Elles regardèrent toutes deux un moment, puis repartirent. Le Grand-Chêne bientôt ne fut plus visible.

La lande qu'elles traversaient était morne et rugueuse, hérissée de pierres couchées comme des tombes et qui, toutes s'alignaient dans le même sens.

« C'est leur cimetière, » chuchota Gertrude.

Elles ne dirent plus rien. Plusieurs fois, Gertrude dut se reposer. Clémence n'eut pas la force de pousser la brouette. Toutes deux vacillaient sur leurs jambes et elles interrogeaient l'espace avec des yeux inquiets.

Il y eut une dépression. On remonta. Le sentier s'amorça sur celui que Véronique avait pris le premier jour avec Honorine, et elles entrèrent dans le bois qui précède le pont.

Au bout d'un instant, l'émotion croissante des sœurs Archignat fit comprendre à Véronique que l'on approchait du Grand-Chêne, et elle l'aperçut en effet, plus gros que les autres, élevé sur un piédestal de terre et de racines, et séparé d'eux par des intervalles plus grands. Il lui fut impossible de ne pas penser que plusieurs hommes pouvaient se dissimuler derrière ce tronc massif, et qu'il s'en dissimulait peut-être.

Malgré leur effroi les sœurs avaient accéléré l'allure, et elles ne regardèrent pas l'arbre fatal.

On s'en éloigna. Véronique respira plus librement. Tout danger était passé, et elle allait railler les sœurs Archignat, lorsque l'une d'elles, Clémence, tournoya sur elle-même et s'abattit avec un gémissement.

En même temps quelque chose tomba à terre, quelque chose qui l'avait frappée dans le dos. C'était une hache, une hache de pierre.

« Ah ! la pierre de foudre ! la pierre de foudre ! » cria Gertrude.

Une seconde, elle leva la tête, comme si, selon des croyances populaires encore vivaces, elle avait pensé que la hache venait du ciel et fût une émanation du tonnerre.

Mais, à ce moment, la folle, qui était sortie de sa brouette, bondit sur place et retomba la tête en avant. Une autre chose avait sifflé dans l'espace. La folle se tordait de douleur. Gertrude et Véronique virent une flèche qui était fichée dans son épaule et qui vibrait encore.

Alors Gertrude s'enfuit en hurlant.

Véronique hésita. Clémence et la folle se roulaient à terre. La folle ricanait :

« Derrière le chêne ! *Ils* se cachent... je *les* vois. »

Clémence bégayait :

« Au secours ! aidez-moi... emportez-moi... j'ai peur. »

Mais une flèche encore siffla et se perdit au loin.

Véronique prit aussi la fuite, atteignit les derniers arbres, et se précipita sur la pente qui dévalait vers le pont.

Elle courait éperdument, poussée non point tant par une terreur, d'ailleurs légitime, que par la volonté ardente de trouver une arme et de se défendre. Elle se rappelait que, dans le bureau de son père, il y avait une vitrine remplie de fusils et de revolvers qui tous portaient la mention « chargés », inscrite sans doute à cause de François, et c'était une de ces armes dont elle voulait se saisir pour faire front à l'ennemi. Elle ne se retournait même pas. Elle n'éprouvait pas le besoin de savoir si elle était poursuivie. Elle courait au but, au seul but qui fût utile.

Plus légère, plus vive, elle rattrapa Gertrude.

Celle-ci haleta :

« Le pont... il faut le brûler... le pétrole est là.,.. »

Véronique ne répondit pas. La rupture du pont c'était secondaire, c'eût été même un obstacle à son dessein de prendre un fusil et d'attaquer l'ennemi.

Mais comme elle arrivait au pont, Gertrude fit une pirouette qui la jeta presque dans l'abîme. Une flèche l'avait atteinte aux reins.

« A moi ! à moi ! proféra-t-elle... ne m'abandonnez pas...

— Je reviens, répliqua Véronique qui, n'ayant pas vu la flèche, croyait que Gertrude avait fait un faux pas... je reviens, j'apporte deux fusils... vous me rejoindrez... »

Dans son esprit, elle imaginait qu'une fois armées toutes deux elles retourneraient jusqu'au bois et délivreraient les autres sœurs. Aussi, redoublant d'efforts, elle franchit le pont, gagna le mur du domaine, traversa la pelouse et monta dans le bureau de son père. Là, elle dut s'arrêter, hors d'haleine, et, quand elle eut empoigné les deux fusils, il lui fallut, tellement son cœur battait, revenir à une allure plus lente.

Elle fut étonnée de ne pas rencontrer et de ne pas apercevoir Gertrude. Elle l'appela. Aucune réponse. Et seulement alors elle eut l'idée que peut-être la Bretonne avait été blessée, comme ses sœurs.

Elle reprit sa course. Mais lorsqu'elle parvint en vue du pont, elle perçut, à travers le bourdonnement de ses oreilles, des plaintes stridentes, et ayant débouché en face de la pente abrupte qui montait jusqu'au bois du Grand-Chêne, elle vit...

Ce qu'elle vit la cloua net à l'entrée du pont. De l'autre côté, Gertrude, vautrée sur le sol, se débattait, s'accrochant aux racines, enfonçant ses doigts crispés dans la terre ou dans l'herbe, et s'élevant le long de la pente lentement, d'un mouvement insensible et ininterrompu.

Et Véronique se rendit compte que la malheureuse était attachée sous les bras et à la taille par une corde, qui la hissait ainsi qu'une proie ficelée et impuissante, et que tiraient, là-haut, des mains invisibles.

Véronique épaula. Mais quel ennemi viser? Quel ennemi combattre? Qui se cachait derrière les troncs d'arbres et les pierres dont la colline était couronnée comme d'un rempart.

Entre ces pierres, entre ces troncs d'arbres, Gertrude glissa. Elle ne criait plus, exténuée sans doute, évanouie. Elle disparut.

Véronique n'avait pas bougé. Elle comprenait la vanité de tout effort et de toute entreprise. En se jetant dans une lutte où elle était vaincue d'avance, elle ne pouvait délivrer les sœurs Archignat, et elle s'offrait elle-même au vainqueur, nouvelle et dernière victime.

Et puis elle avait peur. Tout se passait selon la logique implacable de faits dont elle ne saisissait pas la signification, mais qui, en vérité, semblaient liés les uns aux autres comme les mailles d'une chaîne. Elle avait peur, peur de ces êtres, peur de ces fantômes, peur instinctivement et inconsciemment, peur comme les sœurs Archignat, comme Honorine, comme toutes les victimes de l'épouvantable fléau.

Elle se baissa pour qu'on ne pût l'apercevoir du Grand-Chêne, et, à moitié courbée, profitant de l'abri que lui offraient des buissons de ronces, elle atteignit, à gauche, la petite cahute dont lui avaient parlé les sœurs Archignat, sorte de kiosque à toit pointu et à carreaux de couleur. La moitié de ce kiosque était occupée par des bidons d'essence.

De là, elle commandait le pont sur lequel personne ne pouvait s'engager sans être vu par elle. Mais personne ne descendit du bois.

La nuit vint, une nuit de brouillard épais que la lune argentait, et qui permettait tout juste à Véronique de distinguer le côté opposé.

Au bout d'une heure, un peu rassurée, elle fit un premier voyage, avec deux bidons qu'elle versa sur les poutres extérieures du pont.

Dix fois, l'oreille aux aguets, son fusil en bandoulière, et toute prête à se défendre, elle recommença le trajet. Elle répandait l'essence un peu au hasard, tâtonnant, choisissant néanmoins autant que possible les places où il lui semblait, au toucher, que le bois était le plus pourri.

Elle avait une boîte d'allumettes, la seule qu'elle eût trouvée dans la maison. Elle sortit l'une de ces allumettes, hésita un moment, craintive à l'idée de la grande clarté qui allait se produire.



LA FOLLE BONDIT SUR PLACE ET RETOMBA, LA TÊTE EN AVANT (p. 43.)

— Si encore, pensait-elle, cela pouvait être vu des côtes... mais avec ce brouillard...

Brusquement elle frotta et, aussitôt, alluma une torche de papier qu'elle avait préparée et enduite d'essence.

Un grande flamme jaillit qui lui brûla les doigts. Alors elle jeta le papier sur une flaque d'essence qui s'était formée dans un creux et s'enfuit vers le kiosque.

L'incendie fut immédiat, et se propagea d'un coup sur toute la partie qu'elle avait arrosée. Les falaises des deux îles, le lien de granit qui les réunissait, les grands arbres environnants, la colline, le bois du Grand-Chêne, la mer au fond du gouffre, tout cela fut illuminé.

« *Ils* savent où je suis... *Ils* regardent le kiosque où je me cache... » songeait Véronique dont les yeux ne quittaient pas le Grand-Chêne.

Mais aucune ombre ne passa dans le bois. Aucun murmure de voix ne lui parvint. Ceux qui se dissimulaient là-haut ne sortirent point de leurs retraites impénétrables.

Au bout de quelques minutes, la moitié du pont s'écroula, avec un grand fracas et un jaillissement d'étincelles. Mais l'autre moitié continua de se consumer et, à tout instant, il tombait dans le précipice un morceau de poutre qui éclairait la profondeur des ténèbres.

A chaque fois, Véronique éprouvait un soulagement. Ses nerfs exaspérés se détendaient. Un sentiment de sécurité l'envahissait, de plus en plus justifié à mesure que l'abîme devenait plus large entre elle et ses ennemis. Cependant elle resta dans le kiosque et résolut d'y attendre l'aube, afin de se rendre compte qu'aucune communication n'était possible désormais.

La brume s'accrut. L'obscurité enveloppa toutes choses. Vers le milieu de la nuit, elle entendit du bruit de l'autre côté, vers le haut de la colline autant qu'elle put en juger. C'était le bruit que font les bûcherons en abattant des arbres. La hache frappait régulièrement dans des branches que l'on achevait ensuite de casser.

Véronique eut l'idée, absurde d'ailleurs, elle le savait, qu'ils construisaient peut-être une passerelle, et elle serra fortement son fusil.

Au bout d'une heure, elle crut perce-



voir des gémissements et même un cri étouffé, puis, assez longtemps, des froissements de feuilles, des allées et venues. Cela cessa. De nouveau ce fut le grand silence où se confond tout ce qui remue, tout ce qui s'inquiète, tout ce qui frissonne, tout ce qui vit dans l'espace.

L'engourdissement de la fatigue et de la faim, qui commençait à la faire souffrir, laissait peu de pensées à Véronique. Elle se souvenait surtout que, n'ayant rapporté du village aucune provision, elle n'aurait pas de quoi manger. Elle ne se tourmentait pas, car elle était décidée, dès que la brume se déchirerait — et cela ne pouvait tarder — à allumer de grands feux avec les bidons d'essence. Elle songea même que la meilleure place serait l'extrémité de l'île, à l'endroit où s'élevait le dolmen.

Mais, soudain, une idée redoutable l'assaillit : n'avait-elle pas oublié sa boîte d'allumettes sur le pont? Elle fouilla dans ses poches et ne la trouva point. Toutes les recherches furent inutiles.

De cela non plus elle ne fut pas très vivement troublée. Pour l'instant, l'impression qu'elle avait échappé aux attaques de l'ennemi la comblait d'une telle joie qu'il lui semblait que toutes les difficultés s'aplaniraient d'elles-mêmes.

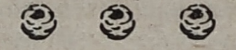
Ainsi passèrent les heures, heures infiniment longues, que la brume pénétrante et que le froid rendaient plus pénibles à l'approche du matin.

Puis une vague lueur se répandit dans le ciel. Les choses sortirent de l'ombre et prirent leurs formes réelles. Véronique vit alors que, sur toute sa longueur, le pont s'était effondré. Un intervalle de cinquante mètres séparait les deux îles que reliait seulement en dessous la crête aiguë, coupante, et inabordable, de la falaise.

Elle était sauvée.

Mais, ayant levé les yeux sur la colline opposée, elle aperçut, tout en haut de la pente, un spectacle qui lui fit pousser un cri d'horreur. Trois des arbres les plus avancés de ceux qui couronnaient la colline, et qui appartenaient au bois du Grand-Chêne, avaient été dépouillés de leurs branches inférieures. Et, sur les trois troncs dénudés, leurs bras écartelés et ramenés en arrière, leurs jambes ficelées sous les haillons de leurs jupes, des cordes passées sous leurs têtes livides que cachaient à moitié les ailes noires de leurs coiffes, se dressaient les trois sœurs Archignat.

Elles étaient crucifiées.



VI

TOUT-VA-BIEN.

Toute droite, sans se retourner vers l'ignoble vision, sans se soucier de ce qui pouvait advenir si elle était vue, marchant d'un pas automatique et raide, Véronique rentra au Prieuré.

Un seul but, un seul espoir la soutenaient : quitter l'île de Sarek. Elle était comme saturée d'horreur. Elle eût avisé trois cadavres, trois femmes égorgées ou fusillées, ou même pendues, qu'elle n'eût pas eu cette même sensation de tout son être qui se révoltait. Cela, ce supplice, c'était trop. Il y avait là-dedans un excès d'ignominie, une œuvre sacrilège, une œuvre de damnation qui dépassait les bornes du mal.

Et puis elle songeait à elle, quatrième et dernière victime. Le destin semblait la diriger vers ce dénouement ainsi qu'un condamné à mort que l'on pousse vers l'échafaud. Comment ne pas tressaillir de peur? Comment ne pas voir un avertissement dans le choix de la colline du Grand-Chêne pour le supplice des trois sœurs Archignat?

Elle essayait de se réconforter par des phrases :

« Tout s'expliquera... Il y a, au fond de ces mystères atroces, des causes toutes simples, des actes en apparence fantastiques, mais en réalité accomplis par des êtres de la même nature que moi, et qui agissent pour des raisons criminelles et selon un plan déterminé. Certes, cela n'est possible que par suite de la guerre, et c'est la guerre qui crée un état de choses spécial où des événements de cette sorte peuvent se dérouler. Mais tout de même, il n'y a rien là de miraculeux et qui échappe aux règles de la vie ordinaire. »

Paroles inutiles! Tentatives de raisonnement que son cerveau avait peine à suivre! Au fond, ébranlée par des secousses nerveuses trop violentes, elle en arrivait à penser et à sentir comme tous ceux de Sarek qu'elle avait vus mourir, défaillante comme eux, secouée par les mêmes terreurs, assiégée par les mêmes cauchemars, déséquilibrée par tout ce qui restait en elle des instincts d'autrefois, des survivances, des superstitions toujours prêtes à remonter à la surface.

Quels étaient ces êtres invisibles qui la persécutaient? Qui donc avait mission de peupler les trente cercueils de Sarek? Qui donc anéantissait tous les habitants de l'île malheureuse? Qui demeurait dans des cavernes, cueillait, aux heures fatidiques, le gui sacré et les herbes de la Saint-Jean, se servait de haches et de flèches, et crucifiait les femmes? Et pour quelle besogne affreuse? En vue de quelle œuvre monstrueuse? Selon quels desseins inimaginables? Esprits des ténèbres, génies malfaisants, prêtres d'une religion morte, offrant en sacrifice, à des dieux sanguinaires, hommes, femmes, enfants...

« Assez ! assez ! je deviens folle ! fit-elle à haute voix. M'en aller !... Que je n'aie plus d'autre pensée que de m'en aller de cet enfer !... »

Mais on eût dit que le destin s'ingéniait à la martyriser. Ayant commencé ses recherches pour découvrir quelque aliment, elle avisa soudain dans le bureau de son père, au fond d'un placard, une feuille de papier épinglée sur le mur, et qui représentait la même scène que le rouleau de papier trouvé dans la cabane abandonnée, près du cadavre de Maguennoc.

Il y avait, sur une des planches du placard, un carton à dessins. Elle l'ouvrit. Il contenait plusieurs ébauches de la scène, tracées également à la sanguine. Chacune portait, au-dessus de la première tête de femme, l'inscription V. d'H. L'une d'elles était signée Antoine d'Hergemont.

Ainsi c'était son père qui avait fait le dessin sur le papier de Maguennoc ! C'était son père qui avait tenté, sur toutes ses ébauches, de donner à la femme torturée une ressemblance de plus en plus exacte avec sa fille !

« Assez ! assez ! répéta Véronique. Je ne veux pas penser... Je ne veux pas réfléchir. »

Très affaiblie, elle poursuivit ses investigations, mais ne trouva pas de quoi tromper sa faim.

Elle ne trouva rien non plus qui lui permît d'allumer du feu à la pointe de l'île. Cependant, la brume s'était dissipée et les signaux eussent été certainement remarqués !

Elle essaya de frotter deux silex l'un contre l'autre. Mais elle s'y prenait mal et ne réussit point.

Trois jours durant, elle se soutint avec de l'eau et des fraises sauvages, cueillies parmi les ruines. Fiévreuse, à bout de forces, elle avait des crises de larmes qui, chaque fois presque, déterminaient l'apparition subite de Tout-Va-Bien, et sa détresse physique était telle qu'elle en voulait à la pauvre bête de porter ce nom absurde, et qu'elle le chassait. Tout-Va-Bien, étonné, se postait plus loin sur son derrière et recommençait à faire le beau. Elle s'acharnait après lui, comme s'il eût été coupable d'être le chien de François.

Le moindre bruit la secouait des pieds à la tête et la couvrait de sueur. Que faisaient les êtres du Grand-Chêne? Par où se préparaient-ils à l'attaquer? Elle serrait les bras autour de son corps, toute frémissante à l'idée de tomber entre les mains de ces monstres, et elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle était belle et qu'ils seraient peut-être tentés par sa beauté et par sa jeunesse...

Mais, le quatrième jour, un grand espoir la souleva. Elle avait trouvé dans un tiroir une loupe assez forte. Profitant d'un beau soleil elle concentra les rayons lumineux sur une feuille de papier qui finit par s'enflammer et à laquelle il lui fut possible d'allumer une bougie.

Elle se crut sauvée. Elle avait découvert toute une réserve de bougies, ce qui lui permit tout d'abord d'entretenir jusqu'au soir la flamme précieuse. Vers onze heures, munie d'une lanterne, elle se dirigea vers le kiosque avec l'intention d'y mettre le feu. Le temps était clair et le signal serait observé de la côte.

Craignant d'être vue avec sa lumière, craignant surtout l'apparition tragique des sœurs Archignat, dont la clarté de la lune inondait le calvaire, elle suivit, au sortir du Prieuré, un autre chemin plus à gauche et bordé de taillis. Elle allait à pas inquiets, évitant de froisser les feuilles et de heurter les racines. Comme elle arrivait en terrain découvert, non loin du kiosque, elle se trouva si lasse qu'elle dut s'asseoir. Sa tête bourdonnait. Il lui semblait que son cœur refusait de battre.

De là non plus elle ne pouvait encore discerner le lieu du supplice. Mais, ayant malgré elle tourné les yeux vers la colline, elle eut l'impression que quelque chose comme une silhouette blanche avait bougé. C'était au cœur même du bois, à l'extrémité d'une avenue qui coupait la masse des arbres dans cette direction.

La silhouette passa de nouveau, en pleine clarté, et Véronique se rendit compte, bien que la distance fût assez grande, que c'était la silhoutte d'un être habillé d'une robe, et qui se tenait au milieu des branches d'un arbre isolé et plus haut que les autres.

Elle se rappela les paroles des sœurs Archignat :

« Le sixième jour de la lune approche. *Ils* monteront dans le Grand-Chêne et cueilleront le gui sacré. »

Et aussitôt elle se souvint de certaines descriptions lues dans des livres, ou de récits qu'elle tenait de son père, et il lui sembla qu'elle assistait à l'une de ces cérémonies druidiques qui avaient frappé son imagination d'enfant. Mais, en même temps, elle se sentait si faible qu'elle n'était pas très sûre d'être réveillée et que cet étrange spectacle fût réel. Quatre autres silhouettes blanches se groupèrent au pied de l'arbre et levèrent les bras comme pour recevoir le feuillage prêt à tomber. Là-haut un éclair jaillit. La faucille d'or du grand-prêtre avait coupé la touffe de gui.

Puis le grand-prêtre descendit du chêne, et les cinq silhouettes glissèrent le long de l'avenue, contournèrent le bois et gagnèrent le sommet de la butte.

Véronique, qui ne pouvait détacher de ces êtres ses yeux hagards, avança la tête et vit les trois cadavres suspendus aux arbres de torture. De loin, les ailes noires des coiffes avaient l'air de corbeaux. En face des victimes, les silhouettes s'arrêtèrent comme pour l'accomplissement de quelque rite incompréhensible. Enfin, le grand-prêtre se détacha du groupe, et, tenant à la main la touffe de gui, descendit la pente de la colline en se dirigeant vers l'endroit où s'amorçait encore la première arche du pont.

Véronique défaillit. Son regard vacillant, devant lequel il lui semblait que les choses dansaient, s'accrochait à la lueur scintillante de la faucille qui se balançait sur la poitrine du prêtre, au-dessous de sa longue barbe blanche. Qu'allait-il faire? Bien que le pont n'existât plus, Véronique était convulsée par l'angoisse. Ses genoux ne la portaient plus. Elle se coucha, les yeux toujours fixés sur l'effrayante vision.

Au bord du gouffre, le prêtre s'arrêta de nouveau quelques secondes. Puis il tendit le bras qui portait le gui et, précédé par la plante sacrée comme par un talisman qui changeait pour lui les lois de la nature, il fit un pas en avant, au-dessus de l'abîme.

Et il marcha ainsi dans le vide, tout blanc sous le clair de lune.

Ce qui se passa, Véronique ne le sut point, et elle ne pouvait savoir non plus ce qui s'était passé au juste, si elle n'avait pas été le jouet d'une hallucination, et à quel instant de l'étrange cérémonie cette hallucination avait commencé dans son cerveau affaibli.

Les yeux clos, elle attendit des événements qui ne se produisirent point et qu'elle n'essayait d'ailleurs pas de prévoir. Mais d'autres, plus réels, la préoccupaient. Sa bougie enfermée dans la lanterne s'éteignait, elle en avait conscience, et cependant il lui était impossible de réagir et de retourner au Prieuré. Et elle se disait que, si le soleil ne revenait plus avant quelques jours, elle ne pourrait pas rallumer la flamme et qu'elle était perdue.

Elle se résigna, lasse de combattre, et se sachant vaincue d'avance dans cette lutte inégale. Le seul dénouement intolérable, c'eût été d'être capturée. Mais pourquoi ne pas s'abandonner à la mort qui s'offrait, à la mort par la faim, par l'épuisement? Si l'on souffre, il doit arriver un moment où la souffrance s'atténue et où l'on passe, presque à son insu, de la vie trop cruelle à cet anéantissement qu'elle désirait peu à peu.

« C'est cela, c'est cela, murmura-t-elle... m'en aller de Sarek ou mourir, peu importe! Ce qu'il faut, c'est m'en aller. »

Un bruit de feuilles lui fit ouvrir les yeux. La flamme de la bougie expirait. Mais, derrière la lanterne, Tout-Va-Bien était assis, les deux pattes de devant battant l'air.

Et Véronique vit qu'il portait au cou, attaché par une ficelle, un paquet de biscuits.

« Raconte-moi ton histoire, mon pauvre Tout-Va-Bien, disait Véronique, au cours du matin suivant, après qu'elle eut pris un bon repos dans sa chambre du Prieuré, car, enfin, je ne crois pas que tu aies cherché et que tu m'aies apporté consciemment de la nourriture. C'est le hasard, n'est-ce pas? Tu vagabondais de ce côté-là, tu m'as entendue pleurer, et tu es venu. Mais qui t'avait ficelé ce paquet de biscuits au cou? Nous avons donc un ami à Sarek, un ami qui s'intéresse à nous? Pourquoi ne se montre-t-il pas? Parle, Tout-Va-Bien. »

Elle embrassait la bonne bête, et elle lui dit encore :

« Et ces biscuits, à qui les destinais-tu? A ton maître, à François? Ou bien à Honorine? Non. Alors? à M. Stéphane peut-être? »

Le chien remua la queue et se dirigea vers la porte. Vraiment il semblait comprendre. Véronique le suivit jusqu'à la chambre de Stéphane Maroux. Tout-Va-Bien se glissa sous le lit du professeur.

Il y avait là trois autres cartons de biscuits, deux paquets de chocolat et deux boîtes de conserves. Et tous ces paquets étaient munis d'une ficelle terminée par une large boucle, d'où il fallait que Tout-Va-Bien se fût dégagé la tête.

« Qu'est-ce que cela signifie? dit Véronique stupéfaite. C'est toi qui les a fourrés là-dessous? Mais qui te les avait donnés? Nous avons donc réellement un ami dans l'île, qui nous connaît, qui connaît Stéphane Maroux? Peux-tu me conduire auprès de cet ami? Il doit habiter de ce côté-ci de l'île, puisqu'il n'y a pas de communication avec l'autre, et que tu n'as pas pu y aller? »

Véronique réfléchissait. Mais, en même temps que les provisions déposées par Tout-Va-Bien, elle avait avisé sous le lit une petite valise de toile, et elle se demandait la raison pour laquelle Stéphane Maroux avait caché cette valise. Elle se crut le droit de l'ouvrir et d'y chercher des indications sur le rôle joué par le professeur, sur son caractère, sur son passé peut-être, sur ses relations avec M. d'Hergemont et avec François.

« Oui, dit-elle, j'en ai le droit et même le devoir. »

Sans hésitation, à l'aide d'une paire de

grands ciseaux, elle fit sauter la fragile serrure.

La valise ne contenait qu'un registre, fermé par un caoutchouc. Mais elle n'avait pas soulevé la couverture de ce registre qu'elle demeura confondue.

A la première page, il y avait son portrait à elle, sa photographie de jeune fille, avec sa propre signature en toutes lettres, et cette dédicace : *A mon ami Stéphane*.

« Je ne comprends pas... je ne comprends pas... murmura-t-elle. Je me rappelle bien cette photographie... je devais avoir seize ans... Mais comment la lui avais-je offerte à lui? Je le connaissais donc? »

Avide d'en savoir davantage, elle lut la page suivante, sorte d'avant-propos ainsi formulé :

« Véronique, je veux vivre sous vos « yeux. Si j'entreprends l'éducation de « votre fils, de ce fils que je devrais « détester, puisqu'il est le fils d'un « autre, et que j'aime puisqu'il est votre « fils, c'est pour que ma vie soit en plein « accord avec le sentiment secret qui la « domine depuis si longtemps. Un jour, « je n'en doute pas, vous reprendrez « votre place de mère. Ce jour-là vous « serez fière de François. J'aurai effacé « en lui tout ce qui peut survivre de son « père, et j'aurai exalté toutes les qualités de noblesse et de dignité qu'il « tient de vous. C'est un but assez grand « pour que je m'y dévoue corps et âme. « Je le fais avec joie. Votre sourire sera « ma récompense. »

Une émotion singulière envahit l'âme de Véronique. Sa vie s'éclairait d'une lumière un peu plus calme, et ce nouveau mystère, qu'elle ne pouvait pas pénétrer plus que les autres, était du moins, comme celui des fleurs de Maguennoc, doux et réconfortant.

Dès lors, en tournant la page, elle assista au jour le jour à l'éducation de son fils. Elle vit les progrès de l'élève, les méthodes du maître. L'élève était gracieux, intelligent, appliqué, plein de bonne volonté, tendre et sensible, à la fois spontané et réfléchi. Le maître était affectueux, patient, soutenu par quelque chose de profond qui transparaissait à chaque ligne.

Et peu à peu l'enthousiasme croissait au cours de la confession quotidienne, et s'exprimait avec une liberté de moins en moins surveillée.

« François, mon fils aimé — car je « puis l'appeler ainsi, n'est-ce pas? — « François, c'est ta mère qui revit en toi. « Tes yeux purs ont la limpidité de ses « yeux. Ton âme est grave et naïve « comme son âme. Tu ignores le mal, « et l'on pourrait presque dire que tu « ignores le bien, tellement il se mêle à « ta jolie nature... »

Certains devoirs de l'enfant étaient transcrits sur le registre, des devoirs où il parlait de sa mère avec une tendresse passionnée et avec l'espoir tenace qu'il ne tarderait pas à la retrouver.

« Nous la retrouverons, François, « ajoutait Stéphane, et tu comprendras « mieux alors ce que c'est que la beauté, « que la lumière, que le charme de vivre, « que la joie de regarder et d'admirer. »

Puis c'étaient des anecdotes sur Véronique, de petits détails dont elle ne se souvenait même pas elle-même, ou qu'elle se croyait seule à connaître.

« ...Un jour, aux Tuileries, — elle « avait seize ans, — un cercle s'est formé « autour d'elle... des gens qui la regardaient et qui s'étonnaient de sa beauté. « Ses amies riaient, heureuses qu'on « l'admirât...

« ...Tu ouvriras sa main droite, François. Il y a là, au milieu de la paume, « une longue cicatrice blanche. Toute « petite fille, elle s'est percé la main « avec la pointe en fer d'une grille... »

Mais les dernières pages n'avaient pas été écrites pour l'enfant ni certainement lues par lui. L'amour ne s'y déguisait plus sous des phrases d'admiration, se montrait sans réserve, brûlant, exalté, douloureux, frissonnant d'espoir, bien que toujours respectueux.

Véronique ferma le registre. Elle ne pouvait plus lire.

« Oui, oui, je l'avoue, Tout-Va-Bien, murmura-t-elle, tandis que le chien faisait déjà le beau, oui, mes yeux sont mouillés de larmes. Si peu femme que je sois, je te dis à toi ce que je ne dirais à personne, je suis toute remuée. Oui, je cherche à évoquer le visage inconnu de celui qui m'aime ainsi... Quelque ami d'enfance dont je n'aurai pas soupçonné l'amour discret, et dont le nom lui-même n'a pas laissé de trace dans mon souvenir... »

Elle attira le chien contre elle.

« Deux bons cœurs, n'est-ce pas, Tout-Va-Bien? Pas plus le maître que l'élève ne sont coupables des crimes

monstrueux que je les ai vus commettre. S'ils sont complices de nos ennemis d'ici, c'est malgré eux et sans le savoir. Je ne peux pas croire aux philtres, aux incantations, ni aux plantes qui font perdre la raison. Mais tout de même il y a quelque chose, n'est-ce pas, mon bon chien? L'enfant qui cultivait les véroniques au Calvaire-Fleuri et qui inscrivait « la fleur de maman » n'est pas coupable, n'est-ce pas? Et Honorine avait raison en parlant d'un accès de folie? Et il reviendra me chercher, n'est-ce pas? Stéphane et lui reviendront...? »

Des heures d'apaisement s'écoulèrent. Véronique n'était plus seule dans la vie. Le présent ne l'effrayait plus et elle avait foi dans l'avenir.

Le lendemain matin, elle dit à Tout-Va-Bien, qu'elle avait enfermé près d'elle pour qu'il ne s'échappât point :

« Maintenant, mon bonhomme, tu vas me conduire. Où? Mais vers l'ami inconnu qui envoyait des vivres à Stéphane Maroux. Allons-y. »

Tout-Va-Bien n'attendait que la permission de Véronique. Il s'élança du côté de la pelouse qui montait au dolmen, et, à mi-chemin, il s'arrêta. Véronique le rejoignit. Il tourna à droite et prit un sentier qui le mena dans un chaos de ruines situées près du bord de la falaise.

Nouvel arrêt.

« C'est là? » fit Véronique.

Le chien s'aplatit. Il y avait devant lui, à la base de deux blocs de pierre appuyés l'un contre l'autre et vêtus du même manteau de lierre, un fourré de ronces au-dessous duquel s'ouvrait un petit passage pareil à la gueule d'un terrier de lapin. Tout-Va-Bien se glissa par là, disparut, puis revint à la recherche de Véronique, qui dut retourner au Prieuré et prendre une serpe afin d'abattre les ronces.

Au bout d'une demi-heure elle réussit enfin à dégager la première marche d'un escalier qu'elle descendit à tâtons, précédée par Tout-Va-Bien, et qui la conduisit dans un long tunnel taillé en plein roc et que de petits orifices éclairaient du côté droit. Elle se haussa et vit que ces orifices avaient vue sur la mer.

Elle marcha ainsi durant dix minutes et descendit de nouvelles marches. Le tunnel se resserra. Les orifices, tous dirigés vers le ciel, afin, sans doute, qu'on ne pût les voir d'en bas, éclairaient maintenant par la droite et par la gauche. Véronique comprit alors comment Tout-Va-Bien pouvait communiquer avec l'autre partie de l'île. Le tunnel suivait l'étroite bande de falaise qui reliait à Sarek le domaine du Prieuré. De chaque côté les vagues battaient les rochers.

Puis on remonta, par des marches, sous la butte du Grand-Chêne. En haut, une bifurcation. Tout-Va-Bien choisit le tunnel de droite, qui continuait à border l'Océan.

Il y eut encore à gauche deux autres chemins qui s'offrirent, tous deux obscurs. L'île devait être sillonnée ainsi de communications invisibles, et Véronique songea avec une étreinte au cœur qu'elle se dirigeait vers la partie que les sœurs Archignat avaient désignée comme le domaine des ennemis, au-dessous des Landes-Noires.

Tout-Va-Bien trottinait devant elle, se retournant de temps à autre.

Elle lui disait à voix basse :

« Oui, oui, mon bonhomme, je viens, et sois sûr que je n'ai pas peur, c'est un ami vers qui tu me conduis... un ami qui a trouvé un refuge par là... Mais pourquoi n'est-il pas sorti de son refuge? Pourquoi n'est-ce pas à lui que tu as servi de guide? »

Le passage était partout égal, taillé par petits éclats, avec une voûte arrondie et un sol de granit bien sec, que les orifices ventilaient suffisamment. Sur les parois, aucune marque, aucune trace. Quelquefois la pointe d'un silex noir émergeait.

« C'est là? » dit Véronique à Tout-Va-Bien, qui s'était arrêté.

Le tunnel n'allait pas plus loin, élargi en une chambre où la lumière moins abondante filtrait par une fenêtre plus étroite.

Tout-Va-Bien semblait indécis. Il écoutait, les oreilles droites, debout, les pattes appuyées contre la paroi extrême du tunnel.

Véronique remarqua que la paroi, à cet endroit, n'était pas constituée, dans toute sa longueur, par le granit lui-même, mais par une accumulation de pierres inégales entourées de ciment. Le travail datait évidemment d'une autre époque, plus récente sans doute. On avait construit un véritable mur qui bouchait le souterrain, lequel devait se continuer de l'autre côté.

Elle répéta : « C'est là, n'est-ce pas? »

Mais elle n'en dit pas davantage. Elle avait entendu le bruit étouffé d'une voix.

Elle s'approcha, du mur et, au bout d'un instant tressaillit. La voix s'était élevée. Les sons devinrent plus distincts. Quelqu'un chantait, un enfant, et elle perçut ces mots :

« *Et disait la maman,*
« *En berçant son enfant :*
« *Pleure pas. Quand on pleure*
« *La Bonn' Vierge aussi pleure...* »

Véronique murmura :

« La chanson... la chanson... »

C'était celle-là même qu'Honorine avait fredonnée à Beg-Meil. Qui donc pouvait la chanter maintenant? Un enfant, retenu dans l'île? un ami de François?

Et la voix continuait :

« *Faut qu'l'enfant chante et rie*
« *Pour qu'la Vierge sourie.*
« *Croise les mains, et prie*
« *La Bonn'Vierge Marie...* »

Les derniers vers furent suivis d'un silence qui dura quelques minutes. Tout-Va-Bien avait l'air d'écouter avec une attention croissante, comme si un événement, connu de lui, eût été sur le point de se produire.

De fait, à la place même où il se tenait, il y eut un bruit léger de pierres qu'on remue avec précaution. Tout-Va-Bien agita sa queue frénétiquement et aboya pour ainsi dire en dedans de lui-même, en animal qui comprend le danger de rompre le silence. Et tout à coup, au-dessus de sa tête, une des pierres recula, attirée vers l'intérieur, et laissant un trou assez large.

D'un bond Tout-Va-Bien sauta dans ce trou, s'allongea et, s'aidant des pattes de derrière, se tortillant, rampant, disparut à l'intérieur.

« Ah ! voici monsieur Tout-Va-Bien, fit la voix de l'enfant. Comment cela va-t-il, monsieur Tout-Va-Bien, et pourquoi n'est-on pas venu hier rendre visite à son maître? De graves occupations? Une promenade avec Honorine? Ah ! si tu pouvais parler, hein, mon pauvre vieux, ce que tu en aurais à me raconter ! Et d'abord, voyons... »

Toute palpitante, Véronique s'était agenouillée contre le mur. Était-ce la voix de son fils qui lui parvenait? Devait-elle croire que François était de retour et qu'il se cachait? Elle essayait vainement de voir. Le mur était large, et il y avait un coude dans l'ouverture qui le perçait. Mais comme chaque syllabe prononcée, chaque intonation arrivaient nettement à ses oreilles !

« Voyons, répéta l'enfant, pourquoi Honorine ne vient-elle pas me délivrer? Pourquoi ne l'amènes-tu pas ici? Tu m'as bien retrouvé, toi... Et grand-père, il doit s'inquiéter de mon absence?... Mais quelle aventure, aussi ! Enfin tu ne changes toujours pas d'opinion, hein, mon vieux? Tout va bien, n'est-ce pas? Tout va de mieux en mieux? »

Véronique ne comprenait pas. Son fils, — car elle ne pouvait douter que ce fût François, — son fils parlait comme s'il ignorait tout ce qui s'était passé. Avait-il donc oublié? Sa mémoire n'avait-elle pas gardé la trace des actes accomplis pendant son accès de folie?

« Oui, un accès de folie, pensait Véronique obstinément. Oui, il était fou. Honorine ne s'est pas trompée... il était fou... Et sa raison est revenue. Ah ! François... François... »

Elle écoutait, de tout son être tendu et de toute son âme frémissante, les mots qui pouvaient lui apporter tant de joie ou un tel accroissement de désespoir.

Les ténèbres allaient se refermer sur elle plus épaisses et plus lourdes, ou le jour se lever dans cette nuit sans fin où elle se débattait depuis quinze ans.

« Mais oui, continuait l'enfant, nous sommes d'accord, tout va bien. Seulement, voilà, je serais rudement content si tu pouvais me le prouver par des preuves véritables. D'un côté pas de nouvelles de grand-père, ni d'Honorine, malgré tous les messages dont je t'ai chargé pour eux ; de l'autre, pas de nouvelles de Stéphane, et c'est cela qui m'inquiète. Où est-il? Où l'a-t-on enfermé, lui? Ne meurt-il pas de faim? Voyons, Tout-Va-Bien, réponds, où as-tu porté les biscuits avant-hier?... Mais enfin, quoi, qu'est-ce que tu as? Tu as l'air préoccupé? Que regardes-tu par là? Tu veux t'en aller? Non? alors, quoi? »

L'enfant s'interrompit. Puis, après un instant, et d'une voix beaucoup plus basse :

« Tu es venu avec quelqu'un?... Il y a quelqu'un derrière le mur? »

Le chien aboya sourdement. Puis il y

eut un long silence durant lequel François devait écouter, lui aussi.

L'émotion de Véronique était si forte qu'il lui semblait que François devait entendre battre son cœur.

Il chuchota :

« C'est toi, Honorine? »

Un nouveau silence, et il reprit :

« Oui, c'est toi, je suis sûr... je t'entends respirer... Pourquoi ne réponds-tu pas? »

Un élan souleva Véronique. Certaines lueurs l'avaient illuminée depuis qu'elle savait Stéphane emprisonné, donc victime comme François sans doute de l'ennemi, et son esprit était effleuré de suppositions confuses. Et puis comment résister à l'appel de cette voix? Son fils l'interrogeait... Son fils!

Elle balbutia :

« François... François...

— Oh! fit-il... on répond... je savais bien... C'est toi, Honorine?

— Non, François, dit-elle.

— Alors?

— C'est une amie d'Honorine.

— Je ne vous connais pas?

— Non... mais je suis votre amie. »

Il hésita. Se défiait-il?

« Pourquoi Honorine ne vous a-t-elle pas accompagnée? »

Véronique ne s'attendait pas à cette question, mais elle comprit aussitôt que, si les suppositions involontaires qui s'imposaient à elle étaient exactes, la vérité ne pouvait pas encore être dite à l'enfant.

Elle déclara donc :

« Honorine est revenue de voyage, puis partie.

— Partie à ma recherche?

— C'est cela, c'est cela, dit-elle vivement. Elle a cru que vous aviez été enlevé de Sarek ainsi que votre professeur.

— Mais grand-père?

— Parti également, et à sa suite tous les habitants de l'île.

— Ah! toujours l'histoire des cercueils et des croix?

— Justement. Ils ont supposé que votre disparition était le commencement des catastrophes, et la peur les a chassés.

— Mais vous, madame?

— Moi, je connais Honorine depuis longtemps. Je suis venue de Paris avec elle pour me reposer à Sarek. Je n'ai aucune raison de m'en aller. Toutes ces superstitions ne m'effraient pas. »

L'enfant se tut. L'invraisemblance et l'insuffisance de ces réponses devaient lui apparaître et sa défiance s'en augmentait. Il l'avoua franchement :

« Ecoutez, madame, je dois vous dire quelque chose. Voilà dix jours que je suis enfermé dans cette cellule. Les premiers jours, je n'ai vu ni entendu personne. Mais, depuis avant-hier, chaque matin, un petit guichet s'ouvre au milieu de ma porte, et une main de femme passe et renouvelle ma provision d'eau. Une main de femme... Alors... n'est-ce pas!

— Alors, vous vous demandez si cette femme, ce n'est pas moi?

— Oui, je suis obligé de me demander cela.

— Vous reconnaîtriez la main de cette femme?

— Oh! certes, elle est sèche et maigre, le bras est jaune.

— Voici la mienne, dit Véronique. Elle pourra passer par le même chemin que Tout-Va-Bien. »

Ele releva sa manche et, de fait, son bras nu, en se courbant, passa aisément.

« Oh! dit François aussitôt, ce n'est pas cette main que j'ai vue. »

Et il ajouta tout bas :

« Comme celle-là est belle! »

Soudain Véronique sentit qu'il la prenait dans les siennes d'un geste rapide, et il s'écria :

« Oh! est-ce possible! est-ce possible! »

Il l'avait retournée, et il écartait les doigts pour que la paume fût bien découverte. Il murmura :

« La cicatrice!... elle est là... toute blanche... »

Alors un grand trouble envahit Véronique. Elle se souvenait du journal tenu par Stéphane Maroux, et de certains détails retracés par lui et que François devait avoir lus. Un de ces détails, c'était cette cicatrice qui rappelait une ancienne blessure assez grave.

Elle sentit les lèvres de l'enfant qui se posaient sur sa main, doucement d'abord, puis avec une ardeur passionnée et des larmes abondantes, et elle l'entendit qui balbutiait :

« Oh! maman... maman chérie... ma chère maman. »

VII

FRANÇOIS ET STÉPHANE.

Longtemps la mère et le fils restèrent ainsi, agenouillés contre le mur qui les séparait, mais aussi près l'un de l'autre que s'ils avaient pu se regarder de leurs yeux éperdus et mêler leurs baisers et leurs larmes.

Ils parlaient en même temps, ils s'interrogeaient et se répondaient au hasard. Ils étaient ivres de joie. La vie de chacun débordait vers la vie de l'autre et s'y absorbait. Nulle puissance au monde maintenant ne pouvait faire que leur union fût dissoute, et qu'il n'y eût plus entre eux les liens de tendresse et de confiance qui unissent les mères et les fils.

« Ah ! oui, mon vieux Tout-Va-Bien, disait François, tu peux faire le beau. Nous pleurons vraiment, et tu te fatigueras le premier, car ces larmes-là, on ne s'en lasse pas, n'est-ce pas, maman? »

Pour Véronique, rien ne demeurait plus en son esprit des visions terribles qui l'avaient frappée. Son fils assassin, son fils tuant et massacrant, non, elle n'admettait plus cela. Elle n'admettait même plus l'excuse de la folie. Tout s'expliquerait d'une autre façon, qu'elle n'était même point pressée de connaître. Elle ne songeait qu'à son fils. Il était là. Ses yeux le voyaient à travers le mur. Son cœur battait contre le sien. Il vivait et c'était bien l'enfant doux, affectueux, charmant et pur qu'avait rêvé son imagination de mère.

« Mon fils, mon fils, répétait-elle indéfiniment, comme si jamais elle ne pourrait dire assez ces mots miraculeux... Mon fils, c'est donc toi ! Je te croyais mort, et mille fois mort, plus mort qu'on ne peut l'être... Et tu vis ! et tu es là ! et je te touche ! Ah ! mon Dieu ! est-ce possible ! j'ai un fils... mon fils est vivant... »

Et lui reprenait de son côté, avec la même ferveur passionnée :

« Maman... maman... je t'ai attendue si longtemps ! Pour moi, tu n'étais pas morte, mais c'était si triste d'être un enfant et de n'avoir pas de mère... de voir les années s'en aller et de les perdre à t'attendre. »

Durant une heure, ils parlèrent à l'aventure, du passé, du présent, de cent choses qui toutes leur paraissaient d'abord les plus intéressantes du monde, et qu'ils abandonnaient aussitôt pour se poser d'autres questions, et pour tâcher de se connaître un peu plus et de pénétrer davantage dans le secret de leur vie et dans l'intimité de leur âme.

Ce fut François qui, le premier, voulut mettre un peu d'ordre dans leur conversation.

« Ecoute, maman, nous avons tant à nous dire, qu'il faut renoncer à tout nous dire aujourd'hui et même durant des jours et des jours. Pour l'instant causons de ce qui est indispensable, et en quelques mots, car nous avons peut-être peu de temps.

— Comment? fit Véronique, déjà inquiète. Mais je ne te quitte pas !

— Pour ne pas nous quitter, maman, il faut d'abord que nous soyions réunis. Or, il y a beaucoup d'obstacles à renverser, quand ce ne serait que ce mur qui nous sépare. En outre, je suis très surveillé et, d'une minute à l'autre, je peux être contraint de t'éloigner, comme je le fais avec Tout-Va-Bien, au moindre bruit de pas qui s'approchent.

— Surveillé par qui?

— Par ceux qui se sont jetés sur Stéphane et sur moi le jour où nous avons découvert l'entrée de ces grottes, sous les landes du plateau, les Landes-Noires.

— Tu les as vus, ceux-là?

— Non, c'était dans l'ombre.

— Mais qui sont ces êtres? qui sont ces ennemis?

— Tu soupçonnes bien...

— Les Druides? fit-il en riant... les êtres d'autrefois dont parlent les légendes? Ma foi, non. Des esprits? Pas davantage. C'étaient bel et bien des gens d'aujourd'hui, en chair et en os.

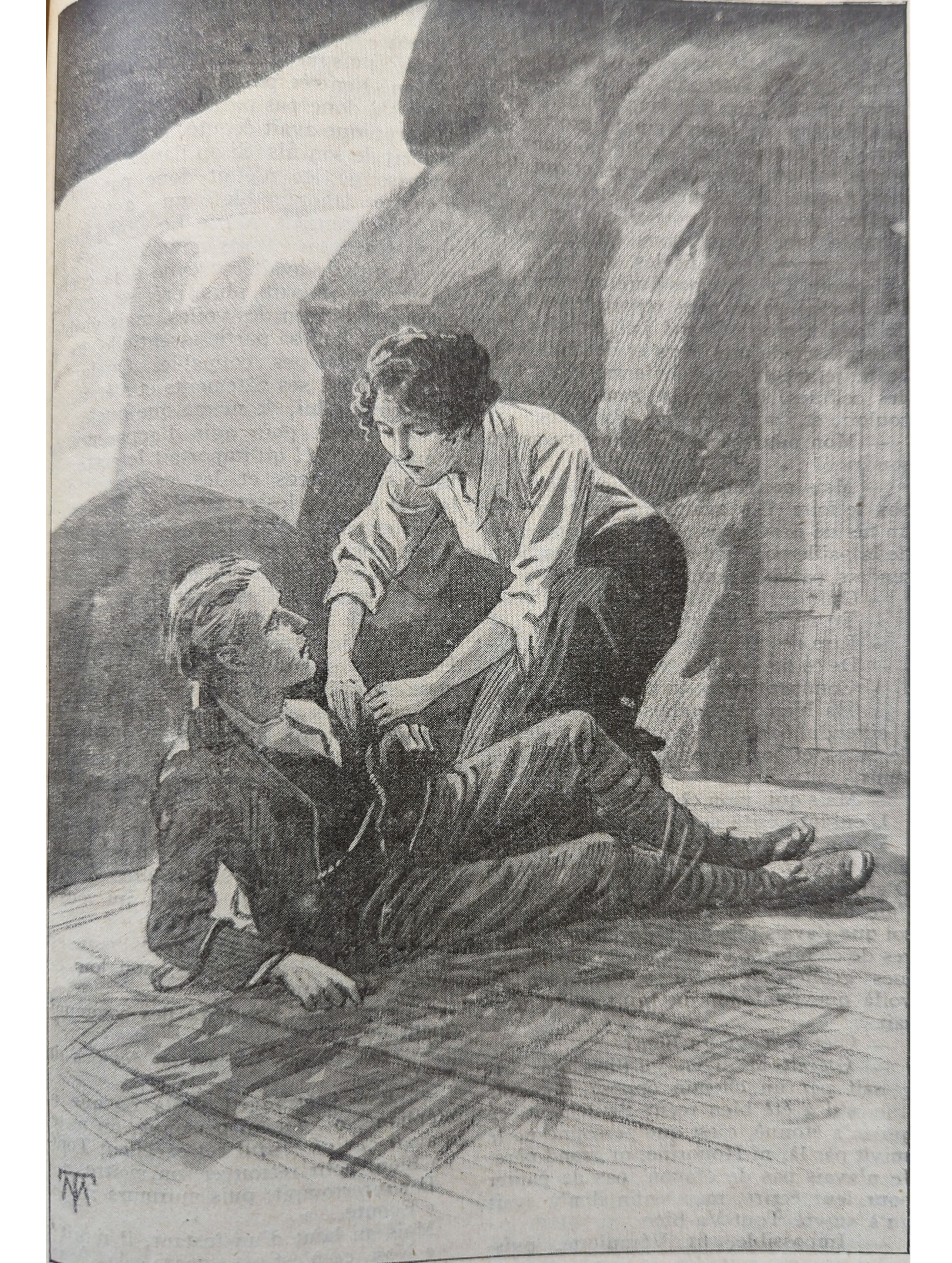
— Cependant, ils vivent là-dedans?

— Probablement.

— Et vous les avez surpris?...



IL SE DRESSA A-DEMI AFIN DE VOIR LA PERSONNE QUI ÉTAIT DEVANT LUI; IL CRUT PROBABLEMENT QU'IL ÉTAIT LE JOUET D'UNE HALLUCINATION (p. 59.)



— Non, au contraire. Ils semblaient même nous attendre et nous guetter. Nous avions descendu un escalier de pierre et suivi un très long couloir, bordé peut-être de quatre-vingts grottes ou plutôt de quatre-vingts cellules, dont les portes en bois étaient ouvertes et qui doivent donner sur la mer. C'est au retour, comme nous remontions l'escalier dans l'ombre, que nous avons été saisis de côté, immobilisés, ficelés, aveuglés et bâillonnés. Cela n'a pas duré une minute. J'ai deviné qu'on nous reportait au bout du long couloir. Quand j'ai réussi à me débarrasser de mes liens et de mon bandeau, je me trouvais enfermé dans une des cellules, la dernière sans doute du couloir, et j'y suis depuis dix jours.

— Mon pauvre chéri, comme tu as dû souffrir !

— Mais non, maman, et. en tout cas, pas de faim. Il y avait dans un coin tout un tas de provisions, dans un autre coin de la paille pour me coucher. Alors, j'attendais paisiblement.

— Oui?

— Tu ne vas pas rire, maman?

— Rire de quoi, mon chéri?

— De ce que je vais te raconter?

— Comment peux-tu croire?...

— Eh bien, j'attendais quelqu'un qui a entendu parler de toutes les histoires de Sarek et qui a promis à grand-père de venir.

— Mais qui, mon chéri? »

L'enfant hésita :

« Non, décidément, tu te moquerais de moi, maman. Je te dirai cela plus tard. D'ailleurs, il n'est pas venu... quoique j'aie bien cru un instant... Oui, figure-toi que j'avais réussi à enlever deux pierres de ce mur et à déboucher ce trou que mes geôliers ignorent évidemment, et voilà que j'entends du bruit... on grattait...

— C'était Tout-Va-Bien?

— C'était M. Tout-Va-Bien qui surgissait par un chemin opposé. Tu vois d'ici s'il a été bien reçu? Seulement, ce qui m'a étonné, c'est que personne ne le suivît par là, ni Honorine, ni grand-père. Je n'avais pas de crayon, pas de papier pour leur écrire, mais enfin il n'y avait qu'à suivre Tout-Va-Bien.

— Impossible, fit Véronique, puisqu'on te supposait loin de Sarek, enlevé, sans doute et que ton grand-père était parti.

— Justement. Pourquoi cette supposition? Grand-père savait, d'après un document récemment découvert où nous étions, puisque c'est lui qui nous avait indiqué l'entrée possible des souterrains. Il ne t'a donc pas parlé? »

Véronique avait écouté, tout heureuse, le récit de son fils. Si on l'avait enlevé et emprisonné, ce n'était donc pas lui le monstre abominable qui avait tué M. d'Hergemont, Marie Le Goff, Honorine, Corréjou et ses compagnons? La vérité qu'elle avait entrevue déjà confusément se faisait plus précise, cachée encore sous bien des voiles, mais visible, au moins dans sa partie essentielle. François n'était pas coupable. Quelqu'un avait endossé ses vêtements et s'était fait passer pour lui, de même que quelqu'un s'était donné, pour agir, l'apparence de Stéphane ! Ah ! qu'importait le reste, les invraisemblances et les contradictions, les preuves et les certitudes ! Véronique n'y songeait même pas. Seule comptait l'innocence de son fils bien-aimé.

Aussi se refusa-t-elle encore à lui rien révéler qui pût l'assombrir et gâter sa joie, et elle affirma :

« Non, je n'ai pas vu ton grand-père. Honorine voulait le préparer à ma visite, mais les événements se sont précipités...

— Et tu es restée seule dans l'île, ma pauvre maman? Tu espérais donc m'y retrouver?

— Oui, fit-elle après une hésitation.

— Tu étais seule, avec Tout-Va-Bien?

— Oui. Les premiers jours, je n'ai guère fait attention à lui. Ce n'est que ce matin que j'ai pensé à le suivre.

— Et d'où vient le chemin qui vous à menés ici?

— C'est un souterrain dont l'issue est cachée entre deux pierres, non loin du jardin de Maguennoc.

— Comment ! les deux îles communiquent donc?

— Oui, par la falaise, en dessous du pont.

— Est-ce étrange ! Voilà ce que ni Stéphane, ni moi, ni personne, du reste, n'avait deviné... sauf cet excellent Tout-Va-Bien, pour retrouver son maître. »

Il s'interrompit, puis murmura :

« Écoute... »

Mais au bout d'un instant, il reprit :

« Non, ce n'est pas encore cela. Pourtant, il faut se presser.

— Que dois-je faire?

— C'est facile, maman. En débouchant ce trou, j'ai constaté qu'on pour-

rait l'élargir suffisamment s'il était possible d'enlever encore les trois ou quatre pierres voisines. Mais celles-ci tiennent solidement, et il faudrait un outil quelconque.

— Eh bien, je vais aller...

— C'est cela, maman, retourne au Prieuré. Il y a, à gauche de la maison en sous-sol, une sorte d'atelier où Maguennoc mettait ses instruments de jardinage. Tu y trouveras un petit pic, à manche très court. Apporte-le-moi à la fin du jour. Cette nuit je travaillerai, et, demain matin, je t'embrasserai, maman.

— Oh ! puisses-tu dire vrai !

— J'en réponds. Il ne nous restera plus qu'à délivrer Stéphane.

— Ton professeur? Sais-tu où il est enfermé?

— A peu près. Selon les indications que grand-père nous avait données, les souterrains comprendraient deux étages superposés, et la dernière cellule de chaque étage serait aménagée en prison. J'en occupe une. Stéphane doit occuper l'autre, au-dessous de moi. Ce qui me tourmente...

— Ce qui te tourmente?

— Eh bien, voilà, c'est que, toujours selon grand-père, ces deux cellules étaient autrefois des chambres de supplice... des « chambres de mort », selon l'expression de grand-père.

— Qu'est-ce que tu dis? C'est effrayant !

— Pourquoi t'effrayer, maman? Tu vois bien que l'on ne pense pas à me torturer. Seulement, à tout hasard, et ne sachant pas le sort réservé à Stéphane, je lui ai envoyé de quoi manger par l'entremise de Tout-Va-Bien, qui aura sûrement trouvé un passage.

— Non, fit-elle, Tout-Va-Bien n'a pas compris.

— Comment le sais-tu, maman?

— Il a cru que tu l'envoyais dans la chambre de Stéphane Maroux, et il a tout accumulé sous le lit.

— Ah ! fit l'enfant avec inquiétude, qu'est-ce qu'à pu devenir Stéphane? »

Et il ajouta aussitôt :

« Tu vois, maman, il faut nous hâter, si nous voulons sauver Stéphane et nous sauver nous-même.

— Que redoutes-tu?

— Rien, si nous agissons vite.

— Mais encore...

— Rien, je t'assure. Il est certain que nous aurons raison de tous les obstacles.

— Et s'il s'en présente d'autres... des dangers que nous ne pouvons prévoir?...

— C'est alors, dit François en riant, que ce quelqu'un qui doit venir arrivera et nous protégera.

— Tu vois, mon chéri, tu admets toi-même la nécessité d'un secours...

— Mais non, maman, j'essaie de te tranquilliser, mais il ne se passera rien. Voyons, comment veux-tu qu'un fils qui a retrouvé sa mère la perde de nouveau? Est-ce admissible? Dans la vie réelle peut-être, mais nous ne sommes pas dans la vie réelle, nous sommes en plein roman, et, dans les romans, cela s'arrange toujours. Demande à Tout-Va-Bien. N'est-ce pas, mon vieux, que nous aurons la victoire et que nous serons réunis et heureux? C'est ton opinion, Tout-Va-Bien? Alors, file mon vieux, et conduis maman. Moi, je rebouche le trou, au cas où on visiterait ma cellule. Et, surtout, n'essaie pas d'entrer quand il est bouché, hein, Tout-Va-Bien? C'est alors qu'il y a du danger. Va, maman, et ne fais pas de bruit en revenant. »

L'expédition ne fut pas longue. Véronique trouva l'instrument. Quarante minutes après elle le rapportait et parvenait à le glisser dans la cellule.

« Personne n'est encore venu, dit François, mais cela ne saurait tarder, et il est préférable que tu ne restes pas ici. J'ai du travail pour toute la nuit peut-être, d'autant plus que je serai obligé de m'arrêter, à cause des rondes probables. Donc, je t'attends demain à sept heures. Ah ! à propos de Stéphane, j'ai réfléchi. Certain bruits que j'ai entendus, tout à l'heure, confirment mon idée qu'il est enfermé à peu près au-dessous de moi. L'ouverture qui éclaire ma cellule est trop étroite pour que je puisse passer. Dans l'endroit où tu es actuellement y a-t-il une fenêtre assez large?

— Non, mais on peut l'élargir en ôtant les cailloux qui la rétrécissent.

— Parfait. Tu trouveras dans l'atelier de Maguennoc une échelle en bambou, terminée par des crochets de fer, que tu pourras apporter facilement demain matin. Prends aussi quelques provisions et des couvertures, que tu laisseras dans un fourré, à l'entrée du souterrain.

— Pourquoi faire, mon chéri?

— Tu le verras. J'ai mon plan. Adieu, maman, repose-toi bien et prends des forces. La journée sera peut-être dure. »

Véronique suivit le conseil de son fils. Le lendemain, pleine d'espoir, elle sui-

vait de nouveau le chemin de la cellule. Cette fois-là, Tout-Va-Bien, repris par ses instincts d'indépendance, ne l'accompagnait pas.

« Tout doucement, maman, dit François, si bas qu'elle l'entendit à peine, je suis surveillé de très près, et je crois qu'on se promène dans le couloir. D'ailleurs, mon travail est presque terminé, les pierres ne tiennent plus. En deux heures, j'aurai fini. Tu as l'échelle?

— Oui.

— Enlève les cailloux de la fenêtre... ce sera du temps de gagné... car, vraiment, j'ai peur pour Stéphane... Surtout ne fais pas de bruit... »

Véronique s'éloigna.

La fenêtre n'était guère élevée de plus d'un mètre au-dessus du sol, et les cailloux, comme elle le supposait, ne tenaient que par leur poids et par leur agencement. L'ouverture ainsi pratiquée se trouva fort large, et il lui fut aisé de passer en dehors l'échelle qu'elle avait apportée et de l'accrocher par ses crampons de fer au rebord inférieur.

On dominait la mer de trente à quarante mètres, la mer toute blanche et gardée par les mille écueils de Sarek. Mais elle ne put voir le pied de la falaise, car il y avait au-dessous de la fenêtre un léger renflement de granit qui surplombait, et sur lequel l'échelle reposait au lieu de pendre tout à fait verticalement.

« Cela aidera François, » pensa-t-elle.

Cependant le péril de l'entreprise lui semblait grand, et elle se demanda si elle ne devait pas se risquer elle-même à la place de son fils. D'autant plus que François, somme toute, avait pu se tromper, que la cellule de Stéphane n'était peut-être pas là, ou qu'on n'y pourrait peut-être pas pénétrer par quelque orifice analogue. En ce cas, que de temps perdu. Que de dangers inutiles pour l'enfant !

Elle éprouvait à ce moment un tel besoin de dévouement, un tel désir d'affirmer sa tendresse par des actes immédiats, que, sans réfléchir, elle prit sa résolution, comme on accepte du premier coup un devoir qu'on ne peut pas ne pas accomplir. Rien ne l'arrêta, ni l'examen de l'échelle dont les crochets, insuffisamment ouverts, n'aggrippaient pas toute l'épaisseur du rebord, ni la vue du gouffre, qui lui donnait l'impression que tout allait se dérober sous elle. Il fallait agir. Elle agit.

Ayant épinglé sa jupe, elle enjamba la paroi, se retourna, s'appuya sur le rebord, tâta l'abîme, et trouva un des échelons. Tout son être tremblait. Son cœur battait dans sa poitrine à toute volée, comme le marteau d'une cloche. Cependant, elle eut l'audace folle de saisir les deux montants de l'échelle et de descendre.

Ce ne fut pas long. Il y avait vingt barreaux, elle le savait. Elle les compta. Au vingtième, elle regarda vers sa gauche, et murmura, avec une joie indicible :

« Oh ! François... mon chéri... »

Elle avait aperçu, à un mètre d'elle tout au plus, un renfoncement, un creux qui paraissait l'entrée d'une grotte taillée en pleine falaise.

Elle articula :

« Stéphane... Stéphane... » mais d'une voix si faible que Stéphane Maroux, s'il était là, ne pouvait l'entendre.

Elle hésita quelques secondes, mais ses jambes fléchissaient, elle n'avait plus la force ni de remonter ni de rester suspendue. S'aidant de quelques aspérités, et déplaçant ainsi l'échelle, au risque de la décrocher, elle réussit, par une sorte de miracle dont elle avait sonscience, à saisir un silex qui pointait hors du granit, et à mettre le pied dans la grotte. Avec une énergie farouche, elle fit un effort suprême, et, d'un élan qui rétablit son équilibre, elle entra.

Tout de suite, elle avisa quelqu'un couché sur de la paille et qui était attaché par des cordes.

La grotte était petite, peu profonde, surtout dans sa partie supérieure, orientée vers le ciel plutôt que vers la mer, et devait apparaître de loin comme une simple anfractuosité de falaise. Au bord, nul ressaut ne la limitait. La lumière y pénétrait sans obstacle.

Véronique s'approcha. L'homme ne bougea pas. Il dormait.

Elle s'inclina sur lui, et, bien qu'elle ne le reconnût pas d'une façon certaine, il lui sembla qu'un souvenir se dégageait de ce passé ténébreux où s'évanouissent peu à peu toutes les images de notre enfance. Celle-ci ne lui était sûrement pas familière, — figure douce, aux traits réguliers, aux cheveux blonds rejetés en arrière, au front large et pâle, figure un peu féminine qui rappelait à Véronique

le visage charmant d'une amie de couvent morte avant la guerre.

D'une main adroite elle défit les liens qui serraient les deux poignets.

Sans se réveiller encore, l'homme tendit les bras, comme s'il se fût prêté à une opération déjà effectuée, coutumière, et qui ne le dérangeait pas nécessairement de son sommeil. On devait ainsi le libérer de temps en temps, pour manger peut-être, et la nuit, car il finit par murmurer :

« Déjà... mais je n'ai pas faim... et il fait jour.. »

Cette réflexion l'étonna lui-même. Il entr'ouvrit les yeux, et, tout de suite, il se dressa à demi, afin de voir la personne qui était là devant lui, pour la première fois sans doute en plein jour.

Il ne fut pas très surpris, pour cette raison que la réalité ne dut pas lui apparaître aussitôt. Il crut probablement qu'il était le jouet d'un rêve et d'une hallucination, et il dit à mi-voix :

« Véronique... Véronique... »

Un peu gênée sous le regard de Stéphane, elle acheva de défaire les liens, et, quand il eut senti nettement sur ses mains et autour de ses jambes captives les mains de la jeune femme, il comprit le merveilleux événement de cette présence, et il dit d'une voix altérée :

« Vous !... Vous !... Est-ce possible? Oh ! dites une parole... une seule... Est-il possible que ce soit vous?...

Presque en lui-même, il reprit :

« C'est elle... c'est bien elle... la voici... »

Et aussitôt avec anxiété.

« Vous !... La nuit... les autres nuits... ce n'était pas vous qui veniez? c'était une autre, n'est-ce pas? une ennemie? Ah ! pardon, de vous demander cela... Mais c'est que... je ne me rends pas compte... Par où êtes-vous venue?

— Par là, dit-elle en montrant la mer.

— Oh ! fit-il, quel prodige ! »

Il la regardait avec des yeux éblouis comme on regarderait quelque vision descendue du ciel, et les circonstances étaient si étranges qu'il ne songeait pas à réprimer l'ardeur de son regard.

Elle répéta, toute confuse :

« Oui, par là... c'est François qui m'a indiqué...

— Je ne parlais pas de lui, dit-il. Vous ici, j'étais sûr qu'il était libre.

— Pas encore, dit-elle, mais dans une heure il le sera. »

Un long silence commença qu'elle interrompit pour masquer son trouble :

« Il sera libre... vous le verrez... mais il ne faudra pas l'effrayer... il y a des choses qu'il ignore... »

Elle s'aperçut qu'il écoutait non pas les paroles prononcées, mais la voix qui les prononçait, et que cette voix devait le plonger dans une sorte d'extase, car il se taisait et souriait. Alors elle sourit aussi et l'interrogea, l'obligeant ainsi à répondre.

« Vous avez tout de suite dit mon nom. Vous me connaissiez, n'est-ce pas? Moi-même il me semble qu'autrefois... Oui, vous me rappelez une de mes amies qui est morte...

— Madeleine Ferrand?

— Oui, Madeleine Ferrand.

— Je vous rappelle aussi peut-être le frère de cette amie, un collégien timide qui venait souvent au parloir et qui vous contemplait de loin...

— Oui, oui, affirma-t-elle... En effet, je me souviens... Nous avons même causé plusieurs fois... Vous rougissiez... Oui, oui, c'est cela... vous vous appeliez Stéphane... Mais ce nom de Maroux?...

— Madeleine et moi, nous n'étions pas du même père

— Ah ! dit-elle, voilà ce qui m'a trompée. »

Elle lui tendit la main.

« Eh bien, Stéphane, puisque nous sommes de vieux amis, et que la connaissance est faite de nouveau, nous remettrons tous nos souvenirs à plus tard. Pour l'instant il n'y a rien de plus pressé que de partir. Vous en avez la force?

— La force, oui, je n'ai pas trop souffert... Mais comment s'en aller d'ici?

— Par le même chemin que j'ai pris pour y venir... Une échelle qui communique avec le couloir supérieur des cellules... »

Il s'était levé.

« Vous avez eu le courage?... la témérité?... » dit-il, se rendant compte enfin de ce qu'elle avait osé faire.

« Oh! ce n'était pas bien difficile, déclara-t-elle. François était si inquiet! il prétend que vous occupez tous les deux d'anciennes chambres de torture... des chambres de mort... »

On eût dit que ces mots le sortaient violemment d'un rêve, et qu'il s'apercevait tout à coup que c'était folie de parler dans de telles circonstances.

« Allez-vous-en! François a raison...

Ah ! si vous saviez ce que vous risquez ! Je vous en prie... je vous en prie... »

Il était hors de lui, comme bouleversé par un péril imminent. Elle voulut le calmer, mais il la supplia :

« Une seconde de plus, c'est peut-être votre perte. Ne restez pas ici... Je suis condamné à mort, et à la mort la plus terrible. Regardez le sol sur lequel nous sommes... cette espèce de plancher... Mais non, c'est inutile... Ah ! je vous en prie... partez...

— Avec vous fit-elle.

— Oui, avec moi. Mais que vous soyez sauvée d'abord . . »

Elle résista et prononça fermement :

« Pour que nous soyons sauvés l'un et l'autre, Stéphane, il faut avant tout du calme. Ce que j'ai fait tout à l'heure en venant, nous ne pourons le refaire qu'en mesurant tous nos gestes et en maîtrisant notre émotion... Etes-vous prêt...?

— Oui, dit-il, dominé par sa belle assurance.

— Alors, suivez-moi. »

Elle s'avança jusqu'au bord même de l'abîme et se pencha.

« Tenez ma main, dit-elle, pour que je ne perde pas l'équilibre. »

Elle retourna, se plaqua contre la falaise et tâta la paroi de sa main libre.

Ne sentant pas l'échelle, elle se renversa un peu.

L'échelle s'était déplacée. Sans doute lorsque Véronique, d'un élan peut-être trop brusque, avait pris pied dans la grotte, le crochet de fer du montant de droite avait glissé, et l'échelle ne tenant plus que par l'autre crochet, avait oscillé comme un pendule.

Les échelons du bas se trouvaient maintenant hors de portée.



VIII

L'ANGOISSE.

Si Véronique avait été seule, elle eût eu un de ces mouvements de défaillance auxquels sa nature, pour vaillante qu'elle fût, ne pouvait se soustraire devant l'acharnement du destin. Mais, en face de Stéphane, qu'elle pressentait plus faible, et certainement épuisé par sa captivité, elle eut l'énergie de se contraindre, et elle annonça comme un incident très simple :

« L'échelle a basculé... on ne peut plus l'atteindre. »

Stéphane la regarda avec stupeur.

« En ce sas... en ce cas... vous êtes perdue.

— Pourquoi serions-nous perdus? demanda-t-elle en souriant.

— Il n'y a plus de fuite possible.

— Comment? Mais si. Et François?

— François?

— Certes. D'ici une heure au plus, François aura réussi à s'évader, et, voyant l'échelle et le chemin que j'ai pris, il nous appellera. Nous l'entendrons facilement. Il n'y a qu'à patienter.

— Patienter ! dit-il avec effroi... Attendre une heure ! Mais durant cette heure, il est hors de doute que *l'on* viendra. La surveillance est continuelle.

— Eh bien, nous nous tairons. »

Il désignait la porte que trouait un guichet.

« Et ce guichet, dit-il, chaque fois *ils* l'ouvrent. *Ils* nous verront à travers le grillage.

— Il y a un volet. Fermons-le.

— *Ils* entreront.

— Alors ne le fermons pas, et gardons toute notre confiance, Stéphane.

— C'est pour vous que j'ai peur.

— Il ne faut avoir peur ni pour moi ni pour vous... Au pis aller, nous sommes de taille à nous défendre, ajouta-t-elle en lui montrant un revolver qu'elle avait pris à la panoplie de son père et qui ne la quittait pas.

— Ah ! dit-il, ce que je crains, c'est que nous n'ayons même pas à nous défendre. *Ils* ont d'autres moyens.

— Lesquels?

Il ne répliqua pas. Il avait jeté vers le sol un regard rapide, et Véronique, un instant, examina la structure bizarre de ce sol.

Tout autour, formant le cercle au long des parois, c'était le granit lui-même, inégal et rugueux. Mais, dans ce granit, était inscrit un vaste carré dont on voyait, des quatres côtés, la fente profonde qui l'isolait, et dont les poutres qui le composaient étaient usées, creusées de rides, crevassées et tailladées, massives, cependant, et puissantes. Le quatrième côté suivait presque le bord de l'abîme. Vingt centimètres tout au plus l'en séparaient.

« Une trappe? dit-elle en frissonnant.

— Non, non, ce serait trop lourd, affirma-t-il.

— Alors?

— Je ne sais pas. Ce n'est rien, sans doute, que le vestige d'une chose d'autrefois qui ne fonctionne plus. Pourtant...

— Pourtant?...

— Cette nuit... ce matin plutôt, il y a eu des craquements là, en dessous... On aurait dit des essais, tout de suite interrompus, d'ailleurs, car il y a si longtemps !... Non, cela ne fonctionne plus, et ils ne peuvent pas s'en servir, *eux*.

— Qui, *eux?*

Sans attendre sa réponse, elle reprit :

« Écoutez, Stéphane, nous avons quelques moments devant nous, peut-être plus courts que nous le supposons. D'une minute à l'autre François sera libre et viendra à notre secours. Profitons du répit pour nous dire ce qu'il est bon que chacun de nous apprenne. Expliquons-nous tranquillement. Aucun danger immédiat ne nous menace. Ce ne sera pas du temps de perdu. »

Véronique affectait une sécurité qu'elle n'éprouvait pas. Que François s'évadât, elle n'en voulait point douter, mais qui pouvait affirmer que l'enfant s'approcherait de la fenêtre et apercevrait le crampon de l'échelle suspendue? Ne voyant pas sa mère, n'aurait-il pas l'idée, au

contraire, de suivre le souterrain et de courir jusqu'au Prieuré?

Cependant, elle se domina, sentant la nécessité de l'explication qu'elle sollicitait, et tout de suite, après s'être assise sur un ressaut de granit qui formait comme un siège, elle commença par mettre Stéphane au courant des événements dont elle avait été le témoin et l'un des principaux acteurs, depuis que ses recherches l'avaient conduite à la cabane abandonnée où gisait le cadavre de Maguennoc.

Récit terrifiant que Stéphane écouta sans une interruption, mais avec une épouvante que marquaient ses gestes de révolte et l'expression désespérée de son visage. La mort de M. d'Hergemont, surtout, et celle d'Honorine l'accablèrent. A l'un comme à l'autre il s'était vivement attaché.

« Voilà, Stéphane, dit Véronique, quand elle eut raconté les angoisses qu'elle avait subies après le supplice des sœurs Archignat, la découverte du souterrain et son entretien avec François, voilà tout ce qu'il est utile que vous connaissiez. Tout ce que j'ai caché à François, vous deviez le savoir, pour que nous puissions lutter contre nos ennemis. »

Il hocha la tête.

« Quels ennemis? dit-il. Moi aussi, et malgré vos explications, je pose la question même que vous m'adressiez. J'ai l'impression que nous sommes jetés dans un grand drame qci se joue depuis des années, depuis des siècles, et auquel nous ne sommes mêlés qu'à l'heure du dénouement, à l'heure où se produit le cataclysme formidable qu'ont préparé des générations d'hommes. Je me trompe peut-être. Peut-être ne s'agit-il que d'une série incohérente d'événements sinistres et de coïncidences absurdes au milieu desquels nous sommes ballottés, sans qu'il nous soit possible d'invoquer d'autre raison que la fantaisie du hasard. En réalité, je ne sais rien de plus que vous. Les mêmes ténèbres m'enveloppent. Les mêmes douleurs et les mêmes deuils me frappent. Tout cela n'est que folie, convulsions désordonnées, soubresauts insolites, crimes de sauvages, furie des temps barbares. »

Véronique l'approuva :

« Oui, des temps barbares, et c'est là ce qui me déconcerte le plus et qui m'impressionne tellement! Quel lien y a-t-il entre le passé et le présent, entre nos persécuteurs d'aujourd'hui et les hommes qui habitaient jadis ces cavernes et dont l'action se prolonge jusqu'à nous de façon si incompréhensible? A quoi se rapportent toutes ces légendes, que je ne connais d'ailleurs qu'à travers le délire d'Honorine et la détresse des sœurs Archignat? »

Ils parlaient à voix hasse, l'oreille toujours tendue. Stéphane écoutait les bruits du couloir. Véronique regardait du côté de la falaise dans l'espoir d'entendre le signal de François.

« Légendes bien compliquées, dit Stéphane, traditions obscures où il faut renoncer à déterminer ce qui est superstition et ce qui pourrait être vérité. De ce fatras de commérages, tout au plus est-il possible de dégager deux courants d'idées, celles qui ont rapport à la prédiction des trente cercueils, et celles qui concernent l'existence d'un trésor ou plutôt d'une pierre miraculeuse.

— On considère donc comme une prédiction, fit Véronique, ces quelques mots que j'ai lus sur le dessin de Maguennoc et que j'ai retrouvés sur le Dolmen-aux-Fées?

— Oui, une prédiction qui remonte à une époque indéterminée et qui, depuis des siècles, domine toute l'histoire et toute la vie de Sarek. De tout temps on cru qu'un jour viendrait où, dans un espace de douze mois, les trente écueils principaux qui entourent l'île, et qu'on appelle les trente cercueils, auraient leurs trente victimes, mortes de mort violente, et que, parmi ces trente victimes, il y aurait quatre femes qui mouraient en croix. C'est une tradition établie, indiscutable, qu'on se passe de père en fils, et qui n'a pas d'incrédules. Elle trouve sa forme dans ce vers et dans cet hémistiche de l'inscription du Dolmen-aux-Fées:

« *Pour les trente cercueils, trente victimes...* »

et,

« *Quatre femmes en croix...* »

— Soit, mais on a vécu tout de même, et de façon normale, paisible. Pourquoi l'explosion de la peur a-t-elle eu lieu cette année subitement?

— Cela provient beaucoup de Maguennoc. Maguennoc était un être bizarre, assez mystérieux, à la fois sorcier et rebouteux, guérisseur et charlatan, connaisant le cours des astres, les vertus des plantes, et que l'on consultait volontiers sur les choses du passé les plus lointai-

nes, comme sur celles de l'avenir. Or, Maguennoc annonçait depuis peu que l'année 1917 serait l'année fatidique.

— Pourquoi?

— Intuition, peut-être, pressentiment, divination, subconscience, choisissez l'explication à votre guise. Pour Maguennoc, qui ne dédaignait pas les pratiques de la magie la plus archaïque, il vous répondait vol d'oiseau ou entrailles de poule. Cependant sa prophétie s'appuyait sur quelque chose de plus sérieux. Il prétendait, et cela suivant des témoignages recueillis dans son enfance auprès des vieilles gens de Sarek, que, au début du siècle dernier, la dernière ligne de l'inscription sur le Dolmen-aux-Fées n'était pas encore effacée et que l'on pouvait lire ce vers qui rimait avec les « femmes en croix » :

« *Dans l'île Sark, en l'an quatorze et trois...* »

L'an quatorze et trois, c'est l'an dix-sept, et l'affirmation devint, ces derniers temps, d'autant plus impressionnante pour Maguennoc et pour ses amis que le nombre total se divisait en deux nombres, et que précisément en 1914 éclata la guerre. De ce jour, Maguennoc prit une importance croissante, et, de plus en plus sûr de ses prévisions, et de plus en plus inquiet, d'ailleurs, il annonça même que sa mort, suivie de la mort de M. d'Hergemont, serait le signal des catastrophes. Et l'année 1917 arriva, provoquant à Sarek une véritable terreur. Les événements approchaient.

— Cependant... cependant... observa Véronique, tout cela était absurde.

— Absurde, en effet, mais tout cela prit une signification singulièrement troublante le jour où Maguennoc, put confronter les bribes de prédictions gravées sur le Dolmen, et la prédiction complète !

— Il y parvint donc?

— Oui. Il découvrit sous les ruines de l'abbaye, dans un amas de pierres qui avaient formé autour comme une chambre protectrice, un vieux missel, abîmé, rongé, usé, mais où il y avait cependant quelques pages en bon état, — une, surtout, qui est celle que vous avez vue, ou plutôt dont vous avez vu la copie dans la cabane abandonnée.

— Copie faite par mon père?

— Par votre père, comme toutes celles que renferme le placard de son cabinet de travail. M. d'Hergemont, rappelez-vous, aimait à dessiner, à faire des aquarelles. Il copia la page enluminée, mais en ne reproduisant de la prédiction en vers qui accompagnait le dessin que les mots inscrits sur le Dolmen-aux-Fées.

— Et comment expliquez-vous cette ressemblance entre la femme crucifiée et moi?

— Je n'ai jamais eu entre les mains l'original, que Maguennoc avait communiqué à M. d'Hergemont, et qu'il gardait jalousement dans sa chambre. Mais M. d'Hergemont prétendait que cette ressemblance existait. En tout cas, il l'accentuait sur son dessin, malgré lui, se souvenant de tout ce que vous aviez souffert, et par sa faute, disait-il.

— Peut-être aussi, murmura Véronique, se sera-t-il rappelé cette autre prédiction faite jadis à Vorski: « Tu périras de la main d'un ami, et ta femme mourra sur la croix. » Alors, n'est-ce pas? cette coïncidence étrange l'aura frappé... au point même qu'il inscrivit en tête mes initiales de jeune fille: V. d'H?... »

Et elle ajouta, d'une voix plus basse:

« Et tout s'est passé selon les termes de l'inscription... »

Ils se turent. Comment n'auraient-ils pas songé à ces termes eux-mêmes, aux mots tracés, depuis des siècles, sur la page du missel et sur la Pierre du Dolmen? Si le destin n'avait encore offert aux trente cercueils de Sarek que vingt-sept victimes, est-ce que les trois dernières n'étaient pas là toutes prêtes à compléter l'holocauste, toutes trois enfermées, toutes trois captives au pouvoir des sacrificateurs? Et si, au sommet de la butte, près du Grand Chêne, ne se dressait encore qu'un triangle de croix, la quatrième n'allait-elle pas surgir bientôt pour une quatrième condamnée?

« François tarde beaucoup, » prononça Véronique, au bout d'un instant.

Elle s'approcha de l'abîme. L'échelle n'avait pas bougé, toujours inaccessible.

Stéphane dit à son tour:

« Les autres vont venir à ma porte... Il est étonnant qu'ils ne soient pas encore venus. »

Mais ils ne voulaient pas s'avouer mutuellement leur anxiété; et Véronique reprit, d'une voix calme:

« Et le trésor? La Pierre-Dieu?

— L'énigme n'est guère moins obscure, dit Stéphane, et elle repose également que sur un vers de l'inscription, le dernier:

« *La Pierre-Dieu qui donne mort ou vie.* »

« Qu'est-ce que c'est que cette Pierre-Dieu? La tradition veut que ce soit une pierre de miracle, et, selon M. d'Hergemont, c'est là une croyance qui remonterait aux époques les plus lointaines. De tout temps, à Sarek, on a cru à l'existence d'une pierre capable d'opérer des prodiges. Au moyen âge, on venait avec des enfants chétifs et difformes, que l'on étendait durant des jours et des nuits sur cette pierre, et qui se relevaient sains de corps et robustes. Les femmes stériles recouraient utilement au même remède, ainsi que les vieillards, que les blessés et tous les dégénérés. Seulement, il arriva que le lieu du pélerinage subit des changements, la pierre, toujours suivant la tradition, ayant été déplacée, et même, selon quelques-uns, ayant disparu. Au dix-huitième siècle, c'était le Dolmen-aux-Fées que l'on vénérait, et l'on y exposait encore parfois les enfants scrofuleux.

— Mais, dit Véronique, la pierre avait également des propriétés malfaisantes, puisqu'elle donnait la mort comme la vie?

— Oui, si l'on y touchait à l'insu de ceux qui avaient mission de la garder et de l'honorer. Mais sur ce point le mystère se complique encore, puisqu'il est question aussi d'une pierre précieuse, d'une sorte de bijou fantastique qui dégage des flammes, brûle ceux qui le portent, et leur fait subir le supplice de l'enfer.

— C'est ce qui serait advenu à Maguennoc, d'après Honorine... fit observer Véronique.

— Oui, répondit Stéphane, mais là nous entrons dans le présent. Jusqu'ici, je vous ai parlé du passé fabuleux, des deux légendes, de la prédiction et de la Pierre-Dieu. L'aventure de Maguennoc ouvre la période actuelle, qui d'ailleurs est à peine moins ténébreuse que l'ancienne. Qu'est-il arrivé à Maguennoc? Nous ne le saurons sans doute jamais. Il y avait déjà une huitaine de jours qu'il demeurait à l'écart, sombre et sans travailler, lorsqu'un matin il fit irruption dans le bureau de M. d'Hergemont en hurlant:

« J'y ai touché !... Je suis perdu !... J'y
« ai touché !... Je l'ai prise dans ma
« main... Elle me brûlait comme du feu,
« mais j'ai voulu la garder... Ah ! voilà
« des jours qu'elle me ronge les os. C'est
« l'enfer ! C'est l'enfer ! »

Et il nous montra la paume de sa main, toute brûlée, comme dévorée par un cancer. On voulut le soigner. Mais il semblait absolument fou, et il bégayait:

« C'est moi la première victime... Le
« feu va me monter jusqu'au cœur... Et,
« après moi, ce seront les autres... »

Le soir même, d'un coup de hache, il se tranchait la main. Une semaine plus tard, après avoir jeté l'effroi dans l'île de Sarek, il s'en allait.

— Où allait-il?

— En pélerinage à la chapelle du Faouët, près de l'endroit où vous l'avez trouvé mort.

— Qui l'a tué, selon vous?

— Certainement un des êtres qui correspondaient entre eux par les signaux inscrits le long de la route, un des êtres qui vivent cachés dans les cellules, et qui poursuivent une entreprise que j'ignore.

— Ceux qui vous ont attaqués, François et vous, par conséquent?

— Oui, et qui, aussitôt après, se servant des vêtements qu'ils nous avaient dérobés auparavant, ont joué le rôle de François et le mien.

— Dans quel but?

— Pour pénétrer plus facilement dans le Prieuré, et puis, en cas d'insuccès, pour dérouter les recherches.

— Mais, depuis qu'ils vous gardent ici, vous ne les avez pas vus?

— Je n'ai vu, ou plutôt entre-aperçu, qu'une femme. Elle vient la nuit. Elle m'apporte à manger et à boire, me délie les mains, relâche un peu les liens qui serrent mes jambes, et revient deux heures après.

— Elle vous a parlé?

— Une seule fois, la première nuit, à voix basse, et pour me dire que, si j'appelais, si je criais, ou si j'essayais de fuir, François paierait pour moi.

— Cependant, au moment de l'attaque, vous n'avez pas pu discerner?...

— Je n'en sais pas plus que François à ce propos.

— Et rien ne faisait prévoir cette agression?

— Rien. Le matin, M. d'Hergemont reçut, au sujet de l'enquête qu'il poursuivait sur tous ces faits, deux lettres importantes. L'une de ces lettres, écrite par un vieux noble châtelain de Bretagne, connu pour ses attaches royalistes, était



LE MUR SE DRESSAIT DERRIÈRE EUX, LE DÉNOUEMENT APPROCHAIT (p. 71.)

accompagnée d'un document curieux trouvé par lui dans les papiers de son arrière-grand-père: le plan de cellules souterraines que les Chouans occupaient jadis à Sarek. C'étaient évidemment ces mêmes demeures druidiques dont parlent les légendes. Le plan indiquait l'entrée sur les Landes-Noires et marquait deux étages, tous deux terminés par une chambre de supplice. François et moi, nous sommes donc partis en exploration, et c'est au retour que nous avons été attaqués.

— Et, depuis, vous n'avez fait aucune découverte?

— Aucune.

— Mais François m'a cependant parlé d'un secours qu'il attendait... quelqu'un qui avait promis son assistance?

— Oh! un enfantillage, une idée de François, qui se rattache précisément à la seconde lettre reçue le même matin par M. d'Hergemont.

— Et il s'agissait?... »

Stéphane ne répondit pas aussitôt. Certains symptômes lui donnaient à croire qu'on les épiait à travers la porte. Mais, s'étant approché du judas, il ne vit personne dans la partie opposée du couloir.

— Ah! dit-il, si l'on doit nous secourir, qu'on se hâte! D'une minute à l'autre ils vont venir, *eux*.

— Il y a donc réellement une aide possible?

— Oh! fit-il, nous ne devons pas y attacher beaucoup d'importance, mais tout de même c'est assez bizarre. Vous savez que Sarek a eu plusieurs fois la visite d'officiers ou de commissaires chargés d'explorer les abords de l'île, où pouvait se dissimuler quelque station de sous-marins. La dernière fois, le délégué spécial, venu de Paris, le capitaine Patrice Belval (1), un mutilé de la guerre, entra en relations avec M. d'Hergemont, qui lui raconta la légende de Sarek et les appréhensions que nous commencions, malgré tout, à éprouver. C'était au lendemain du départ de Maguennoc. Ce récit intéressa si vivement le capitaine Belval qu'il promit d'en parler à un de ses amis de Paris, un gentilhomme Espagnol ou Portugais, don Luis Perenna, un être extraordinaire, paraît-il, capable de débrouiller les énigmes les plus com-

(1) Voir le *Triangle d'Or*.



pliquées et de mener à bien les entreprises les plus audacieuses.

Quelques jours après le départ du capitaine Belval, M. d'Hergemont recevait de ce don Luis Perenna la lettre dont je vous ai parlé, et dont, malheureusement, il ne nous lut que le début:

« Monsieur, je considère l'incident de « Maguennoc comme assez grave et vous « prie, à la moindre alerte nouvelle,de « télégraphier à Patrice Belval. Si j'en « crois certains symptômes, vous êtes « au bord de l'abîme. Mais vous seriez « au fond même de cet abîme que vous « n'auriez rien à craindre, si je suis averti « à temps. A partir de cette minute-là, « je réponds de tout, quoi qu'il arrive, « alors même que tout vous semblerait « perdu et que tout même serait perdu.

« Quant à l'énigme de la Pierre-Dieu, « elle est enfantine, et je m'étonne vraiment qu'avec les données très suffisan- « tes que vous avez fournies à Belval on « puisse la considérer une seconde com- « me inexplicable. Voici en quelques « mots ce qui a intrigué tant de généra- « tions d'hommes... »

— Eh bien? fit Véronique avide de savoir.

— Comme je vous l'ai dit, M. d'Hergemont ne nous a pas communiqué la fin de la lettre. Il l'a lue devant nous, en murmurant d'un air stupéfait: « Est-ce possible?... Mais oui, mais oui, c'est cela... Quel prodige! » Et comme nous l'interrogions, il nous a répondu: « Je « vous mettrai au courant ce soir, mes « enfants, à votre retour des Landes- « Noires. Sachez seulement que cet « homme, vraiment extraordinaire, il n'y « a pas d'autre mot, me révèle, sans plus « de façon et sans plus de renseigne- « ments, le secret de la Pierre-Dieu et « l'endroit exact où elle se trouve, et si « logiquement qu'aucune hésitation n'est « possible. »

— Et le soir?

— Le soir, François et moi, nous étions enlevés et M. d'Hergemont était assassiné. »

Véronique réfléchit.

« Qui sait, dit-elle, si on n'a pas voulu lui dérober cette lettre si importante? Car enfin le vol de la Pierre-Dieu me semble être le seul motif qui puisse expliquer toutes les machinations dont nous sommes les victimes.

— Je le crois aussi, mais M. d'Hergemont, sur la recommandation de don Luis Perenna, a déchiré la lettre devant nous.

— De sorte que, en fin de compte, ce don Luis Perenna n'a pas été prévenu.

— Cependant, François?...

— Non.

— François ignore la mort de son grand-père, et ne doute pas, par conséquent que M. d'Hergemont, constatant sa disparition à lui, François, et la mienne, n'en ait averti don Luis Perenna, lequel, dans ce cas, ne pourrait tarder. En outre François a un autre motif d'attendre...

— Sérieux?

— Non. François est encore très enfant. Il a lu beaucoup de livres d'aventures qui ont fait travailler son imagination. Or le capitaine Belval lui a raconté sur son ami Perenna des choses si fantastiques, il le lui a montré sous un jour si étrange, que François est persuadé que don Luis Perenna n'est autre qu'Arsène Lupin. D'où une confiance absolue, et la certitude qu'en cas de danger l'intervention miraculeuse se produirait à la minute même où elle serait nécessaire. »

Véronique ne put s'empêcher de sourire...

« C'est un enfant, en effet, mais les enfants ont de ces intuitions dont il faut tenir compte... Et puis, cela lui donne du courage et de la bonne humeur. A son âge, comment aurait-il supporté l'épreuve s'il n'avait pas eu cet espoir? »

L'angoisse remontait en elle. Tout bas, elle dit:

« N'importe d'où vienne le salut, pourvu qu'il vienne à temps, et que mon fils ne soit pas la victime de ces êtres effrayants! »

Ils gardèrent un long silence. L'ennemi invisible et présent pesait sur eux de tout son poids formidable. Il était partout, maître de l'île, maître des demeures souterraines, maître des landes et des bois, maître de la mer environnante, maître des dolmens et des cercueils. Il rattachait aux époques monstrueuses du passé les heures actuelles, aussi monstrueuses. Il continuait l'histoire selon les rites d'autrefois, et frappait les coups mille fois annoncés.

« Mais pourquoi? Dans quel but? Qu'est-ce que tout cela veut dire? demandait Véronique avec découragement. Quel rapport établir entre ceux d'au-

jourd'hui et ceux de jadis? Comment expliquer que l'œuvre soit reprise, et selon les mêmes moyens barbares? »

Et, après un nouveau silence elle prononçait, car, au fond d'elle, par delà les mots échangés et les problèmes insolubles, l'obsédante pensée ne cessait de la poursuivre:

« Ah! si François était là! Si nous étions tous les trois à combattre! Que lui est-il arrivé? Qu'est-ce qui le retient dans sa cellule? Un obstacle imprévu?.. »

C'était au tour de Stéphane de la réconforter:

« Un obstacle? Pourquoi cette supposition? Il n'y a pas d'obstacle... Seulement le travail est long...

— Oui, oui, vous avez raison... le travail est long et difficile... Ah! je suis sûre que lui, il ne se décourage pas! Quelle belle humeur! Quelle confiance! « Une mère et un fils qui se sont retrou« vés ne peuvent plus être séparés l'un « de l'autre, me disait-il. On peut encore « nous persécuter, mais nous désunir, ja« mais. En dernier ressort, nous serons vainqueurs. » Il disait vrai, n'est-ce pas Stéphane? N'est-ce pas, je n'ai pas retrouvé mon fils pour le perdre?... Non, non, ce serait trop injuste, et il n'est pas admisible... »

Stéphane la regarda étonné qu'elle s'interrompît. Véronique écoutait.

« Qu'y a-t-il? fit Stéphane.

— Des bruits... » dit-elle.

Comme elle, il écouta.

« Oui... oui... en effet...

— C'est peut-être François que nous entendons, dit-elle... C'est peut-être là-haut... »

Elle allait se lever. Il la retint.

« Non, c'est un bruit de pas dans le couloir...

— Alors?... Alors?... » dit Véronique.

Ils se contemplaient éperdus, sans prendre de décision, ne sachant que faire...

Le bruit se rapprochait. L'ennemi ne devait se douter de rien, car les pas étaient ceux d'une personne qui ne dissimule point son approche.

Stéphane prononça lentement:

«Il ne faut pas qu'on me voie debout... Je vais reprendre ma place... Vous attacherez mes liens à peu près... »

Ils demeurèrent hésitants, comme s'ils avaient l'espoir absurde que le danger s'éloignerait de lui-même. Et puis soudain, s'arrachant à cette sorte de stupeur qui la paralysait, Véronique se détermina.

« Vite... les voilà... étendez-vous... »

Il obéit. En quelques secondes, elle replaça les cordes sur lui et autour de lui ainsi qu'elle les avait trouvées, mais sans prendre la peine de les nouer.

« Tournez-vous du côté de la roche, dit-elle, cachez vos mains... elles vous dénonceraient.

— Et vous?

— Ne craignez rien. »

Elle se baissa et s'allongea contre la porte, dont le judas, barré des lames de fer, formait saillie dans l'intérieur, de telle façon qu'on ne pouvait la voir.

Au même moment, dehors, l'ennemi s'arrêta. Malgré l'épaisseur de la porte, Véronique entendit le froissement d'une robe.

Et au-dessus d'elle, *on* regarda.

Minute effrayante! le moindre indice donnait l'éveil.

« Ah! pensa Véronique, pourquoi reste-t-*elle*? Y a-t-il quelque preuve de ma présence?... mes vêtements?... »

Elle songea que ce devait être plutôt Stéphane, dont l'attitude ne semblait pas naturelle, ou dont les liens n'avaient point leur aspect ordinaire.

Et tout à coup il y eut un mouvement dehors, et l'on siffla légèrement à deux reprises.

Alors, de la partie lointaine du couloir, il arriva un autre bruit de pas, qui s'agrandit dans le silence solennel et qui vint s'arrêter comme le premier derrière la porte. Des paroles furent échangées. On se concertait.

Par petits gestes, Véronique avait atteint sa poche. Elle sortit son revolver et posa son doigt sur la gâchette. Si l'on entrait, elle se dressait et tirait coup sur coup, sans hésiter. La moindre hésitation, n'eût-ce pas été la perte de François?

❀ ❀ ❀

IX

LA CHAMBRE DE MORT.

Le calcul était juste à condition que la porte s'ouvrît à l'extérieur, et que les ennemis fussent aussitôt à découvert. Véronique examina donc le battant, et, subitement, constata qu'il y avait en bas, contrairement à toute logique, un gros verrou solide et massif. Allait-elle s'en servir?

Elle n'eut pas le temps de réfléchir aux avantages ou aux inconvénients de ce projet. Elle avait entendu un cliquetis de clefs, et, presque en même temps, le bruit d'une clef qui heurtait la serrure.

La vision très nette de ce qui pouvait advenir frappa Véronique. Devant l'irruption des agresseurs, désemparée, gênée dans ses mouvements, elle viserait mal et ses coups ne porteraient pas. En ce cas *on* refermerait la porte, et, sans tarder, *on* courrait à la cellule de François.

Cette idée l'affola, et l'acte qu'elle accomplit fut instinctif et immédiat. D'un geste, elle poussa le verrou du bas. D'un autre geste, s'étant dressée à demi, elle rabattit le volet de fer sur le guichet. Un loquet se déclencha. On ne pouvait plus ni entrer ni regarder.

Tout de suite elle comprit l'absurdité de cet acte, qui ne mettait pas d'obstacle aux menaces de l'ennemi. Stéphane, qui avait bondi jusqu'auprès d'elle, le lui dit :

« Mon Dieu, qu'avez-vous fait? Ils ont bien vu que je ne bougeais pas, et ils savent que je ne suis pas seul.

— Justement, dit-elle, essayant de se défendre. Ils vont essayer de démolir cette porte, ce qui nous donnera tout le temps nécessaire.

— Le temps nécessaire à quoi?

— A notre fuite.

— Comment?

— François va nous appeler... François... »

Elle n'acheva pas. Ils entendaient maintenant le bruit des pas qui s'éloignaient rapidement dans les profondeurs du couloir. Aucun doute : l'ennemi, sans se soucier de Stéphane, dont l'évasion ne lui semblait pas possible, l'ennemi se rendait à l'étage supérieur des cellules. Ne pouvait-il pas supposer, d'ailleurs, qu'il y avait accord entre les deux amis, et que c'était l'enfant qui se trouvait dans la cellule de Stéphane et qui avait barricadé la porte?

Véronique avait donc précipité les événements dans le sens qu'elle redoutait pour tant de motifs : là-haut, François serait surpris au moment même où il se disposait à fuir.

Elle fut atterrée.

« Pourquoi suis-je venue ici? murmura-t-elle. Il eût été si simple de l'attendre ! A nous deux nous vous sauvions en toute certitude... »

Dans la confusion de son esprit une idée passa ; n'avait-elle pas voulu hâter la délivrance de Stéphane parce qu'elle connaissait l'amour de cet homme? et n'était-ce pas une curiosité indigne qui l'avait jetée dans cette entreprise? Idée affreuse, qu'elle écarta aussitôt en disant:

« Non, il fallait venir. C'est le destin qui nous persécute.

— Ne le croyez pas, dit Stéphane, tout s'arrangera pour le mieux.

— Trop tard ! dit-elle en hochant la tête.

— Pourquoi? qui nous prouve que François n'ait pas quitté la cellule? Vous le supposiez vous-même tout à l'heure...»

Elle ne répondit pas. Son visage se contractait, tout pâle. A force de souffrir elle avait acquis une sorte d'intuition du mal qui la menaçait. Or, le mal était partout. Les épreuves recommençaient, plus terribles que les premières.

« La mort nous environne, » dit-elle.

Il tenta de sourire.

« Vous parlez comme parlaient les gens de Sarek. Vous avez les mêmes peurs...

— Ils avaient raison d'avoir peur. Et, vous-même, vous sentiez bien l'horreur de tout cela. »

Elle s'élança vers la porte, tira le verrou, essaya d'ouvrir, mais que pouvait-

elle contre ce battant massif que renforçaient des plaques de fer?

Stéphane lui saisit le bras.

« Un instant... Ecoutez... On dirait...

— Oui, fit-elle, c'est là-haut qu'ils frappent... au-dessus de nous... dans la cellule de François...

— Mais non, mais non, écoutez... »

Un long silence, et puis des coups résonnèrent dans l'épaisseur de la falaise. C'était *au-dessous* d'eux

« Les mêmes coups que j'ai entendus ce matin, dit Stéphane avec effarement... le même travail dont je vous ai parlé... Ah ! je comprends !...

— Quoi ! Que voulez-vous dire?... »

Les coups se répétaient à intervalles égaux, puis ils cessèrent, et cc fut alors un bruit sourd, ininterrompu, avec des grincements plus aigus et des craquements subits. Cela ressemblait à l'effort d'une machine que l'on met en marche, d'un de ces cabestans qui servent au bord de la mer à remonter les barques.

Véronique écoutait, dans l'attente éperdue de ce qui allait advenir, cherchant à deviner, épiant quelque indice dans les yeux de Stéphane, qui se tenait devant elle et qui la regardait comme on regarde au moment du péril une femme que l'on aime.

Et soudain elle chancela et dut s'appuyer d'une main à la paroi. On eût dit que la grotte, que la falaise toute entière, bougeait dans l'espace.

« Oh ! murmura-t-elle, est-ce moi qui tremble ainsi?... Est-ce la peur qui me secoue des pieds à la tête? »

Violemment, elle prit les deux mains de Stéphane et lui demanda :

« Répondez... je veux savoir... »

Il ne répondit pas. Il n'y avait point de peur dans ses yeux mouillés de larmes, rien qu'un amour immense, un désespoir sans bornes. Il ne pensait qu'à elle.

D'ailleurs, était-ce nécessaire qu'il expliquât ce qui se passait, et la réalité ne s'offrait-elle pas elle-même à mesure que les secondes s'écoulaient? Etrange réalité, sans rapport avec les faits habituels, en dehors de tout ce que l'imagination peut inventer dans le domaine du mal ; étrange réalité dont Véronique, qui commençait à en percevoir les symptômes, se refusait encore à tenir compte.

Comme une trappe, mais une trappe qui fonctionnerait à l'inverse, le carré d'énormes solives, placé au milieu de la grotte, se soulevait en pivotant autour de l'axe immobile qui constituait sa charnière le long de l'abîme. Le mouvement, presque insensible, était celui d'un énorme couvercle qui s'ouvre, et cela formait déjà comme un tremplin qui montait du bord jusqu'au fond de la grotte, tremplin de pente très faible encore et où l'on gardait facilement son équilibre...

Au premier instant, Véronique crut que le but de l'ennemi était de les écraser entre le plancher implacable et le granit de la voûte. Mais, presque aussitôt, elle comprit que l'abominable machine, en se dressant comme un pont-levis qu'on referme, avait comme mission de les précipiter dans l'abîme. Et cette mission, elle l'accomplirait inexorablement. Le dénouement était fatal, inéluctable. Quoi qu'ils tentassent, quels que fussent leurs efforts pour se cramponner, il arriverait une minute où le tablier du pont-levis serait debout, tout droit, partie intégrante de la falaise abrupte.

« C'est affreux... c'est affreux... » murmura-t-elle.

Leurs mains ne s'étaient pas désunies. Stéphane pleurait silencieusement.

Elle gémit :

« Rien à faire, n'est-ce pas?

— Rien, dit-il.

— Cependant, il y a de l'espace autour de ce plancher. La grotte est ronde. Nous pourrions...

— L'espace est trop petit. Si l'on essayait de se mettre entre l'un des trois côtés de ce carré et les parois on serait broyé. Tout cela est calculé. J'y ai réfléchi souvent.

— Alors?

— Il faut attendre.

— Quoi? Qui?

— François.

— Oh ! François, dit-elle avec un sanglot, peut-être est-il condamné lui aussi... Ou bien peut-être nous cherche-t-il et va-t-il tomber dans quelque piège. En tout cas, je ne le verrai pas... Et il ne saura rien... Et il n'aura même pas vu sa mère avant de mourir... »

Elle serra fortement les mains du jeune homme et lui dit :

« Stéphane, si l'un de nous échappe à la mort, — et je souhaite que ce soit vous...

— Ce sera vous, dit-il avec conviction. Je m'étonne même que l'ennemi vous

inflige mon supplice. Mais, sans doute, ignore-t-il que c'est vous qui êtes ici.

— Cela m'étonne aussi, fit Véronique... un autre supplice m'est réservé à moi... Mais que m'importe, si je ne dois plus revoir mon fils! Stéphane, je vous le confie, n'est-ce pas? Je sais déjà tout ce que vous avez fait pour lui... »

Le plancher continuait à monter très lentement, avec une trépidation inégale et des sursauts brusques. La pente s'accentuait. Encore quelques minutes et ils n'auraient plus le loisir de parler librement, dans le calme.

Stéphane répondit :

« Si je survis, je vous jure de mener ma tâche jusqu'au bout. Je vous le jure en souvenir...

— En souvenir de moi, dit-elle fermement, en souvenir de la Véronique que vous avez connue... et que vous avez aimée. »

Il la regarda passionnément :

— Vous savez donc?...

— Oui, et je vous le dis franchement. J'ai lu votre journal... Je connais votre amour... et je l'accepte... »

Elle sourit tristement.

« Pauvre amour que vous offriez à celle qui était absente... et que vous offrez maintenant à celle qui va mourir...

— Non, non, dit-il avidement, ne croyez pas cela... Le salut est proche peut-être... je le sens, mon amour ne fait pas partie du passé, mais de l'avenir. »

Il voulut lui baiser les mains.

« Embrassez-moi, dit-elle, en lui tendant son front. »

Chacun d'eux avait dû poser l'un de ses pieds au bord de l'abîme, sur la ligne étroite de granit que suivait le quatrième côté du tremplin.

Ils s'embrassèrent gravement.

« Tenez-moi bien », dit Véronique.

Elle se renversa le plus possible, en levant la tête, et appela d'une voix étouffée :

« François... François... »

Mais il n'y avait personne à l'orifice supérieur! L'échelle y pendait toujours par un de ses crampons, hors de portée.

Véronique se pencha au-dessus de la mer. A cet endroit le renflement de la falaise avait moins de saillie, et elle vit, entre les récifs couronnés d'écume, un petit lac aux eaux dormantes, toutes paisibles, et si profondes que l'on n'en discernait pas le fond. Elle pensa que la mort serait plus douce là que sur les récifs aux pointes aiguës, et elle dit à Stéphane, dans un besoin subit d'en finir et de se soustraire à l'agonie trop lente :

« Pourquoi attendre le dénouement? mieux vaut mourir que cette torture...

— Non, non, s'écria-t-il révolté à l'idée que Véronique pût disparaître.

— Vous espérez donc?

— Jusqu'à la dernière seconde, puisqu'il s'agit de vous.

— Je n'espère plus, » dit-elle.

Aucun espoir non plus ne le soutenait, mais il eût tant voulu endormir le mal de Véronique, et garder pour lui tout le poids de l'épreuve suprême!

La montée continuait. La trépidation avait cessé, et la pente du plancher s'accentuait, atteignant déjà le bas du guichet, à mi-hauteur de la porte. Mais il y eut comme un déclenchement brusque, un choc violent, et tout le guichet fut recouvert. Il devenait impossible de se tenir debout.

Ils s'étendirent dans le sens de l'inclinaison, en s'arcboutant des pieds sur la bande de granit.

Deux secousses encore se produisirent, amenant chaque fois une poussée plus forte de l'extrémité supérieure. Le haut de la paroi du fond fut atteint, et l'énorme machine se rabattit peu à peu, en suivant la voûte vers l'ouverture de la grotte. Très nettement, on pouvait voir qu'elle s'encastrerait de façon exacte dans cette ouverture et qu'elle la fermerait hermétiquement, à la manière d'un pont-levis. Le roc avait été taillé pour que la funèbre besogne s'accomplît sans laisser de place au hasard.

Ils ne prononçaient pas une parole. Les mains jointes, ils étaient résignés. Leur mort prenait le caractère d'un événement décrété par le destin. Dans les profondeurs des siècles, la machine avait été construite, puis reconstruite sans doute, réparée, mise au point, et, le long des siècles, elle avait, mue par d'invisibles bourreaux, donné la mort à des coupables, à des criminels, à des innocents, à des hommes d'Armorique, de Gaule, de France ou de race étrangère. Prisonniers de guerre, moines sacrilèges, paysans persécutés, chouans, bleus, soldats de la Révolution, un à un, le monstre les avait jetés à l'abîme.

Aujourd'hui, c'était leur tour.

Ils n'avaient même pas cet amer soulagement que l'on trouve dans la haine et dans la fureur. Qui haïr? Ils mou-

raient au milieu des ténèbres les plus épaisses, sans qu'un visage ennemi se dégageât de cette nuit implacable. Ils mouraient pour l'accomplissement d'une œuvre qu'ils ignoraient, pour faire nombre, aurait-on pu dire, et pour que fussent exécutées d'absurdes prophéties, des volontés imbéciles, comme les ordres donnés par des dieux barbares et formulés par des prêtres fanatiques. Ils étaient, chose inouïe, les victimes de quelque sacrifice expiatoire, de quelque holocauste offert aux divinités d'une religion sanguinaire !

Le mur se dressait derrière eux. Encore quelques minutes il serait vertical. Le dénouement approchait.

Plusieurs fois Stéphane dut retenir Véronique. Une terreur croissante troublait l'esprit de la jeune femme. Elle eût voulu se précipiter...

« Je vous en prie, balbutiait-elle, laissez-moi... je souffre trop... »

Elle n'eût pas retrouvé son fils que, jusqu'au bout, elle fût restée maîtresse d'elle-même. Mais l'image de François la bouleversait. L'enfant devait être captif également... on devait le torturer et l'immoler comme sa mère sur l'autel des dieux exécrables.

« Non, non, il va venir, affirmait Stéphane... Vous serez sauvée... je le veux... j'en suis sûr... »

Elle répondit avec égarement :

« Il est enfermé comme nous... on le brûle avec des torches... on le perce à coups de flèches... on lui déchire la chair... Ah ! mon pauvre petit !...

— Il va venir, mon amie... Il vous l'a dit, rien ne peut séparer une mère et un fils qui se sont retrouvés...

— C'est dans la mort que nous nous sommes retrouvés... c'est la mort qui nous réunira. Et que ce soit tout de suite !... Je ne veux pas qu'il souffre... »

La douleur était trop forte. D'un effort elle dégagea ses mains des mains de Stéphane et fit un mouvement pour s'élancer. Mais aussitôt elle se renversa contre le pont-levis en poussant, de même que Stéphane, un cri de stupeur.

Quelque chose avait passé devant leurs yeux, puis avait disparu. Cela venait du côté gauche.

« L'échelle... c'est l'échelle... n'est-ce pas? murmura Stéphane.

— Oui, c'est François... dit Véronique, haletante de joie et d'espoir... Il est sauvé... Il vient nous secourir... »

A ce moment le mur de supplice était presque droit. Il frémissait sous leurs épaules, implacable. La grotte n'existait plus derrière eux. Ils appartenaient à l'abîme, tout au plus accrochés à une étroite corniche.

Véronique se pencha de nouveau. L'échelle revint, puis s'immobilisa, assujettie au moyen de ses deux crampons.

En haut, au creux de l'orifice, il y avait un visage d'enfant, et cet enfant souriait et gesticulait.

« Maman, maman... vite... »

L'appel était pressant et passionné. Les deux bras se tendaient vers le groupe. Véronique gémit :

« Ah ! c'est toi... c'est toi, mon chéri...

— Vite, maman, je tiens l'échelle... Vite... il n'y a aucun danger...

— Je viens, mon chéri... me voici... »

Elle avait saisi le montant le plus proche. Cette fois, aidée par Stéphane, elle n'eut pas de mal à s'établir sur le dernier échelon. Mais elle lui dit :

« Et vous, Stéphane? Vous me suivez, n'est-ce pas?

— J'ai le temps, dit-il, hâtez-vous...

— Non, promettez-moi...

— Je vous le jure, hâtez-vous... »

Elle gravit quatre échelons et s'arrêta en disant :

« Vous venez, Stéphane? »

Déjà il s'était retourné contre la falaise et avait engagé la main gauche dans une étroite fissure qui demeurait entre le pont-levis et le roc. Sa main droite atteignit l'échelle, et il put poser le pied sur le barreau inférieur. Il était sauvé, lui aussi.

Avec quelle allégresse Véronique franchit l'espace ! Que le vide s'ouvrît au-dessous d'elle, est-ce que cela pouvait lui importer, alors que son fils était là, qu'il l'attendait, et qu'elle allait enfin le serrer contre elle !

« Me voici... me voici... disait-elle... me voici, mon chéri. »

Rapidement elle engagea sa tête et ses épaules dans la fenêtre. L'enfant l'attira. Elle enjamba le rebord. Enfin elle était auprès de son fils ! Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

« Ah !... maman !... Est-ce possible ! maman !... »

Mais elle n'avait pas refermé ses bras sur lui qu'elle se rejeta un peu en arrière. Pourquoi? Elle ne savait pas. Une gêne inexplicable arrêtait son effusion.

« Viens, viens, dit-elle en l'entraînant

au plein jour de la fenêtre ; viens, que je te regarde. »

L'enfant se laissa faire. Elle l'examina deux ou trois secondes, pas davantage, et, tout à coup, avec un sursaut d'épouvante proféra :

« C'est donc toi? C'est donc toi l'assassin? »

Horreur! Elle retrouvait le visage même du monstre qui avait tué devant elle M. d'Hergemont et Honorine!

« Tu me reconnais donc? » ricana-t-il.

Au ton même de l'enfant, Véronique comprit son erreur. Celui-là n'était pas François, mais l'autre, celui qui avait joué son rôle infernal avec les vêtements habituels de François.

Il ricana de nouveau.

« Ah! tu commences à te rendre compte, madame! n'est-ce pas, tu me reconnais? »

La figure exécrable se contractait, devenait méchante, cruelle, animée de l'expression la plus vile.

« Vorski!... Vorski!... bégaya Véronique... C'est Vorski que je reconnais en toi... »

Il éclata de rire.

« Pourquoi pas?... Crois-tu que je vais renier papa comme tu l'as renié?

— Le fils de Vorski?... son fils!... répétait Véronique.

— Mon Dieu! oui, son fils!... Que veux-tu? il avait bien le droit d'avoir deux fils, ce brave homme! Moi d'abord, et puis le doux François.

— Le fils de Vorski! dit une fois encore Véronique.

— Et un rude gaillard, madame, je te le jure, digne de son papa, élevé dans les bons principes. Je te l'ai déjà montré, hein? Mais ce n'est pas fini... nous n'en sommes qu'au début... Tiens, veux-tu que je t'en donne une nouvelle preuve? Regarde donc un peu ce nigaud de précepteur... Non, mais regarde comment ça va quand je m'en mêle!... »

D'un bond il fut à la fenêtre. La tête de Stéphane apparaissait. L'enfant saisit un caillou et frappa de toutes ses forces, repoussant le fugitif.

Véronique, qui avait hésité au premier moment, ne comprenant pas la menace, s'élança et saisit le bras de l'enfant. Trop tard. La tête disparut. Les crampons de l'échelle sortirent du rebord. On entendit un grand bruit, puis tout en bas le bruit d'une chute dans l'eau.

Aussitôt Véronique courut à la fenêtre. L'échelle flottait sur la partie que l'on pouvait apercevoir du petit lac, immobile dans son cadre de récifs. Rien n'indiquait l'endroit où Stéphane était tombé. Aucun remous. Aucune ride.

Elle appela.

« Stéphane!... Stéphane!... »

Nulle réponse. Le grand silence de l'espace, où la brise se tait, où la mer s'endort.

« Ah! misérable, qu'est-ce que tu as fait? » articula Véronique.

— Pleure pas, la dame, dit-il... le sieur Stéphane élevait ton fils comme une mazette. Allons, il faut rire. Si on s'embrassait? Veux-tu, la dame à papa? Voyons, quoi, tu fais une tête! Tu me détestes donc bien? »

Il s'approchait, les bras tendus. Vivement elle braqua sur lui son revolver.

« Va-t'en... va-t'en, ou je te tue comme une bête enragée. Va-t'en... »

La figure de l'enfant se fit encore plus sauvage. Il recula pas à pas, en grinçant :

« Ah! tu me paieras ça, jolie dame! Comment! Je vais pour t'embrasser... je suis plein de bons sentiments... et tu veux faire le coup de feu? Tu me le paieras avec du sang... du beau sang rouge qui coule... du sang... du sang...»

On eût dit que ce mot lui était agréable à prononcer. Il le répéta plusieurs fois, puis, de nouveau, lança un éclat de rire mauvais, et il s'enfuit par le tunnel qui conduisait au Prieuré, en criant :

« Le sang de ton fils, maman Véronique... le sang de ton François bien-aimé... »

❀ ❀ ❀

X

L'ÉVASION.

Frissonnante, indécise, Véronique écouta jusqu'à ce que le dernier pas eût retenti. Que faire? Le meurtre de Stéphane avait détourné un instant sa pensée de François, et voilà qu'elle était reprise d'angoisse. Qu'était devenu son fils? Devait-elle le rejoindre au Prieuré et le défendre contre les dangers qui le menaçaient? »

« Voyons, voyons, dit-elle, je perds la tête... Quoi ! réfléchissons... Il y a quelques heures François me parlait à travers les murs de sa prison... car c'était bien lui alors... c'était bien François qui, la veille, saisissait ma main et la caressait de ses baisers... Une mère ne se trompe pas, et je frémissais de tendresse et d'amour... Mais depuis... depuis ce matin, n'a-t-il pas quitté sa prison? »

Elle demeura songeuse, et ensuite prononça lentement :

« C'est cela... voilà ce qui s'est passé... En bas, à l'étage inférieur, Stéphane et moi, nous avons été surpris. Aussitôt, alerte. Le monstre, le fils de Vorski, est monté précisément pour surveiller François. Il a trouvé la cellule vide, et, apercevant l'ouverture pratiquée, il a rampé jusqu'ici. Oui, c'est cela... Sinon, par quel chemin serait-il venu?... Arrivé ici, il a eu l'idée de courir à la fenêtre, pensant bien qu'elle donnait sur la mer et qu'elle avait été choisie pour l'évasion de François. Tout de suite il a vu les crampons de l'échelle. Puis, se penchant, il m'a vue, moi, il m'a reconnue, et il m'a appelée... Et maintenant... maintenant il se dirige vers le Prieuré où, inévitablement, il rencontrera François... »

Cependant, Véronique ne bougeait point. Elle avait l'intuition que le danger n'était pas du côté du Prieuré, mais ici même, du côté des cellules. Elle se demandait si, réellement, François avait pu s'enfuir, et si, avant que sa tâche ne fût terminée, il n'avait pas été surpris par *l'autre* et frappé par lui.

Doute affreux ! Elle se baissa vivement, et, constatant que l'ouverture avait été élargie, voulut passer à son tour. Mais l'issue, tout au plus suffisante pour un enfant, était trop étroite pour elle, et ses épaules furent arrêtées. Elle s'obstina, néanmoins, déchira son corsage, se meurtrit la chair aux saillies du roc, et, enfin, à force de patience et de tâtonnements, réussit à se glisser.

La cellule était vide. Mais la porte était ouverte sur les couloirs opposés, et Véronique eut l'impression — l'impression seulement, car il ne venait de la fenêtre qu'une faible lumière — que quelqu'un sortait de la cellule par cette porte ouverte. Et elle gardait, de cette vision si confuse d'une silhouette qu'elle n'avait pour ainsi dire pas vue, la certitude que c'était une femme qui se cachait là, dans le couloir, une femme surprise par son irruption inattendue.

« C'est leur complice, pensa Véronique. Elle est montée avec l'enfant qui a tué Stéphane, et, sans doute, a-t-elle emmené François... Peut-être même François est-il encore là, tout près de moi, tandis qu'elle me surveille... »

Cependant, les yeux de Véronique s'accoutumaient à la demi-obscurité, et elle vit distinctement qu'il y avait sur le battant de la porte, lequel s'ouvrait à l'intérieur, une main de femme qui tirait

« Pourquoi ne ferme-t-elle pas d'un coup? se demanda Véronique, pourquoi, puisqu'elle veut évidemment mettre cette barrière entre nous? »

La réponse, Véronique la connut en entendant, sous le battant, le grincement d'un caillou qui faisait obstacle. L'obstacle supprimé, la porte serait close. Sans hésitation, Véronique s'avança, saisit une énorme poignée de fer et tira vers elle. La main disparut, mais l'effort adverse continua. Il devait y avoir aussi une poignée de l'autre côté.

Tout de suite un coup de sifflet retentit. La femme demandait du secours. Et, presque en même temps, dans le couloir, à quelque distance de la femme, un cri :

« Maman ! maman ! »

Ah ! ce cri, avec quelle émotion profonde Véronique l'entendit ! Son fils, son vrai fils l'appelait, son fils encore prisonnier, mais vivant ! quelle joie surhumaine !

« Me voici, mon petit.

— Vite, maman, ils m'ont attaché, et le sifflet, c'est leur signal... on va venir.

— Me voici... je te sauverai avant !... »

Elle ne doutait pas du dénouement. Il lui semblait que ses forces n'avaient pas de bornes et que rien ne pourrait résister à la tension exaspérée de tout son être. De fait, l'adversaire faiblissait, abandonnait peu à peu du terrain.

L'ouverture devenait plus grande, et subitement la lutte fut terminée. Véronique passa.

La femme avait fui déjà dans le couloir et tirait l'enfant par une corde, pour le contraindre à marcher malgré les liens qui l'attachaient. Vaine tentative ! Elle y renonça aussitôt. Véronique était près d'elle, le revolver au poing.

La femme lâcha l'enfant et se redressa dans la clarté qui provenait des cellules ouvertes. Elle était vêtue de laine blanche, avec une cordelière autour de la taille, les bras à demi nus, le visage encore jeune, mais flétri, maigre et ridé. Sa chevelure était blonde, coupée de mèches blanches. Ses yeux brillaient de fureur haineuse.

Les deux femmes se regardaient, sans un mot, comme deux ennemis qui se sont mesurés et entre lesquels la bataille recommencera. Triomphante, Véronique souriait presque, d'un sourire de défi. A la fin, elle dit :

« Si vous touchez du bout du doigt à mon enfant, je vous tue. Partez. »

La femme n'avait pas peur. Elle semblait réfléchir, et prêtait l'oreille dans l'attente d'un secours. Rien ne venait. Alors, elle baissa les yeux vers François et fit un mouvement comme pour ressaisir sa proie.

« N'y touchez pas ! reprit Véronique avec violence. N'y touchez pas, ou je tire ! »

La femme haussa les épaules et scanda :

« Pas de menaces. Si j'avais voulu le tuer, ton enfant, ce serait déjà fait. Mais son heure n'est pas venue, et ce n'est pas par moi qu'il doit mourir. »

Malgré elle, Véronique murmura, toute frémissante :

« Par qui doit-il mourir?

— Par mon fils. Tu sais... celui que tu viens de voir.

— C'est votre fils, l'assassin... le monstre !...

— C'est le fils de...

— Taisez-vous ! taisez-vous ! ordonna Véronique, comprenant que cette femme avait été la maîtresse de Vorski et craignant qu'elle ne fît quelque révélation devant François... Taisez-vous, ce nom-là ne doit pas être prononcé.

— Il le sera quand il le faudra, dit la femme. Ah ! si j'ai souffert par toi, Véronique, c'est à ton tour, et tu n'en es qu'au début !...

— Va-t'en, cria Véronique, l'arme toujours braquée.

— Pas de menaces, encore une fois.

— Va-t'en ou je tire. Sur la tête de mon fils, je le jure. »

La femme recula, inquiète quand même. Mais un nouvel accès de rage la souleva. Impuissante, elle porta ses deux poings en avant, et articula d'une voix rauque et saccadée :

« Je me vengerai... tu verras ça, Véronique... La croix... comprends-tu... la croix est dressée... tu es la quatrième... Quelle vengeance ! »

Ses poings secs et noueux s'agitaient. Elle dit encore :

« Ah ! comme je te hais ! Quinze ans de haine ! Mais la croix me vengera... C'est moi, c'est moi qui t'attacherai là-haut... La croix est dressée... tu verras... la croix est dressée... »

Elle s'en alla lentement, toute droite, sous la menace du revolver.

« Maman, ne la tue pas, n'est-ce pas?» murmura François, devinant le combat qui se livrait dans l'âme de sa mère.

Véronique sembla se réveiller et répondit :

« Non, non, ne crains rien... Cependant, on devrait peut-être...

— Oh ! je t'en prie, laisse-la, maman, et allons-nous-en. »

Elle le souleva dans ses bras, avant même que la femme eût disparu, le pressa contre elle et l'emporta jusqu'à la cellule, comme s'il n'eût pas pesé plus qu'un petit enfant.

« Maman... maman... disait-il.

— Oui, mon chéri, ta maman, et personne ne t'arrachera plus à moi, je te le jure. »

Sans se soucier des blessures que la pierre lui faisait, elle se glissa, presque d'un coup cette fois, par la fente que



LA FEMME SE REDRESSA DANS LA CLARTÉ QUI PROVENAIT DES CELLULES OUVERTES (p. 74.)

François avait pratiquée dans le mur, puis elle attira l'enfant, et seulement alors elle prit le temps de le délivrer de ses liens.

« Plus de danger ici, dit-elle, du moins pour le moment, puisque l'on ne peut guère nous attaquer que par cette cellule et que je saurai bien en défendre l'issue. »

Ah ! de quelle étreinte ils se serrèrent l'un contre l'autre ! Aucun obstacle ne séparait maintenant leurs lèvres et leurs bras. Ils se voyaient, ils se regardaient à même les yeux.

« Mon Dieu ! que tu es beau, mon François, » disait Véronique.

Elle ne lui trouvait point de ressemblance avec l'enfant meurtrier, et s'étonnait qu'Honorine eût pu les confondre l'un avec l'autre. Et elle ne se lassait pas d'admirer la noblesse, la franchise et la douceur de son visage.

« Et toi, ma maman, disait-il, supposes-tu donc que j'imaginais une mère aussi belle que toi? Non, pas même dans mes rêves, quand tu m'apparaissais sous l'aspect d'une fée. Et cependant Stéphane m'a souvent raconté... »

Elle l'interrompit :

« Dépêchons-nous, mon chéri, il faut nous mettre à l'abri de leurs poursuites. Il faut s'en aller.

— Oui, dit-il, et surtout s'en aller de Sarek. J'ai combiné un plan de fuite qui doit forcément réussir. Mais, avant tout, Stéphane... qu'est-il devenu? J'ai entendu au-dessous de ma cellule le bruit dont je t'ai déjà parlé, et je crains... »

Sans répondre à sa question, elle l'entraîna par la main.

« J'ai beaucoup de choses à te révéler, mon chéri, des choses douloureuses que tu ne dois plus ignorer. Mais tout à l'heure... Pour l'instant, il faut nous réfugier au Prieuré. Cette femme va chercher du secours et nous poursuivre.

— Mais elle n'était pas seule, maman, quand elle est entrée brusquement dans ma cellule et qu'elle m'a surpris en train de creuser le mur. Quelqu'un l'accompagnait...

— Un enfant, n'est-ce pas? un garçon de ta grandeur?

— Je ne l'ai guère vu. Ils se sont jetés sur moi, la femme et lui, ils m'ont attaché et porté dans le couloir, puis la femme est partie un moment, et, lui



il est revenu vers la cellule. Il connaît donc maintenant ce tunnel et l'issue qui débouche au Prieuré.

— Oui, je sais, mais nous aurons facilement raison de lui, et nous boucherons cette issue.

— Mais il reste le pont, qui relie les deux îles, objecta François.

— Non, dit-elle, je l'ai incendié. Le Prieuré est absolument isolé. »

Ils marchaient rapidement, Véronique pressant l'allure, François un peu inquiet des paroles que prononçait sa mère.

« Oui, oui... disait-il, je me rends compte, en effet, qu'il y a beaucoup de choses que j'ignore, et que tu m'as cachées pour ne pas m'effrayer, maman. Ainsi ce pont que tu as brûlé... Avec l'essence préparée, n'est-ce pas? et comme c'était convenu avec Maguennoc en cas de péril?... On te menaçait donc aussi, et la lutte avait commencé contre toi, maman? Et puis certaines paroles que cette femme a prononcées avec tant de haine!... Et puis... et puis surtout, qu'est devenu Stéphane? Dans ma cellule, tout à l'heure, ils ont parlé de lui, à voix basse... Tout cela me tourmente... je ne vois pas non plus l'échelle que tu avais apportée...

— Je t'en prie, mon chéri, ne perdons pas un instant. La femme aura trouvé du secours... On est sur nos traces. »

L'enfant s'arrêta net.

— Quoi? Tu entends quelque chose?

— On marche.

— Tu es sûre?

— On marche à notre rencontre...

— Ah! fit-elle sourdement, c'est l'assassin qui revient du Prieuré... »

Elle tâta son revolver, prête à tout. Mais soudain elle poussa François vers un coin d'ombre qui s'ouvrait à sa droite et qui était formé par l'amorce d'un de ces tunnels, probablement obstrués, qu'elle avait remarqués en venant.

« Là... là... dit-elle... nous serons bien... il ne nous verra pas. »

Le bruit se rapprochait.

« Renfonce-toi, dit-elle, et pas un mouvement... »

L'enfant murmura :

« Qu'est-ce que tu as à la main?... Ton revolver... Ah! maman, tu ne vas pas tirer?...

— Je devrais... je devrais... dit Véronique... C'est un tel monstre!.. C'est comme sa mère... j'aurais dû... nous regretterons peut-être... »

Et elle ajouta, presque à son insu :

« Il a tué ton grand-père.

— Ah! maman... maman... »

Elle le soutint pour qu'il ne tombât point, et, dans le silence, elle entendit les pleurs de l'enfant qui sanglotait contre elle, et qui balbutiait :

« N'importe... ne tire pas... maman...

— Le voilà... mon chéri... tais-toi... le voilà... regarde-le... »

L'autre passa. Il marchait lentement, un peu courbé, l'oreille aux aguets. Il parut à Véronique exactement de la même grandeur que son fils, et, cette fois, en le regardant de façon plus attentive, elle ne s'étonna pas trop qu'Honorine et M. d'Hergemont se fussent trompés, car il existait réellement des points de ressemblance qu'avait dû accentuer le port du béret rouge dérobé à François.

Il s'éloigna.

« Tu le connais? demanda Véronique.

— Non, maman.

— Tu es certain de ne l'avoir jamais vu?

— Certain.

— Et c'est bien lui qui s'est jeté sur toi, dans la cellule, avec la femme?

— Je n'en doute pas, maman. Il m'a même frappé au visage, sans raison, avec une véritable haine.

— Ah! dit-elle, tout cela est incompréhensible. Quand donc échapperons-nous à ce cauchemar!

— Vite, maman, le chemin est libre. Profitons-en. »

Sous la lumière, elle vit qu'il était tout pâle, et elle sentit sa main glacée dans la sienne. Pourtant il lui sourit d'un air heureux.

Ils repartirent, et, bientôt, après avoir franchi le pan de falaise qui réunissait les deux îles, et remonté les escaliers, ils débouchaient en plein air, à droite du jardin de Maguennoc. Le jour commençait à baisser.

« Nous sommes sauvés, dit Véronique.

— Oui, objecta l'enfant, mais à condition que l'on ne puisse pas nous rejoindre par le même chemin. Il s'agit donc de le barrer.

— Comment?

— Attends-moi, je vais chercher des instruments au Prieuré.

— Oh! non, ne nous quittons pas, François.

— Allons-y ensemble, maman.

— Et si l'ennemi arrive pendant ce

temps? Non, il faut défendre cette sortie.

— Alors, aide-moi, maman... »

Un examen rapide leur montra que l'une des deux pierres qui faisaient voûte au-dessus de l'entrée n'avait pas de racines bien profondes. Ils n'eurent point de mal, en effet, à l'ébranler d'abord, puis à la déchausser. La pierre tomba en travers de l'escalier, et fut aussitôt recouverte par un éboulis de terre et de cailloux qui rendait le passage sinon impraticable, du moins difficile.

« D'autant que nous restons là, dit François, jusqu'à ce que nous puissions mettre mon projet à exécution. Et, sois tranquille, maman, l'idée est bonne, et nous ne sommes pas loin du but. »

D'ailleurs, avant tout, ils reconnurent que le repos était nécessaire. L'un et l'autre, ils étaient épuisés.

« Etends-toi, maman... tiens, ici... il y a un tapis de mousse, sous ce rocher qui surplombe et qui forme une vraie niche. Tu y seras comme une reine, à l'abri de la fraîcheur.

— Ah ! mon chéri, mon chéri, » murmura Véronique tout heureuse...

L'heure était venue pour eux de s'expliquer, et Véronique n'hésita pas à le faire. Le chagrin de l'enfant, en apprenant la mort de tous ceux qu'il aimait et de tous ceux qu'il avait connus, s'atténuerait de toute la joie qu'il éprouvait à retrouver sa mère. Elle parla donc sans réticence, le berçant contre elle, essuyant ses larmes, sentant bien qu'elle suffisait à remplacer toutes les affections et toutes les amitiés perdues. La mort de Stéphane, surtout, le frappa.

« Mais, est-ce bien sûr? disait-il, car enfin rien ne nous prouve qu'il se soit noyé. Stéphane nage parfaitement... et alors... Mais oui, mais oui, maman, il ne faut pas désespérer... au contraire... Tiens voici justement un ami qui vient toujours aux heures sombres pour affirmer que tout n'est pas perdu.

Tout-Va-Bien, en effet, arrivait en trottinant. La vue de son maître n'eut pas l'air de le surprendre. Rien ne surprenait Tout-Va-Bien outre mesure. Les événements se succédaient toujours pour lui suivant un ordre naturel qui ne le dérangeait ni dans ses habitudes ni dans ses occupations. Les larmes seules lui semblaient dignes d'une attention particulière. Or, Véronique et François ne pleuraient pas.

« Tu vois, maman, Tout-Va-Bien est de mon avis, rien n'est perdu... mais, en vérité, mon vieux Tout-Va-Bien, tu as du flair. Hein ! qu'aurais-tu dit si nous avions quitté l'île sans toi? »

Véronique regarda son fils.

« Quitter l'île?

— Certes, et le plus tôt possible. C'est là mon projet, qu'en dis-tu?

— Mais comment s'en aller?

— En barque.

— Il y en a une par ici?

— La mienne.

— Où?

— Tout près d'ici, à la pointe même de Sarek.

— On peut donc descendre? La falaise est à pic, cependant.

— C'est à l'endroit même où elle est le plus abrupte, un endroit qu'on appelle la Poterne. C'est ce nom qui nous a intrigués, Stéphane et moi. Une poterne, cela indique une entrée, une sortie. Or, nous avons fini par apprendre qu'au moyen âge, du temps même des moines, l'îlot du Prieuré était entouré de remparts. Il était donc à supposer qu'il y avait eu là une poterne qui commandait une issue vers la mer. Et, de fait, après quelques recherches effectuées avec Maguennoc, nous avons découvert, dans le plateau de la falaise, comme une faille, une dépression remplie de sable, et maintenue, de place en place, par de véritables murs en gros moellons. Un sentier tourne au milieu, avec des marches et des fenêtres du côté de la mer, et conduit jusqu'à une petite baie. C'est l'issue de la poterne. Nous l'avons remise en état, et ma barque est suspendue au pied de la falaise.

Le visage de Véronique se transformait.

« Mais alors, nous sommes sauvés, cette fois !

— Sans le moindre doute.

— Et l'ennemi ne peut pas venir par là?

— Comment?

— Il dispose du canot automobile.

— S'il n'est pas venu, c'est qu'il ne connaît ni cette baie ni cette descente, lesquelles sont invisibles du large, et défendues, d'ailleurs, par mille pointes de récifs.

— Et qui nous empêche de partir tout de suite?

— La nuit, maman. Si bon marin que je sois, si habitué à toutes les passes qui permettent de s'éloigner de Sarek, je ne

suis pas du tout sûr de ne pas échouer sur quelque écueil. Non, il faut attendre le jour.

— Comme c'est long !

— Quelques heures de patience, maman. Et nous sommes ensemble ! Dès l'aube, on s'embarque, et nous commençons par suivre le pied de la falaise jusqu'au-dessous des cellules. Là, nous recueillons Stéphane qui, forcément, nous attend sur quelque plage, et nous filons tous les quatre ; n'est-ce pas, Tout-Va-Bien? Vers midi, nous abordons à Pont-l'Abbé. Voilà mon plan. »

Véronique débordait de joie et d'admiration. Elle s'étonnait qu'un enfant pût faire preuve d'un tel sang-froid !

« C'est parfait, mon chéri, et tu as raison en tout. Décidément, la chance tourne de notre côté. »

La soirée s'écoula sans incidents. Une alerte pourtant, du bruit sous les décombres qui obstruaient le souterrain, et un rayon lumineux qui filtra par une fente, les obligea à monter la garde jusqu'au moment du départ. Mais leur bonne humeur n'en fut pas altérée.

« Mais oui, mais oui, je suis tranquille, disait François. Dès l'instant où je t'ai retrouvée, j'ai senti que c'était pour toujours. D'ailleurs, en dernier ressort, ne nous reste-t-il pas un espoir suprême? Stéphane t'en a parlé, n'est-ce pas? et cela te fait rire, cette confiance dans un sauveur que je n'ai jamais vu... Eh bien, je te le dis, maman, alors même que je verrais un poignard levé sur moi, je serais certain, tu entends, absolument certain qu'une main arrêterait le coup.

— Hélas ! dit-elle, cette main providentielle n'a pas empêché tous les malheurs que je t'ai racontés.

— Elle écartera ceux qui menacent ma mère, affirma l'enfant.

— Comment? Cet ami inconnu n'a pas été averti.

— Il viendra quand même. Il n'a pas besoin d'être averti pour savoir que le danger est grand. Il viendra. Aussi, maman, promets-le-moi : quoi qu'il arrive, tu garderas confiance.

— Je garderai confiance, mon chéri, je te le promets.

— Et tu fais bien, dit-il en riant, puisque c'est moi qui deviens le chef. Et quel chef, hein, maman? Dès hier soir, je prévoyais que, pour mener à bien l'entreprise, et pour que ma mère n'ait ni froid ni faim, au cas où l'on aurait pu s'embarquer cet après-midi, il nous faudrait des vivres et des couvertures ! Eh bien, cela va nous servir pour cette nuit, puisque par prudence nous ne devons pas abandonner notre poste ici et coucher au Prieuré. Où as-tu mis le paquet, maman? »

Tous deux mangèrent gaîment et de bon appétit. Puis François installa sa mère, l'enveloppa de vêtements, et ils s'endormirent, pressés l'un contre l'autre, heureux et sans crainte.

Quand l'air vif du matin réveilla Véronique, une bande de clarté un peu rose barrait le ciel.

François dormait, d'un sommeil paisible d'enfant qui se sent protégé et que n'assaille aucun rêve mauvais. Elle le contempla longuement, indéfiniment, sans se lasser, et le soleil était déjà bien au-dessus de l'horizon qu'elle le regardait encore.

« A l'œuvre, maman, dit-il, dès qu'il eut ouvert les yeux et qu'il l'eut embrassée. Personne du côté du souterrain? Non. Alors nous avons tout le temps de nous embarquer. »

Ils emportèrent les couvertures et les provisions et se dirigèrent, d'un pas allègre, vers la descente de la Poterne, à la pointe même de l'île. Au delà de cette pointe, les roches s'amoncelaient en un chaos formidable, où la mer, cependant calme, clapotait avec fracas.

« Pourvu que ta barque y soit encore, dit Véronique.

— Penche-toi un peu, maman. Tu la vois, là-bas, suspendue dans cette anfractuosité? Il nous suffira de manœuvrer la poulie et de la mettre à flot. Ah ! tout est bien combiné, mère chérie... Il n'y a rien à craindre... Seulement... Seulement... »

Il s'était interrompu et réfléchissait.

« Quoi?... qu'y a-t-il?... demanda Véronique.

— Oh ! rien, un petit retard...

— Mais, enfin... »

Il se mit à rire.

« Vrai, pour un chef d'expédition, j'avoue que c'est un peu humiliant. Figure-toi que je n'ai oublié qu'une chose, les rames. Elles sont au Prieuré.

— Mais c'est terrible ! s'écria Véronique.

— Pourquoi? Je cours au Prieuré. Dans dix minutes, je suis de retour. »

Toutes les appréhensions de Véronique revenaient.

« Et s'ils débouchent du tunnel pendant ce temps?

— Allons, allons, maman, dit-il en riant, tu m'as promis d'avoir confiance. Pour déboucher du tunnel, il leur faut une heure de travail, et on les entendrait. Et puis, pas d'explications inutiles, maman chérie. A tout à l'heure. »

Il s'élança.

« François? François? »

Il ne répondit pas.

« Ah ! pensa-t-elle, de nouveau assaillie par des pressentiments, je m'étais juré de ne pas le quitter d'une seconde. »

Elle le suivit de loin et s'arrêta sur un monticule situé entre le Dolmen-aux-Fées et le Calvaire-Fleuri. De là, elle apercevait l'issue du tunnel, et elle voyait aussi son fils qui dégringolait le long de la pelouse.

Il entra d'abord dans le sous-sol du Prieuré. Mais sans doute les rames ne s'y trouvaient-elles point, car il sortit presque aussitôt et se dirigea vers la porte principale qu'il ouvrit, et il disparut.

« Une minute lui suffira amplement, se dit Véronique. Les rames doivent être dans le vestibule... en tout cas, sûrement au rez-de-chaussée... Mettons deux minutes au plus. »

Elle compta les secondes, tout en observant l'issue du tunnel.

Mais il se passa trois minutes, quatre minutes, et la porte principale ne se rouvrit pas.

Toute la confiance de Véronique s'évanouit. Elle songea que c'était fou de ne pas avoir accompagné son fils, et qu'elle n'aurait jamais dû se soumettre à la volonté d'un enfant. Sans s'occuper du tunnel et des menaces qui pouvaient surgir de ce côté, elle se mit en marche vers le Prieuré. Mais elle avait cette sensation affreuse que l'on éprouve dans certains rêves où les jambes sont comme paralysées, et où l'on reste sur place, tandis que l'ennemi avance et vous attaque.

Et tout à coup, en arrivant au Dolmen, elle avisa un spectacle étrange dont la signification ne lui apparut pas sur-le-champ. Le sol, au pied des chênes qui encerclaient l'hémicycle vers la droite, était jonché de branches coupées, coupées récemment, et qui montraient encore leurs feuilles fraîches.

Elle leva les yeux et demeura stupéfaite, épouvantée.

Un seul chêne avait été dépouillé. Et sur l'énorme tronc, nu jusqu'à une hauteur de quatre ou cinq mètres, il y avait, piquée par une flèche, une pancarte avec cette inscription : V. d'H.

« La quatrième croix... balbutia Véronique... la croix marquée à mon nom !...»

Elle pensa que, son père étant mort, ses initiales de jeune fille avaient dû être tracées par l'un des ennemis, le principal, assurément, et pour la première fois, sous l'influence des événements qui venaient de se produire, songeant à la femme et à l'enfant qui la persécutaient, elle donna malgré elle, à cet ennemi-là, un visage déterminé.

Impression fugitive, hypothèse invraisemblable, dont elle n'eut même pas conscience. Quelque chose de plus terrible la bouleversait. Elle comprenait subitement que les monstres, ceux des landes et des cellules, les complices de la femme et de l'enfant, avaient dû venir, puisque la croix était dressée. Sans doute avaient-il construit et jeté une passerelle à la place du pont incendié. Ils étaient maîtres du Prieuré. Et François se trouvait de nouveau entre leurs mains !

Alors elle bondit d'un trait, toutes ses forces ranimées. A son tour elle courut par la pelouse semée de ruines qui descendait vers la façade.

« François !... François !... François... »

Elle appelait d'une voix déchirante. Elle annonçait son approche à grands cris. Et ainsi elle parvint au Prieuré.

L'un des battants était entr'ouvert. Elle le poussa et se rua dans le vestibule en criant :

« François ! François ! »

L'appel résona de haut en bas, à travers toute la maison, mais resta sans réponse.

« François ! François ! »

Elle gravit l'escalier, ouvrit des portes au hasard, courut à la chambre de son fils, à celle de Stéphane, à celle d'Honorine. Personne.

« François ! François !... Tu ne m'entends pas? Ils te font du mal peut-être !... Oh ! François, je t'en prie... »

Elle revint jusqu'au palier.

En face d'elle, c'était le bureau de M. d'Hergemont.

Elle se jeta sur la porte et recula aussi-

tôt, comme frappée par une vision surgie de l'enfer même.

Un homme était là, debout, les bras croisés, qui paraissait attendre. Et c'était bien l'homme qu'elle avait imaginé un instant en pensant à la femme et à l'enfant. C'était le troisième monstre!

Elle dit simplement, mais avec quelle horreur inexprimable :

« Vorski... Vorski!... »

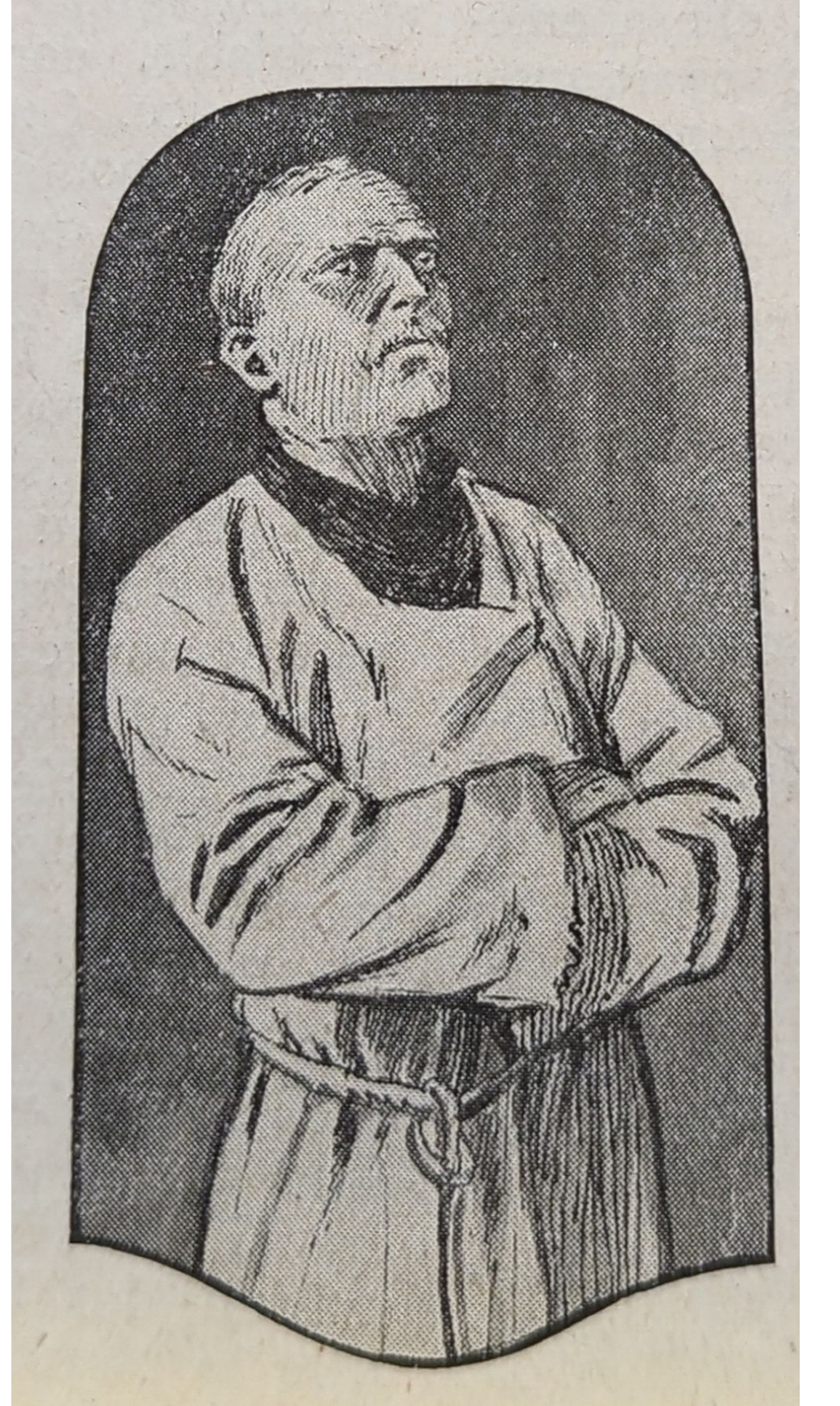
La deuxième partie de « L'ILE AUX TRENTE CERCUEILS »

a pour titre :

LA PIERRE MIRACULEUSE.



Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 1923-11-3048.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE, à 3 fr. le volume

ADAM (Paul)........	Visages du Brésil.
AIMERY (Christiane)..	Pas à Pas dans la nuit.
APPLIN...	Le Collier de perles.
BARTHOU (Louis). ...	Lettres à un jeune Français
BASSET (Serge).....	Le Premier Amour.
BERNARD (Tristan)....	Auteurs, Acteurs, Spectateurs.
BERTHEROY (Jean)....	Le Frisson sacré.
»	Entre la conscience et le cœur.
»	Vers la Gloire.
»	Les Voix du Forum.
BERTON (P.).........	Souv. de la vie de Théâtre.
BIGOT (Raoul)...	Nounlegos
BOISSIÈRE (Albert)...	La Vie malheureuse de l'heureux Stevenson.
»	L'Extravagant Teddy de la Croix Rouge Anglaise.
»	Le Neveu de l'Oncle Sam.
BOULENGER (Marcel)..	Le Pavé du Roi.
»	Le Marché aux fleurs.
BRINGER (Rodolphe)..	N° 30, série 10.
BRUNO-RUBY..	Madame Cotte.
CHEBRAC (H. de)..... (Trad. par Bernard-Derosne)	Petites Princesses.
CLARETIE (Jules).....	L'Obsession.
CLÉMENTEL (E.)......	Un Drame économique.
CORPECHOT (Lucien)..	Souvenirs sur la reine Amélie de Portugal.
CORTHIS (André).....	Petites vies dans la tourmente.
COUVREUR (André)...	Une Invasion de Macrobes.
DOMBRES (Georges)...	L'Enigme de la rue Cassini.
DU ROURE (Henry)...	Le Secret de l'Or.
FLAMENT (Albert) ...	Aux Jardins d'Espagne.
FLERS (Robert de)....	Sur les Chemins de la Guerre.
FOLEY (Charles).....	Un Roi de Prusse voleur de géants.
FRANC-NOHAIN	Le Journal de Jaboune.
GALIPAUX (Félix).....	La Tournée Ludovic.
GÉNIAUX (Charles)...	Notre petit Gourbi.
»	Les Fiancés de 1914.
GÉNIAUX (Cl. et Ch.).	Le Cyprès.
GHEUSI (P.-B.)..	Les Pirates de l'Opéra.
»	L'Opéra romanesque.
GINISTY (M.) et QUATRELLES L'EPINE.	Les Six derniers mois d'Empire.
GODFREY (H).........	L'Eau de Jouvence.
GOLSWORTHY.........	Les Déments tragiques.
GOUVIEUX (Marc).....	Haut les Ailes.
»	Notes d'un Officier observateur en avion.
GROC (Léon)	L'Autobus évanoui.
HERZOG (R)...... ..	Le Chant du Travail.
JOSEPH-RENAUD (J.).	L'Enlizé du Mont Saint-Michel.
KEYSER (Edouard de)	A l'Ombre du Carmel.
»	Le Compagnon de route.
LA FAYETTE (Mme de).	La Princesse de Clèves.
LAPAUZE (Henry)....	Le Roman d'amour de M. Ingres.
LARISSON (Alexandre)	Bouyssol le Marin.
LEMAITRE (Claude).	Le bon Samaritain.
LEMONNIER (Camille).	La Chanson du Carillon.
LESUEUR (Daniel).....	Une Ame de vingt ans.
MAGOG (H.-J.)...	L'Attentat de la rue Royale.
MANDELSTAMM (V.)..	L'Empire du Diamant.
»	L'Affaire du Gr. Théatre.
MARNI (Jane)........	L'Une et l'Autre.
MASON	La Route interrompue.
MASSENET.	Mes Souvenirs.
MONTEGUT (Maurice).	La Grande Nuit du Pôle.
MOREAU (Emile).....	Le Fils de Mme Sans-Gêne.
»	La Nièce de Bonaparte.
MORTANE (Jacques). .	Les Vols émouvants de la guerre.
MOUNET-SULLY.......	Souvenirs d'un Tragédien.
NORTON (Roy)........	Les Flottes évanouies.
NOZIÈRE	Les Liaisons Dangereuses
PONS (Paul)..........	Vingt-cinq ans de lutte.
QUILLER-COUCH	L'Ile au Poison.
RÉMON et LAURENT...	Le Mot qu'il fallait dire.
RICHEPIN (Jean)	L'Aile.
RIVIÈRE (L.)	Poh Dengh.
ROLAND (Marcel)	La Conquête d'Anthar.
SAINT-SAENS.	L'École buissonnière.
SHIEL (M.-P.).......	Le Nuage pourpre.
SOMERSET-VAUGHAN.	L'Explorateur.
STORER-CLOUSTON...	Le Fou en liberté.
TEMPLE-THURSTON ..	La Cité des Mirages.
TÉRAMOND (Guy de).	Maisons de Sciences.
TRACY (Louis)......	Roi d'Amérique.
VAUCAIRE (Maurice)...	La Demoiselle du Cinéma
VAUCAIRE et LUGUET..	Jaune et blanche.
»	Une vraie jeune fille.
VIGNAUD (Jean) ...	Notre Maître.
WARD.......	Elizabeth à la guerre.
WALKER	La Vengeance du Kaiser.
WETTERLÉ (Abbé). ...	Propos de guerre.
WHITE (F.-M.)..... .	Le Vase du Dragon.
»	Les Quatre doigts.

2727-10-23. — Imprimerie Henry Maillet, Paris.